

qui est vivant ?

qui est vivant ?

collection « Minimales »
livre hors commerce

Textes inédits © Les auteurs, 2007.
Excepté pp. 43 et 154 © Éditions Gallimard, mars 2007.

éditions verticales

« Dans le poème de Trakl *Entlang* (“Tout le long”), on trouve ce vers : “Dis-moi depuis quand nous sommes morts” ; dans *Goldene Sonette* (“Sonnets d’or”) de Däubler : “Combien il est vrai que nous sommes morts il y a longtemps”.

L’unité de l’expressionnisme consiste à exprimer ce fait que des hommes devenus totalement étrangers les uns aux autres et en qui la vie s’est retirée, sont, du même coup, morts. »

Theodor W. Adorno,
Minima moralia (1951).

à Peter Norman

16 octobre 1968. Avec le décalage horaire, c'est en pleine nuit que me parvient la retransmission télévisée de la finale du 200 mètres des Jeux olympiques de Mexico. Quelques mois auparavant, j'avais failli être présélectionné pour le 800 mètres, disons plus justement que j'ai failli exprès, croyant important de ne pas participer à ce spectacle – pour des raisons qu'il est inutile de développer ici, mais qui tournent toutes autour d'un rapport très ambigu à la compétition, fait de refus et de fascination.

Ne pouvant cependant pas me résoudre à manquer les images d'un sport auquel j'ai définitivement renoncé, je suis depuis des heures devant un téléviseur en noir et blanc.

Ce 16 octobre, Tommie Smith et John Carlos, respectivement médaillés d'or et de bronze, montent, pieds nus,

sur le podium des J.O. de Mexico. Et à l'instant où retentit l'hymne américain, ils brandissent un poing ganté de cuir noir vers le ciel.

Par ce seul geste, ils détournent cette pitoyable cérémonie aux relents de comices agricoles en une manifestation hautement symbolique et plaident ainsi, sans un mot, mais en mondovision, pour les droits civiques des Noirs aux États-Unis.

C'est le sens du message d'un badge que les deux athlètes américains ont accroché sur leur survêtement et que, par solidarité, Peter Norman affiche sur le sien.

C'est lui le médaillé d'argent de ce 200 mètres.

Il vient d'entrer à jamais dans l'Histoire de mes Vivants.

Norman est blanc, australien, mais comme Smith et Carlos, il est issu de la classe ouvrière. Il connaît les scandaleuses conditions d'existence des Aborigènes qui ne sont, dans leur pays d'origine, considérés comme des citoyens à part entière que depuis... 1967. C'est donc en pleine conscience qu'il se rallie à cette cause.

À son retour en Australie, Peter Norman sera puni. Sévèrement.

Smith et Carlos, le seront plus encore, pour leur geste « déplacé ».

La Fédération australienne d'athlétisme poussera la bêtise jusqu'à ne pas sélectionner Norman en 1972 pour les J.O. de Munich où ses chances de victoire étaient pourtant réelles.

Plus tard, activités syndicales obligent, Peter Norman sera chassé de l'Université, comme le seront Carlos et Smith qui, victimes d'un ostracisme aussi imbécile que brutal, verront leur vie sociale, sportive, universitaire, familiale méthodiquement brisée.

Peter Norman meurt le 3 octobre 2006 d'une crise cardiaque. Tommie Smith et John Carlos se rendent en Australie. Ce sont eux qui, en tête de cortège, portent le cercueil de leur ami.

Pour eux, Peter Norman est à jamais vivant.

Pour moi aussi.

C'est à ce titre, méconnu et inoubliable, que ce livre lui est dédié.

Bernard Wallet

Peter Norman détient toujours le record d'Australie du 200 mètres : 20"06.

Parce qu'on lui avait dit, soit qu'on n'ait pas voulu se montrer trop cruel avec elle, soit qu'après tout on n'en ait vraiment rien su, qu'elle en avait, qu'il ne lui en restait, qu'on ne lui en donnait pas plus qu'entre deux et six mois, elle venait de pleurer comme elle ne se souvenait pas avoir jamais pleuré, ayant plutôt l'impression d'être déjà morte, de se liquéfier, de fondre, pleurant pour une fois dans la rue sans se soucier de savoir qui la croisait, qui la regardait ou qui ne la regardait pas, elle avait marché et elle avait pleuré sur elle-même, pour elle-même, sans maintenant croire qu'il y ait encore quelqu'un dont elle aurait un jour quelque chose à attendre, ni penser qu'elle pourrait trouver quelque part le moindre secours.

Il n'y en a pas.

Et toutes plates, les feuilles d'examens étaient là.

Dans sa main, c'étaient quelques millimètres d'épaisseur, les feuilles grises et bleues de la radio qui la donnaient perdante, glissées dans une belle enveloppe blanche grand format, l'enveloppe à son tour glissée dans un sac en plastique portant en lettres noires le nom et l'adresse du centre de radiologie dont elle sortait à peine, boulevard Malesherbes, avec ses résultats, les

résultats l'accompagnant donc sans qu'il soit possible de cacher qu'au moins on s'était inquiété, qu'on avait pensé qu'il y avait peut-être là, dans cette difficulté qu'elle avait à respirer, la fièvre qui montait pour un rien et cette espèce de fatigue qui la surprenait aussi quand, ayant de toute façon depuis déjà trop longtemps dormi, elle avait au réveil envie de recommencer, quelque chose de grave, mieux valait en venir directement aux examens – ils étaient là, elle les portait à bout de bras et elle en connaissait le résultat, caché dans ce sac en plastique imprimé des deux côtés comme si, eux aussi, au centre de radiologie, avaient eu besoin de publicité.

Dans son corps, c'étaient pareillement quelques millimètres d'épaisseur qui la donnaient perdante, cellules ajoutées au mauvais endroit, au mauvais moment, se développant, se multipliant au point qu'elles n'en feraient bientôt plus qu'à leur tête, personne n'ayant pour le moment trouvé le moyen de les arrêter.

Sans cette sensation de vertige, elle aurait pu croire qu'elle appartenait encore aux vivants, elle aurait pu continuer à se compter parmi nous qui ne tarderions pourtant pas à ne plus compter sur elle, à la soustraire, allant de décimale en décimale pour une poignée de cheveux en moins, cheveux tombés qu'elle verrait encore là où depuis longtemps ce ne seraient plus que zones blanches sur la peau de son crâne, et nous ferions le

compte des plaques mauves apparaissant sur ses bras, attentifs au creusement de ses joues, attentifs à ses moindres défaillances, portant à son débit les problèmes d'élocution qui la rendraient bientôt incompréhensible, et de temps en temps nous irions aussi l'accroissant, sa vie prenant de l'importance à mesure qu'elle diminuerait sous nos yeux, et nous continuerions à mettre de côté son visage amaigri, pâle évocation de celui que nous avions connu, ce beau visage ancien qui serait porté au crédit de nos mémoires, quand la voir deviendrait pour tout le monde impossible, maintenant, insupportable.

La tête pleine d'idées absurdes comme celle d'appeler sa mère (maman, elle aurait commencé par là, puis elle n'aurait plus su comment poursuivre, c'est toujours la même chose avec sa mère, un jour elle pense qu'il faudrait qu'elle l'appelle, un peu plus tard elle trouve que ce serait plutôt à sa mère de l'appeler, ensuite les jours s'accumulent et ils deviennent en même temps rapidement des semaines et elle se dit que ce serait quand même bien, malgré tout ce qu'elle lui reproche et malgré tout ce qu'elle décide par la même occasion de mettre entre parenthèses, d'appeler pour une fois maman, elle le fait et dès qu'elle entend la voix de sa mère au téléphone elle oublie ce qu'elle avait prévu de lui dire, elle regrette de ne pas avoir noté sur une feuille les sujets de conversation qui pourraient maintenant leur servir à elles deux de

traits d'union dans ces blancs, ces longs blancs, exercices d'entraînement, échauffements à ce que seront d'une manière bientôt définitive leurs conversations futures, sa mère parlant dès à présent dans le vide, comme elle continuerait de le faire, après, et n'ayant de toute façon pas besoin d'apprendre qu'elle serait bientôt priée d'assister aux funérailles de sa fille pour se sentir menacée de toutes parts même si personne, à commencer par elle, ne savait de quoi, sa mère qui vivait entourée de dangers, toujours à deux doigts d'une catastrophe aux contours imprécis), la tête pleine d'idées absurdes comme celle de parcourir son carnet d'adresses pour donner un dernier rendez-vous à ceux qu'elle avait perdus de vue, elle est remontée chez elle où ne l'attendait qu'une mince pile de vaisselle laissée en souffrance depuis le petit déjeuner, du linge qu'elle avait oublié d'étendre et qui, entassé au fond de la machine, sentirait à coup sûr l'humidité, vêtements qu'elle aurait donc à remettre à laver ce qui lui ferait, le temps de trouver la lessive, de doser l'assouplisseur et de relancer le programme, presque une occupation.

- Ça va aller.
- Ça va passer.
- On va s'en sortir.
- Tu vas voir.
- C'est fini.
- C'est bientôt fini.

– Tout va bien.

Elle aurait aimé que quelqu'un soit là pour le lui dire, qu'au moins quelqu'un cherche à lui faire croire que les choses pourraient encore s'arranger.

– menteur.

Il l'aurait attendue en pleurant plus qu'elle-même et il lui ouvrirait maintenant la porte, elle se jetterait dans ses bras, ils s'embrasseraient et se serreraient l'un l'autre en se promettant des choses vaines comme de ne plus jamais se quitter au lieu de quoi, rien, elle avait d'un côté le sac contenant les radiographies et de l'autre son trousseau de clés qui lui servirait à rentrer chez elle, chez elle, quelque chose comme chez elle existait, il y avait son nom sur la boîte à lettres, son nom sur la porte, là-haut, au sixième étage de cet immeuble sans ascenseur, la porte droite après avoir monté les cent dix-sept marches de l'escalier, c'était donc là, chez elle, même si c'était devenu bizarre à dire.

Elle a ouvert. Elle a jeté le sac dans l'entrée. Elle a repris le sac qu'elle voyait trop dans l'entrée et elle l'a jeté sur la table de la cuisine où elle l'a vu encore plus. Elle a jeté le sac sous son lit puis, pensant qu'il lui enverrait plus tard de mauvaises ondes à travers le matelas, elle l'a mis à la poubelle. Comme souvent, la poubelle était pleine. Le sac est tombé par terre où elle a voulu le ramasser et, en se penchant, en tendant la main vers les résultats, elle a pensé qu'elle ne devait plus y toucher. Elle est allée dans

sa chambre, a allumé son ordinateur. Sur Internet, elle a vu des graphiques et des courbes, montagnes russes décrivant la descente aux enfers, la façon dont ils étaient nombreux, dans les premiers mois, à faire grimper le taux de mortalité, puis la façon dont les chiffres retombaient brusquement, faute de participants. Elle a lu qu'au moins elle n'aurait pas mal. Sa maladie, ce serait juste l'impression d'avoir en permanence quelqu'un d'assis sur le ventre, cette personne prenant du poids à mesure qu'elle-même maigrirait. De la suite, il n'était pas question. Le site ne disait rien du moment où l'autre se serait tellement assis sur elle qu'il aurait maintenant l'air d'être là comme sur les ressorts d'un vieux canapé, de tout son poids posé sur sa colonne vertébrale.

Une femme écrivait qu'elle venait d'être diagnostiquée, qu'elle avait peur et qu'elle ne savait pas quoi faire. Elle avait deux enfants, l'un avait sept ans, l'autre douze. Elle ne voulait pas les laisser seuls. Un homme lui répondait qu'il était dans le même cas et qu'il ne fallait surtout pas baisser les bras, que le moral c'était quatre-vingts pour cent de la guérison. Les gens parlaient d'un combat. Ils s'envoyaient des messages d'encouragement, Je voulais te dire avant d'aller me coucher que je pense fort à toi, Bonne chance pour demain, Il faut y croire, Trouver la force, le tout avec des photos des choses qu'ils aimaient.

Photos de chats et photos de chiens.

Photos de fleurs.

Photos de singes maquillés, lèvres enduites de rouge suivies d'un Gros Bisou.

Des choses comme ça.

Petits lapins.

Gros nounours.

Têtes rondes des Smiley tirant la gueule ou souriant, leurs visages tout ronds changeant de couleur et faisant des mouvements de bouche pour un médicament qui avait provoqué une diarrhée, pour un autre qui faisait moins vomir, pour une séance de chimio reportée à la semaine prochaine.

Comme si la mort faisait rajeunir, ils s'écrivaient tous les jours, alimentant le forum de messages enfantins, mêlant aux commentaires de leurs dernières analyses les pétales jaunes d'une fleur de tournesol qui leur disait Courage, Regardez, Je vous présente la Vie.

Elle a pensé qu'elle n'aurait rien à envoyer, en mémoire d'elle, et qu'il n'y avait pas grand-chose dont elle se souvenait, en fait, mis à part qu'elle avait toujours été malheureuse. Aucune photo de fleur ne la rassurerait, aucun chien ni aucun chat n'accompagnerait le temps qui reste.

Elle est sortie.

Dehors, c'était un petit soleil.

Hubert Antoine

Une réponse de fumée

Elle aurait voulu pouvoir d'un bond se lancer, partir en courant et se laisser loin derrière elle.

Elle a pensé que ça aurait pu être mieux, sa vie, mais qu'il était trop tard et qu'elle n'avait de toute façon plus le temps de rien.

Elle a marché.

Elle était entourée de morts.

Comme si la mort était devenue son privilège, elle en avait les yeux. Un jour, celui-là se sentirait une douleur à l'estomac qui entraînerait ablation, il se promènerait avec son ventre dans un sac, jusqu'à ce que le sac lui-même soit atteint d'un cancer. Il se tortillerait de douleur dans sa chambre d'hôpital, pleurant pour trois grammes de morphine. Tel autre finirait noyé, à l'hospice, avide d'un bol de bouillon que son larynx mité enverrait par erreur directement aux poumons. Cette femme était enceinte. Son enfant récolterait ses cendres avant d'y passer lui aussi. Le monde finirait à la casse.

Ça allait bien.

Ça allait mieux.

Elle était heureuse à sa manière de voir que tout autour d'elle s'effondrait, que les arbres vieillissaient, que leurs feuilles jaunissaient, que les gens devenaient transparents, qu'il n'y avait plus partout que des ruines, heureuse à sa manière de voir qu'il n'y avait rien et qu'à présent, donc, plus rien ne l'empêcherait d'avoir peur.

Qui voudrais-je mettre à mort ?

J'ai toujours considéré la philosophie comme une grande administration. Une administration de généralités. Avec des ambitions de pilotage automatique.

Le philosophe est coupable de vouloir m'enfermer dans un tiroir. Son job est de ranger. Le contraire de concevoir, le contraire de la vie. Il peut mourir.

Avec le pouvoir du bourreau imaginaire, je l'imagine face au peloton d'exécution, les mains liées dans le dos, les cheveux sales, légèrement agités par le vent de l'aurore, le front comme toujours labouré de rides. Il ne se demande pas pourquoi il va mourir mais ce qui est vivant en lui. La dernière chose qui sera vivante en lui.

Il regarde les six militaires dans leur uniforme beige, puis le ciel au-dessus du mur de la garnison. Quelques nuages sont déjà immobiles. Le sergent lui a allumé une cigarette et lui demande s'il a quelque chose à dire.

– J'ai des pensées, répond-il sans quitter le bleu du ciel.

Il avale la fumée puis l'expire. Ce soupir blanc se mélange à l'air froid et disparaît. Il n'entend pas les

ordres du sergent. Le peloton est en position. Il aspire une autre bouffée.

« Ce qui est vivant en moi... »
La fumée l'emporte.

François Bégaudeau
Boum

Au tout début il n'y avait que des vivants, puis il y eut des morts et ce fut moins bien.

Jeanne se demanda comment cela se faisait qu'il y eût des morts.

Elle le demanda à sa mère. Qui lui dit que c'était ainsi, tout le monde mourait un jour ou l'autre.

– C'est comme ça, tout le monde meurt un jour ou l'autre, dit sa mère.

– Sinon on serait trop de gens sur la Terre, ajouta son père en coupant du pain.

Jeanne se retira de table et courut jusqu'au fond du jardin où l'arrêta un mur. Et pleura d'avoir à mourir un jour ou l'autre, et un mardi ce serait encore pire.

– Si tout le monde meurt, tout le monde est déjà mort, dit-elle en reprenant sa place à table, et la télé donnait la météo du lendemain, du soleil partout après des brumes matinales.

– Non, dit sa mère.

– Il y a des vies qui sauvent de la mort, dit son père en coupant la tarte.

– Des vies avec des grandes choses dedans.

– De très grandes choses, oui!

– Des exploits inoubliables!!

– Et puis il y a l'Esprit.

À ce mot, esprit, celui de Jeanne se réveilla d'une sombre perplexité. Elle demanda ce que c'était que cette chose.

– L'Esprit, c'est notre part d'immortalité, dit son père en coupant la télé.

– C'est l'opéra.

– C'est la philosophie!

– C'est la littérature!!

– Tu n'auras qu'à demander à l'écrivain notre voisin.

– Oui, tu n'auras qu'à demander à notre voisin l'écrivain, renchérit le père, coupant court.

Le lendemain, Jeanne trouva le voisin écrivain chez lui. Il se réveillait tout juste ou irait bientôt se coucher. Il ne la fit pas entrer d'abord.

– Maman m'a dit que vous avez l'esprit qui sauve la vie.

Il rit, et ce fut comme s'il n'avait pas ri.

– Moi, je n'ai rien.

C'était peut-être un écrivain modeste.

– Mais peut-être est-ce de cela qu'a voulu parler ta maman.

Ce disant, il l'avait invitée d'un geste à s'avancer un peu dans le couloir pour ouvrir l'angle de vue sur un bureau où s'élevait une pile de livres. Que Jeanne caressa de la main sans rien sentir.

– Il est où l'esprit?

L'écrivain rit, et ce fut comme s'il n'avait pas ri.

– Il faut en ouvrir un pour libérer l'Esprit, comme on libère un oiseau de sa cage.

Jeanne ouvrit un livre et ne sentit pas qu'elle eût libéré quoi que ce soit.

– Il est où l'oiseau? dit-elle, sondant l'air où nul volatile ne voletait.

L'écrivain rit, et ce fut comme s'il n'avait pas ri.

– Il faut ouvrir mais aussi déchiffrer, et cela tu ne le pourras qu'en y passant du temps.

– Je sais les voyelles et les consonnes, protesta Jeanne qui de fait les avait apprises en chantant l'alphabet sur l'air de Love me do.

L'écrivain rit, et ce fut comme s'il n'avait pas ri.

– Mais les voyelles et les consonnes forment des mots, et les mots entre eux forment du sens qu'il faut du temps pour percevoir.

Or Jeanne voulait savoir tout de suite, bientôt elle aurait six ans, et bientôt dix-sept, et bientôt trente-huit peut-être.

– C'est une question de vie ou de mort, dit-elle.

L'écrivain modeste bâilla en nourrissant son chat qui réclamait. Puis il désenclencha le chargeur de son téléphone portable pour répondre.

– Oui?... oui oui... non... non non... voilà, c'est ça.

Ayant coupé la communication comme on couperait du pain, ou la télé, ou court :

– Je peux te dire ce qu’il y a dans les livres, et ainsi tu sauras un peu l’Esprit.

Il en prit un et le feuilleta à l’aventure.

– Dans celui-ci, un amour fou est tué par la routine.

Il en prit un autre et le feuilleta au hasard.

– Dans celui-ci les hommes se font la guerre sans savoir pourquoi.

Un autre, le feuilleta au petit bonheur.

– Dans celui-ci, un adolescent apprend ce qu’il en coûte de croire au bonheur.

Un autre, feuilleta comme ça.

– Dans celui-ci, un voyageur revient du Venezuela, et de tout.

Autre, feuilleta.

– Dans celui-ci une panthère naît avec quatre pattes et le don de vitesse. Le jour de ses trois ans, un éléphant lui arrache une patte avant en l’enroulant autour de sa trompe. Puis d’une balle de carabine un chasseur de fauves lui déchiquette l’autre patte avant. Dès lors, elle ne se déplace plus qu’en trottinant et le buste raide, comme un pingouin, jusqu’au jour où l’infarctus mortel de son ami le guépard lui scie ce qu’il lui reste de pattes. Elle passe ses dix dernières années à ramper du point d’eau jusqu’à sa tanière et de sa tanière jusqu’au

point d’eau, se rappelant combien elle fut vive comme une panthère et non poussive comme un lombric. Ainsi souvent tourne la vie : mal. N’oublie pas cela, petite.

Comme il avait relevé les yeux du livre pour appuyer son sage conseil, il vit que Jeanne n’était plus là, qu’elle était loin et venait de rentrer la langue à l’écrivain adressée. Puis elle avait porté la main à son cœur et l’entendait qui battait, boum, boum, boum, courageux et vif.

Arno Bertina

Du tigre à la racine en passant par l'Homme-pingouin

Le corps où circule un fluide pulsé par un cœur (Homme, tigre et pingouin) ou par un curieux mouvement en direction de ses terminaisons (racines, feuilles et fruits).

Le corps qui a les yeux sur ce mouvement à l'intérieur de lui, qui cherche (Homme, tigre et pingouin) et se faufile (racines et feuilles).

Le corps qui a les yeux sur ce mouvement à l'extérieur de lui, dans l'intérieur des autres, et qui se bat pour ne pas l'empêcher (Homme, tigre et pingouin).

Le corps qui se bat pour alimenter ce mouvement (Homme et tigre) : en forme de vie.

Et celui qui est ému jusqu'à la folie par ce mouvement (Homme-tigre, Homme-pingouin et Homme-feuille).

Nicole Caligaris

La sentinelle

C'est la question de l'homme de guet : « Qui est vivant ? » Question nocturne. J'ai pourtant connu un plein soleil plus enveloppant que la nuit noire et une certaine circonstance où...

C'était à Rome, par une chaleur de démon. La ville était sans ombre, écrasée par la canicule et probablement davantage encore par le résultat d'une élection qui venait de couronner Berlusconi cavalier suprême. Je sortais de la villa Pamphili, passablement étourdie par la profusion des anciennes torsades, des anciens ors et des tableaux anciens. Un militaire montait seul la garde au milieu d'une rue étroite, devant le porche d'un ministère ; ou il faisait semblant, englué dans l'épaisseur des minutes stagnantes. Ça n'était pas qu'il s'ennuyait : il se tenait dans un rêve, le corps attendri par le spleen et sans doute par l'insolation. La lumière du midi romain rendait dorées ses prunelles d'un brun juste au-dessous du noir et il devait avoir la fièvre, en effet, car le regard qu'il me planta dans les yeux me fit monter la température à un degré proche de l'ébullition.

J'étais touriste, ça se voyait. Il me demanda si j'aimais Rome et, moi aussi je devais avoir pris le soleil sur la

tête, il m'échappa comme réponse que Rome était la ville de l'érection, monumentale, s'entend. Il rougit. Je me sentis fondre. Comme je ne trouvais plus rien à lui dire, il se mit à rire. Ce que me faisait cette bouche, déjà, petite grotte, son crustacé qui se tenait tranquille, pour le moment, mouillé, à peine rose, plein de promesses, ce que me faisait cette bouche, à l'endroit exact où se rejoignent mes jambes qui commençaient à mollir...

Dans cette rue, à cette heure, évidemment il n'y avait pas un vivant sous le soleil, que des marbres. Il suffisait de respirer pour s'entendre. Il se laissait regarder, le plus sérieusement du monde, sanglé dans sa tenue. Je ne voyais que ses cils qui étaient tout un voyage, le petit fossé plein de lumière au-dessous de son nez et la petite lune qu'il avait toute blanche derrière l'oreille, sa nuque en sueur, où je voyais se dresser une chair de poule qui devait lui descendre entre les omoplates, par le milieu des reins, jusqu'au bout, jusqu'en bas, jusqu'à la pointe du V duveteux. Mais le frisson devait courir plus bas encore. Et l'idée, de ce trajet érectile, le long des fesses, qui menait au seuil du noir...

Il vint. Son souffle enfla, j'en tremblai comme une feuille. De ses deux bras, contre le mur, il fit une cage : j'y tenais debout dans son ombre, dans son odeur, dans son haleine. Je n'étais pas encore entrée au frais à l'intérieur de sa bouche, je n'avais pas encore goûté la chair

de l'oursin que je sentis ses doigts me passer par l'échancrure de la culotte pour s'engager entre mes lèvres, et je sus qu'à ce rythme, je n'allais pas tenir longtemps le soleil.

J'ai du dégoût pour l'uniforme, je me débrouillai pour délivrer de la ceinture et des boutons le sentier du nombril, en bas du ventre vierge, jusqu'à la lisière du pubis. Mais de cette vue ensorcelante il ne me laissa pas le temps de jouir : il avait trouvé comment franchir le soutien-gorge, il se mit à jouer de la pulpe de l'index sur mes tétines déjà raidies et je fus sur le point de m'en remettre à Dieu.

Ça se passait sous les fenêtres d'un ministère, je ne sais même pas lequel, à *mezzogiorno*, l'heure du soleil et l'heure des fous. Dedans comme dehors, il ne restait personne. Nous étions hors du champ de conscience des romains attablés quelque part comme des touristes, rivés à l'ocilleton numérique, qu'attrapait par paquets la minuterie de l'église voisine qui hébergeait un Caravage : *La conversion de saint Paul*.

Je profitai d'un soupir pour aller chercher dans sa bouche l'animal à chair rouge et le faire entrer dans la mienne, à l'abri du soleil. C'était un baiser sombre, délicat et lent, qui m'ouvrit tout entière. De la main, je passai l'équateur élastique du slip, j'entraî doucement dans l'autre monde, dans le bordel moite et sa nuit

emmêlée, j'avancaï ; et je touchai la tendresse. Voilà. Je sentis se produire le petit mystère, entre mes doigts, l'irrésistible petit mystère pour lequel je donnerais tout Rome, le oui du vivant : la sentinelle se développait, prenait des forces je ne sais où, croissait spectaculairement, trouvait étroite sa guérite et faisait tout pour en sortir, je la sentais se tendre, entre mes doigts, se mettre en arc, je l'aidai, je la sentais devenir, énigmatiquement, dure sans quitter la douceur, je la sentais, dans la coquille de ma main, bandée, pleine, prête.

Mais le petit animal de sa bouche, ce fut lui qui me prit, par surprise et par le pistil dont il parcourut le dôme avec une précision qui faillit me faire perdre la tête. Et puis il se glissa dans le lit du ruisseau. J'avais chaud à un point inconcevable, j'avais sa langue entre les jambes, dans le mitan du lit ouvert, ses index sur la pointe des seins ; le soleil bascula. Ou fit semblant : c'était Rome, rien ne pouvait vaciller, ici, à part moi.

Nous étions au milieu du jour, sans témoin, ni devant nous, ni derrière, ni au-dessus de la tête et je ne pouvais plus me détacher du phénomène qui se produisait hors du secret du pantalon ouvert : la sentinelle se tenait dressée, splendide, pourpre du bout, surgie de sa toison, ma langue était sur le point d'en connaître le sel, et la peau transparente, ma salive sur le point d'en faire briller le gland, ma main avait trouvé les deux

fruits forestiers ramassés sous la mousse, j'étais prête à suspendre le midi ou le jour tout entier pour en explorer la nature et c'est ce que je fis.

Ainsi, ce jour-là, c'est en pleine lumière que ma bouche interrogea la sentinelle en lui posant la seule question qui me parte de l'intérieur des cuisses, à laquelle il fut répondu, comme il se doit, par une plainte.

Arnaud Cathrine

Low-cost

Le train ralentit. Entre en gare. Un arrêt comme il y en aura d'autres.

Je vois des visages brouillés à travers la vitre. Combien de fois les ai-je croisés sans jamais les reconnaître, ces têtes qui signalaient un nouveau départ, vers d'autres lieux, vers d'autres corps ?

Envie d'autres visages. Et le hasard qui me tient tête. Comme toujours lorsqu'on quémande.

Je connais celui que je serai dans dix ans : à me retourner sans cesse parce que ça aura filé, ça filait que je le savais déjà. Je n'aurai même pas eu la grâce de l'insolence, jamais, la vraie légèreté, la tête vide, la désinvolture en poche.

Le train redémarre.

Je relève la tête. Des voyageurs. Enfouis dans leurs sièges. Il fait froid ici.

Et puis, j'aperçois ton visage. Je te regarde. Je ne te connais pas. Mais soudain, je serais capable de te suivre. T'embrasser dans le couloir du train. T'embrasser sans

t'avoir jamais adressé un mot. Juste sur ton visage. Je veux ce péril-là.

Tu me regardes toi aussi. Ne me laisse pas en paix, je t'en prie, prends ma bouche, éloigne-t'en, mais c'est là que j'existe aujourd'hui. Ce sera un secret, une part retirée, isolée de nous-mêmes, qui n'aura rien à faire en d'autres mains que les nôtres. Ce ne sera pas : s'exposer, parader, défiler avec un bonheur qui n'est jamais tout à fait honnête dès lors qu'il n'a plus toute sa pudeur. Ce ne sera pas : promener ça comme une broche. Ce sera dans le silence et l'oubli de ce train. À tel point que personne ne s'en sera aperçu. Il n'y aura pas d'indiscrétion puisque personne n'aura idée de ce qui sera apparu et nous aura traversés. Il faudra avoir le courage du silence, du souvenir sans personne pour nous envier. Et leur ignorance sera à la hauteur de ce chavirement qui nous aura pris nous-mêmes en défaut.

Tu m'as regardé avec insistance, puis tu as appuyé ta tête contre la vitre. Je ne vois plus que quelques mèches de cheveux en désordre. Je te regarde encore.

On se tend comme l'on tendrait quelque chose à quelqu'un.

On est seul, ensemble.

Tu sais comme moi qu'il n'arrivera rien.

Patrick Chatelier

Celui qui

Henri Michaux est vivant.

Celui qui dit qu'il est mort, je le tue.

Celui qui profère que Marcel Proust est d'un ennui à périr, je l'amerris.

Celui qui moque le fou sans œuvre, le sage sans production, celui qui hue le griot sans papier, je lui saute sur le steak chevalin pour le noyer dans la rivière d'Auteuil. Je lui coupe l'alimentation, je l'enrhume, je le touse, je l'escogriffe, je l'embastille en lui-même, je lui pile le logo, je lui sectionne la talonnette d'Achille, les trompettes de Falloppio et les organes, présents ou potentiels, des intelligences.

Car celui qui par trois fois aura trespassé, saura peut-être distinguer entre le vif et l'ordure.

*

Un art mourant, quand trop longtemps il fait face et feint, vire au morbide. Voir le cinéma, par exemple.

La littérature quant à elle se sait enterrée, morte de sa belle – n'en jetez plus, *pitié*. Mais son fantôme, dans son qui-vive, pourrait vous hanter quelques siècles encore.

Claro

Sixième ciel

Je vous remercie de m'avoir posé la question à laquelle je suis soumis à des pressions extraordinaires s'exercent en permanence à la surface de ce corps que je ronge en clandestin, dénudé et roulé dans la fange ou l'extase d'un questionnement on ne peut plus alambiqué mais exigeant la plus foudroyante des réponses. Vous voyez ce que je ne vois pas. Mes yeux ne savent qu'entailler le tronc soudain s'abat et la forêt renonce à l'orgueil du silence n'est pas la même chose que le vacarme de l'ego je ne veux et n'espère que le suc intempestif, mais n'en déduisez ni ma relève ni ma science s'arrête au chahut de ma destruction est telle que je l'esquisse chaque soir elle m'attend, c'est bien ce que vous vouliez, non ? Vous m'auriez demandé hier qui donc, ici-bas, si bas que se pencher c'est tomber, glisser à la faveur d'une phrase ne se juge pas à sa capacité proliférante mais aux giclements de son aorte sectionnée laissait entrevoir les possibilités réduites du larynx ne sont plus à démontrer surtout quand il est sollicité, ne me dites pas le contraire. Ne me dites pas que l'inverse s'avale aussi facilement. Recoudre sa mue est tentant mais peu gratifiant : je veux dire par là

qu'écrire écorche, et qu'écorché on tend vers un zéro qui très vite ressemble à la bouche décousue du vendeur d'abîmes. Voyez, entendez : je voulais répondre et avoir du répondant, voilà que j'entrebâille et coagule. Retenu, je lâche. Épanoui, je fronce. Je fais mon lit dans la pompe mais ma paillasse sent l'impossible. Cette voie que je suis disposé à emprunter depuis le début il savait que c'était la fin qu'il convoitait et son sein glacé comme une métaphore rarement sucée en bouche le goût du vin est incomparable parce que le raisin est un fruit of the loom sur tous les tee-shirts se ressemblent mais vous n'y pouvez rien. Du pire naissent tant de choses qu'à votre question, motivée j'en suis sûr par l'appétit ne fait que brûler le désir et trop souvent le sollicite comme une rage de dents que j'aurais aimé pouvoir diluer dans d'ignares morsures, je dis peut-être. Mais sans doute – sans ce doute qui corrige ma claudication syntaxique – entendez-vous autre chose quand vous demandez, non à moi ni à mes nerfs sont tout sauf les lignes d'une partition, mais au monstre à la machine au central aux gravats de pieuvre à l'élégante dérélition qu'est celui que je bâtis autant que détruis quand la non-question d'écrire se pose et se dépose tel un sel hilare sur une plaie que vous estimez, quand vous demandez, donc, au gai bourreau qu'on se forge à force d'absences à soi cette question ne saurait

se limiter à l'énonciation dans laquelle, imprudemment, vous l'avez confite. Sentez comme ça palpite là-dessous. Je fais vœu de franchise, pour une fois, à chaque fois. Je n'ai pas le temps de tricher m'a déjà coûté dix pour cent de ma vue et la moitié de mon espérance de vie ne cesse d'augmenter en intensité à mesure qu'elle décroît en durée et de cela vous ne pouvez m'accuser. À résumer je dirai : contre. Entendez : contre soi. Proximité et bataille, donc. Comme si la question que vous m'aviez posée était pourquoi écrivez-vous et non, et non, et non je ne peux reproduire ces trois mots joyeusement enculés qui font je suppose question soit de rythme soit de vigueur, allez savoir est un processus qui génère tant de nuits passées à se remettre en joue – soyons cible et voyons rouge, pourquoi pas ? Mais après et même avant réflexion il s'avère que la question posée n'est pas pourquoi écrivez-vous, laquelle est somme toute la seule planche de salut sur laquelle je ne veux ni ne peux m'avancer sans penser à toute cette pourriture que je feins malléable et crever n'est pas l'option première car sur cette planche je pétrirai le pain qui deviendra ton église et ta pitance, pierre après pierre dans la ruine où l'on renonce à identifier qui est le père et qui la mère savait bien que son vagin ne communiquait pas directement avec son utérus sinon la ressemblance entre ce qui renonce et ce qui s'annonce aurait

de beaux jours devant elle. Allons, cédez, résistez, les os n'ont d'autre moelle que la naïve arrogance qu'on prête aux mots est amplement justifiée et je crois l'avoir prouvé. Il n'en est rien, et là encore j'approuve votre intervention. Croyez-moi, je fais de mon mieux s'arrête là où mon pire s'arroge ces prérogatives dont je ne voulais pas quand, enfant, je compris que la question était pourquoi arrêter d'écrire? et mes amis les plus roués, mes doigts, mes dix doigts dont seuls saillent sur le clavier faute d'une éducation dactylographique idoine ces deux index qui ont renoncé à montrer pour mieux enfoncer, n'ont dans leur ronde et circonvolutive mémoire que le paysage tiède et artificiel des divers claviers que l'histoire de la technologie a bien voulu déployer sous leur stupide galop, et ce sont eux, ces deux index pareils à deux jambes d'invalides siamois que vous sollicitez aujourd'hui, à qui vous demandez de piétiner de leurs empreintes inaudibles la boue de votre question me tord et m'éparpille. Me tord : me donne du fil. M'éparpille : me distrait. L'auriez-vous souhaité, ce dévidement, l'auriez-vous espéré, cet éparpillement, que vous ne vous y seriez pas pris autrement. Attendez. Ne refermez pas la page. Vous ne verriez, à travers celle-ci, que la même chose. Pulpe foulée. Je veux croire qu'en me posant cette question ne cessait de rissoler dans la marmite qu'est notre patience mais

sûrement pas notre espérance se fourvoie si aisément que c'en est pitié – et ce mot, vous le savez, est devenu fer rouge appliqué sur nos mémoires tangibles – pour tout ce qui précède et suivra. J'ai dit je crois plus haut, ou plus bas, ce n'est pas clair, que je faisais, ou ferai, je ne sais plus, pour le mieux, et c'était vrai, c'était précisément ce lambeau sanguinolent que je voulais, ou aurais voulu, détacher sans cri ni effusion de sang, de la surface que j'arpeute de plus en plus je me détache de moi-même et consens à tout ce qui défait mon moi, vous me comprenez? Diriez-vous que ce n'est ni l'heure ni le lieu? Ni le moment ni l'endroit? Ni la façon ni la raison? Et au point où nous en sommes contraints de consigner par écrit j'entends tout ce qui oralement se passe des doigts et par eux n'a guère de chance d'atteindre la bouche où, comme à rebours, tant de choses aimeraient rentrer pour mieux jouir de cette procrastination qu'est l'aveu quand la chose avouée depuis longtemps a crevé telle une malsaine baudruche, parvenu à cette extrémité où je n'ai de cesse de revenir faute de lieu plus accueillant où tout anéantir à commencer par l'instinct d'anéantissement que m'ont légué les générations futures, je ne peux plus, sachez-le, rebrousser chemin, et dois donc répondre à votre question qui m'est soleil et hachoir, vase et gibet : Qui est vivant?

Assez tergiversé. Je sais qui sont morts. Armées de foutre. Sous terre. Muets menus minés. Os, dents, ongles. Guère plus. Mais encore ? À vous, qui persistez, nous souhaitons santé et oubli, pudeur et honte, ivresse, évidence... Je vous remercie de m'avoir posé la question à laquelle je suis soumis à des pressions extraordinaires s'exercent en permanence à la surface de ce corps que je rongé en clandestin, dénudé et roulé dans la fange ou l'extase d'un questionnement on ne peut plus alambiqué mais exigeant la plus foudroyante des réponses. Je suis donc, comme on ne dit malheureusement jamais, à votre entière disposition pour toute autre question et pour le reste à ma consciencieuse décomposition. Vivant, si l'on veut.

Fernand Combet
Pas trop d'azur

Au matin, je m'éveillai – au matin de ma mort, bien entendu. À l'antépénultième heure, pour être encore plus précis. C'est-à-dire que la première des trois dernières seulement qui me restaient à vivre était déjà entamée. En d'autres termes que spectateur de mon propre spectacle, il allait manquer, dans trois heures, au spectacle son spectateur essentiel, son créateur peut-être – le témoin de lui-même depuis si longtemps. Dans trois heures à peine. Et malgré cela, le ciel sur la forêt, ces verts, tous ces verts équilibrant tant de bleu, l'ensemble demeurerait en équilibre. Théoriquement qui relève de la plus suprême impossibilité. C'est pourquoi regardant le soleil basculer à la cime des arbres, quoique je n'en verrai pas la chute radicale, océanique, jamais encore aucune matinée ne m'avait paru offrir, aussi délicieusement que celle-ci, promesses certaines d'extension, de permanence. Eh oui ! Traduisez donc, comprenez à demi-mot, moi qui dans trois heures vais mourir, que je suis en train de vous supplier. Pas trop d'azur, s'il vous plaît, sur vos prairies, quand je ne serai plus là. Pas de lendemains qui chantent trop

fort, bref, pas trop de bonheur, s'il vous plaît, s'il vous plaît, sans moi.

Extrait de *Mort et passion de Félix C. Scribator*,
Jean-Jacques Pauvert (1971),
à paraître aux éditions Verticales.

Jean Delabroy
Quelqu'un

Pour Joëlle

Tu vas mourir.

Vous êtes venus, et tu as dit ça.

Tu ne l'as pas dit, tu n'as pas tout à fait pu.

C'était comme d'habitude, tous les quatre, vous deux et nous deux, sans les gosses, un jour de semaine, l'heure du déjeuner, un peu de temps que nous nous donnons en dehors de la presse. Ton vin blanc préféré, la grosse lourde bouteille de Montlouis, à la main, comme toujours, Charles, toujours le même, avec quelques fleurs coupées à votre jardin, derrière toi, toujours serrée dans ta doudoune blanche.

Mais c'était fini.

Au combat tu as été, et comment. Combien d'années, finalement je m'y perds, et déjà ça, c'est une victoire. Un franc combat, sans secret inutile, sans quémande importune. Visage découvert, c'est deux mots très beaux, qui te vont bien. Pudeur et, quant au reste, mobilisation : raconter, raconter, raconter, la seule chose, c'est de se serrer – et tant de solitude, en même temps, évidemment, que tu acceptes.

Tu dis que tu es allée chercher des cadeaux pour votre fille, avant les fêtes (on est début novembre), que tu ignores si tu pourras plus tard, que tu ne sais pas si, dans huit semaines... Peut-être oui, peut-être non. Une expédition épuisante. Charles en revient apeuré.

Tu t'es avancée prudemment, sur notre passerelle et à l'intérieur, appuyée sur deux cannes nouvelles. C'est pour prévenir. Si tu tombes, tout cassera dans toi comme verre. Même cimentée, comme tu vas être.

Cette fois, la première, il y a de la panique dans tes yeux, qui passe. Plus forte que ta gouaille de fille de prolétaires, que ta gourmandise de femme, que ton énergie de militante, que ta vivacité d'intellectuelle.

Et voilà. La chose est entre nous, maintenant.

La dévoration, ses bonds de fauve, ses déplacements éclairs, à l'intérieur de toi.

Après, tu es fièvre et colère, sourdement.

Nous, nous tremblons.

Tous les quatre, nous essayons, de continuer.

Désormais les jours et les nuits, les heures même, sont un temps équivoque, incertain, violent. Maintenant, à chaque fois que je passe devant chez vous, je guette si les fenêtres aux volets bleus vont être ouvertes encore une fois, avec la lumière chaude dedans.

Maintenant, j'envoie ça à Bernard, Yves et Jeanne, et ce geste m'effraie comme un possible blasphème. Je ne sais pas si toi... dans ce même instant, je ne sais pas, encore moins, si toi... quand paraîtra le recueil de nos réponses à la question de Paul – qui est vivant? Je ne sais pas.

.....

Il me semble que personne n'est vivant de soi-même. Que je n'ai une chance d'être vivant que sous une injonction de vivre.

« QUI EST-CE EXACTEMENT QUI EST VIVANT EN TOI? »

Il faut qu'il y ait quelqu'un qui me regarde et qui me tance.

Il faut qu'il y ait cette question à moi adressée, tonnée au-dessus de moi, et il faut que je l'entende.

Il faut que je me reconnaisse de la mort mais que je ne sois pas non plus laissé à cette mort.

Ça devrait être facile, tellement ça semble désirable. Le mystère commence là. Pourquoi c'est si difficile. À commencer par entendre. Et tout ce qui s'ensuit.

Il faut que quelqu'un me regarde comme une pièce nue et qui peut être parée, comme une maison abandonnée et

qui doit être habitée, comme un champ délaissé et qui demande qu'on le laboure.

Il faut que quelqu'un m'ouvre, et je ne le ferai pas tout seul.

Il faut qu'il y ait sur moi cet étonnement, et cette douleur, et cette colère – pourquoi pareille pauvreté, métayer?

Il faut qu'il y ait sur le tas de choses défaits ou non faits qui est moi la torture bienheureuse du soleil qui revient, afin qu'elle soit mesure du manquement. Et un peu de vie ne suffit pas à être vivant, beaucoup non plus, et encore davantage pas davantage, mais seulement plus de vie que j'en ai et que j'en suis capable.

S'il n'y a pas l'ange, blessé, incrédule, et à la fois patient et impatient, taciturne et furieux, qui stationne au bord de moi, sans un seul instant me lâcher, qui me rappelle sans répit pour que je me rappelle sans cesse, comment pourrais-je ne pas oublier d'être vivant, comment se pourrait-il que je ne désire pas cet oubli?

Quand le moment sera venu, Jojo,
que le bon pasteur t'ait prise entre ses bras.

Chloé Delaume

La chair est à l'ennemi

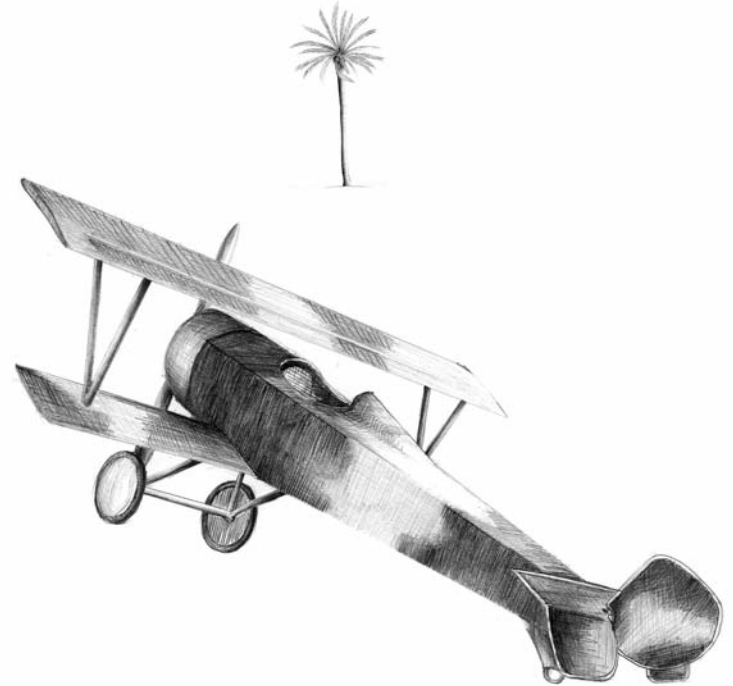
Le tambourin du pouls il ne faut pas s'y fier, c'est juste pour le folklore. La chair est à l'ennemi, ça fait longtemps déjà. Vous pouvez vérifier : le dandinement de vos artères n'empêche pas la putréfaction. Vous pensez que vous êtes debout quand en fait vous n'êtes plus que droit, très droit, infiniment. Et pourtant pas tellement d'aplomb. C'est à cause des vers blancs, ils ne savent plus se tenir dès lors que sous la peau tout est leur territoire. Vous avancez, c'est évident. Et vous criez à la bonne soupe. Durant de grands banquets la fringale ne s'apaise qu'orée autophagie. Vous êtes nombreux, vous avancez. La démarche n'est pas élégante, mais c'est si difficile quand on est une enveloppe toute remplie de vers blancs, la station verticale.

Mathias Énard
Pierre Marquès (illustration)
Confiez-nous votre corps

« Le vivant n'est qu'un perpétuel mouvement
vers la prolifération. »

Fabre d'Églantine,
Le poète provincial à Paris.

Welcome on board, ladies and gentlemen. Please put your hand-luggage in the upper compartments or under the seat in front of you. Mettez je vous prie votre bagage dans les compartiments prévus à cet effet ou sous le siège devant vous. Votre masque se place sur le nez le cordon élastique derrière la tête et respirez normalement. Respirez normalement. En cas de mal des transports ouvrez grand le sac en papier dans la pochette du siège devant vous, placez le sac autour de votre bouche et de votre nez et reniflez profondément. Vous trouverez dans la pochette une fiche expliquant le détail des procédures de sécurité. Our crew is perfectly trained to carry out ANY emergency procedures. Notre équipage est parfait pour performer toute sorte d'opérations dangereuses. En cas de mort subite du nourrisson, sonnez l'hôtesse. Les explosifs, armes de poing,



ciseaux à ongles et crèmes à raser doivent être confiés à l'équipage. Nous allons maintenant distribuer des auriculaires et des oreillers. Il est interdit de parler basque et de distraire le chauffeur. En cas de dépressurisation de la cabine soyez vigilants. Ne laissez pas vos bagages sans surveillance. Vous serez immédiatement détruits en cas d'abandon. Le menu se trouve dans le siège devant vous. L'amerrissage n'est pas compris. Le supplément pour l'amerrissage est de 6 USD service inclus. Pensez à retirer les chaussures à talons, les boucles d'oreilles et les sous-vêtements en nylon. Désarmez les toboggans avant de sortir. Nous allons maintenant commencer notre descente. Nous atterrirons avec dix minutes d'avance sur l'horaire prévu. En vertu des normes et des lois de l'aviation civile il est terriblement interdit de se masturber dans les toilettes. In the toilets is terminatly prohibited. Vous serez poursuivis si vous enfreignez les lois des toilettes sans pitié.

Merci d'avoir volé avec nous, thanks for flying, et nous serons très heureux de vous revoir bientôt en vie, see you alive soon.

Dessin extrait du *Bréviaire des artificiers*
(Verticales, 2007).

Jean Pierre Enjalbert
Moléculaires

« La seule différence que je connaisse entre la mort et la vie, c'est qu'à présent vous vivez en masse, et que dissous, épars en molécules, dans vingt ans d'ici vous vivrez en détail. »

Diderot

Se souvenant de mots et de gestes qui dégorgeaient de sa mémoire et ne semblaient obéir à aucune chorégraphie maîtrisée se souvenant de ces années uniquement occupées à l'amour qu'ils n'avaient cessé d'inventer en toute lucidité de ces heures pleines dérobées au vacarme des autres se souvenant d'un corsage blanc ouvert sur la naissance des seins qu'il avait regardés la première fois comme une promesse de bonheur se souvenant de la Punta Pedrera et de leurs courses remportées sur l'écume des vagues se souvenant que tout en elle respirait le noir la sensualité et la mélancolie se souvenant d'un dîner où elle était vêtue d'un chemisier hiératique mais porté avec ce rien de surligné à plaisir d'imperceptiblement théâtral qui rendait si émouvant son corps de stripteaseuse revoyant l'ombre fantasque qui bougeait puis se retirait de sa poitrine sous le soleil

plaisant d'un restaurant où ils avaient déjeuné se souvenant aussi d'un matin d'hiver dans un hôtel d'Azay-le-Rideau elle se serrant contre lui les seins durs le con mouillé et tout à coup dans le lointain de la campagne glaciale des cloches limpides comme des psaumes se souvenant de sa boîte à mouches dont elle jurait qu'elle avait appartenu à une célèbre prostituée du Palais-Royal en 1760 se souvenant de certains soirs où elle hésitait pour savoir sur quel endroit secret de son corps elle placerait le petit morceau de taffetas noir qui exciterait les spectateurs se souvenant de sa voix chaude Baise-moi comme la Grande Pute de Babylone se souvenant qu'il n'avait pas vu ou qu'il avait refusé de voir les années se répandre partout et s'accumuler comme de la poussière les jours s'abattre comme des cartes revoyant son visage attaqué encerclé de toutes parts se souvenant d'une bougie presque entièrement consumée sur la table de nuit revoyant son cou qui se plissait sa peau devenue flasque ses os saillants ses joues flétries la bave à la commissure des lèvres son regard de folle son regard désagrégé buté comme une litanie Que votre volonté soit faite Que votre volonté soit faite se souvenant qu'il n'avait pu s'empêcher de penser au sperme qu'elle avalait de toute son effronterie aristocratique se souvenant de ses râles de la respiration qui la fuyait se souvenant qu'il avait tenté de soulever ses paupières et

de la force qui les tenait fermées se souvenant de la main qu'il serrait des baisers qu'il lui donnait de sa voix en ultime cadeau Sois heureux Je veillerai sur toi se souvenant qu'il s'était brusquement rappelé un passage dans Daniel murmuré pour qu'elle ne l'entendît pas Toi, va jusqu'à la fin. Tu auras du repos et tu te lèveras pour recevoir ton lot à la fin des jours se souvenant qu'elle n'avait pas encore trente-neuf ans se souvenant du jour de ses trente ans de sa robe de coton jaune qui la faisait ressembler à un tournesol de son air farouche de sa beauté insoumise de ses yeux d'où jaillissaient des flammes et des jurons quand elle apercevait à la télé un philosophe de variétés ou un politicien du Parti général se souvenant qu'elle avait lâché sa main comme par délicatesse et qu'il prononçait son nom se refusant à admettre qu'elle puisse s'en aller sans prévenir se souvenant de sa légendaire discrétion qu'elle appliquait maintenant à la lettre parce qu'elle voulait lui épargner le chagrin d'un trop long adieu se souvenant du sourire qui se fiait pour toujours de son visage brutalement détendu se souvenant de la seconde d'éternité où il sentit quelque chose en lui se défaire se souvenant de l'instant précis où le voisin accouru demanda Est-elle encore vivante se souvenant de l'insolence de sa réponse Bien sûr.

Sylvain Fourcassié

Qui vive ? Voici comment s'y prendre

Je vous livre la recette.

Elle est frugale : amour, pommes de terre et eau lustrale.

1/ Aimer : à la chinoise, de cette manière et sans contrefaçon :

Chin', Chin', Chin'
Viens voir comme en Chine
On sait aimer au pays bleu

2/ Labourer : se fondre dans la colonie des cultivateurs qui font pousser des pommes de terre afin de se nourrir pour avoir les forces nécessaires à la culture des pommes de terre.

3/ Boire : ce qui vous chante, mais à jeun (la chose profite mieux).

Et cela, je vous en prie, en chanson :

Timélou, lamélou pan pan timéla
Paddy lamélou, concodou la Baya

(On s'en souviendra de cette planète, sansdoutement.)

Hervé Gauville

Les vivants et les mots

Profitons-en

On le jette dans un cul-de-basse-fosse, au fond d'un cachot, dans les oubliettes, derrière les barreaux, en cellule.

Demain, on va le raccourcir, lui trouver une place aux fourches patibulaires, le sécher au gibet, lui serrer le kiki, le hisser sur l'échafaud, l'étirer à quatre chevaux, le rouer sur la roue, le brancher, le piquer dans son propre amour, lui mettre les gaz, lui empaler le fondement, le hacher menu, lui faire la peau de balles, le clouer au pilori, le fagoter chaudement.

Être vivant, la joie que c'est.

Donne-la-moi

Elle donnait tout. Ses fleurs, ses conseils, ses bijoux, ses soucis, ses coups de main, ses cigarettes, ses nuits, ses chagrins. Même sa fenêtre donnait sur la cour. Plus tard, elle donnerait son corps à la science. Elle donnait sans reprendre, sans compter, sans retour. Elle avait le don du don. De ses présents, la plupart du temps, ils ne savaient que faire, empêtrés, envahis, gênés. Elle

n'en continuait pas moins à donner. Elle se donnait la peine de trouver encore autre chose à donner. Jusqu'où serait-elle allée dans l'offrande si elle avait pu jouir du don de double vue? Le désir de donner la possédait à un point tel qu'ils ont fini par oublier comment ils devaient se comporter, comment il fallait s'y prendre pour accepter d'abord, pour recevoir ensuite. Et parce qu'elle avait l'allure japonaise, ils l'ont appelée

Cadeau-du-Ciel puis s'en sont retournés à leurs affaires.

Démision ou peut-être lassitude

Tout le monde meurt autour d'elle. Une hécatombe. Le vieux manoir couvert de lierre, le réveille-matin à quartz, le répondeur téléphonique, l'insomniaque qui boîte à trois heures du matin, le soleil au-dessus de Deir el-Bahari et son fils dernier-né, ils meurent tous, les uns après les autres ou bien quelquefois ensemble.

Qu'est-ce qu'elle garde entre les mains, hormis le sable du Pilat et la photo de sa moto? Pourquoi les laisse-t-elle donc mourir sans réagir, sans protester, dire qu'elle ne veut pas, qu'elle ne veut plus qu'ils meurent, que ça suffit comme ça, que ce n'est plus une vie.

Non, elle ne le fait pas. Elle se tâte le poulx, se racle les humeurs, se presse les boutons, croise ses doigts et

décroise ses doigts. Passe encore pour l'insomniaque, mais le lierre, quand même. Oui, le lierre. Elle s'accroche à cette idée. Puis la relâche et le sable glisse et bientôt ses mains sont vides. La photographie, bon, c'est rigolo, juste pour le cliché. Par contre, le reste, elle y tenait, s'y cramponnait et même au benjamin. Alors adieu, bonsoir, à ne plus se revoir? Et voilà?

Qu'est-ce qu'il y a à la télévision cette nuit?

Le missionnaire

Il n'est pas là pour perdre son temps, flâner, faire du tourisme, aller s'accouder au comptoir, se vautrer sur la plage, siffler les filles en monokini, lécher une glace à la pistache ou égarer ses lunettes de soleil. Il a une mission à accomplir. Où qu'il se trouve, une tâche l'attend qui exige un dévouement de toutes les minutes. En quoi consiste cette mission, il l'ignore. Une vague idée, un pressentiment plutôt. Quelque chose à voir avec le salut de l'humanité mais vu à son échelle. Un rédempteur à la petite semaine, un tâcheron du quotidien. Les grandes causes ne sont pas son fort. Consoler un gamin qui braille, prêter son huile solaire, opiner du chef quand on lui fait part de considérations météorologiques, donner l'heure pour rien, boire son eau tiède au restaurant sans réclamer de glaçons, tels sont, parmi

d'innombrables autres, les travaux pratiques auxquels il se plie sans rechigner.

Tout acte doit comporter une signification qui le transcende. On ne discute pas pareille exigence. Sinon, la vie, quel sens aurait-elle? Encore une journée bien remplie, il fait face à son reflet dans le miroir. Fier? Non, juste satisfait. De temps en temps mais de plus en plus rarement, il lui arrive encore de s'étonner de vivre seul. Sa mission inclut bien la sauvegarde des couples, mais cet aspect ne le concerne pas personnellement. Il n'est pas au service d'autrui pour s'intéresser à sa propre personne. Bien mieux à faire. Il aimerait revêtir un uniforme ou, au moins, arborer un insigne ou une médaille, pour faire plus sérieux et puis aussi pour que ça se sache, qu'il est missionnaire. Il n'en dira pas davantage. Trop occupé.

Comment font-ils, les autres, pour vivre?

La femme que je n'ai jamais aimée

Elle ne répond d'abord rien, de sorte que j'en viens peu à peu à douter d'avoir vraiment énoncé à haute voix la proposition que, depuis que nous sommes entrés dans ce restaurant, je ressasse. Je n'ose la répéter. Il n'est, en effet, pas si facile d'avouer à la femme – même supposée d'écoute bienveillante –, avec laquelle

on dîne pour la première fois, qu'on a envie de l'étreindre sur-le-champ et sur la table.

Il se passe donc quelques minutes pendant lesquelles on dirait qu'aucune parole compromettante n'a été prononcée. Léger malaise. Pas si léger en réalité. Un malaise qui menace plutôt de s'épaissir. Il faut vite trouver autre chose. Elle remue la fourchette posée sur la nappe, dents retournées en l'air, et heurte le bord de son verre, ce qui produit un son cristallin pas du tout en accord avec la tension compacte qui nous sépare maintenant.

Puis, elle se lève et s'en va. C'est aussi simple que cela.

La femme que je n'ai jamais aimée, je n'ai pas passé une seule journée sans penser à elle depuis que nous nous sommes, comme on dit, perdus de vue.

Surprise

Au moment où, sur le point de pénétrer en salle d'embarquement, je l'embrasse avant de la quitter, je m'aperçois à quel point elle a maigri. Son anorak flotte autour d'elle comme une bouée sur une ancre.

Angoisse

Le problème avec l'angoisse, c'est qu'on n'arrive pas à en parler. Elle vous étrangle si fort, un garrot permanent,

Jean-Luc Giribone
Vivre, écrire, vivre

qu'impossible de ne pas ouvrir tout grand la bouche sur un cri muet. Ouvrir la bouche sans desserrer les dents, c'est ce qu'elle réussit à provoquer, l'angoisse. Horrible aporie. On a beau tenter de l'apprivoiser, peine perdue, elle ne se laisse jamais cajoler. Ne transige pas, ne négocie rien, reste intraitable. Alors le torturé s'essaie aux diversions, recourt au divertissement. Un peu de temps, ainsi, s'enfuit, perdu volé. Mais elle possède d'inépuisables ressources de patience et la voici de retour, identique, juste encore un peu plus dure, tranchante comme une punition différée, une sentence aggravée en appel.

Qu'est-ce que tu veux à la fin ? Que je m'agenouille, que je te supplie, t'implore de t'éloigner ?

Je suis très bien chez toi, répond-elle, j'y ai installé mes quartiers d'hiver et aussi d'été, de toutes les saisons. Faisons bon ménage, je t'accorderai des répit plus terribles que les crises. Ton étreinte me nourrit et m'exalte. Ne crains rien, je ne te quitterai plus, tu n'auras plus besoin de te reposer. Je te serre la main, mon tout petit. Est-ce ma faute si tes phalanges craquent ? Ou bien est-ce que ce sont déjà tes dents qui claquent et le cœur de tes os qui tendrement se brise ?

Sois tranquille, au fond de tes insomnies, ma fidélité demeure sans faille.

Écrire, pour certains, procède d'une faille, d'une lézarde, d'une zébrure dans le tissu même de la vie. Ces instants éclairants que je viens de vivre, ces personnages hauts en couleur que je viens de rencontrer, cette scène spectaculaire à laquelle j'ai assisté... tout se passe comme s'ils n'étaient pas pleinement achevés. Pour qu'il le soient, il leur faut encore un écho, une réplique, la projection de ce qu'ils sont sur un autre écran. Comme si la vie possédait en elle-même un défaut essentiel, et que seule la réplique de certains de ses fragments pouvait dissiper ce sentiment...

Celui qui tente d'écrire n'est donc pas plus vivant que les autres ; à tout prendre, il le serait plutôt un peu moins, car ce défaut, c'est aussi le sien. C'est pourquoi Kafka nous dit que, de tous les membres de la tribu, il est le plus faible. Par l'écho qu'il tente de donner à la vie, il ne veut pas surpasser les autres, mais simplement les rejoindre – car il a tendance à supposer qu'ils habitent simplement, directement, ce lieu de vie qu'il s'efforce d'atteindre par littérature interposée.

On peut parler de faille, de mal-être, de manque qu'il faudrait combler... Ces métaphores ont leur justesse :

Sylvie Gracia

Bis

elles montrent que celui qui tente d'écrire y engage quelque chose qui est à ses yeux essentiel... Sa production y gagne certes en gravité, en poids, en relief, en couleur, mais elle est du coup menacée par un autre travers – celui de n'être au fond qu'un argumentaire personnel, narcissique et lassant.

Là est le paradoxe : le mouvement même qui porte à écrire limite la portée de ce qu'on écrit. Ce plaidoyer originel par lequel j'essayais d'exister à mes propres yeux n'est pour celui qui lit qu'un obstacle à son adhésion ; il me faut donc l'effacer patiemment, rigoureusement, douloureusement... En écrivant, je voulais compléter la vie ; il me faut maintenant compléter l'écriture, porter l'acte d'écrire au-delà de lui-même, hors de moi-même, pour qu'il trouve, avec le lecteur, son deuxième auteur. Alors, peut-être, la vie consentira-t-elle à résonner dans ce que je viens d'écrire.

Chaque année à donner l'aumône à la mort, en poids de chair et en poids de mots.

Je recommence.

Chaque année un poids de mort à donner aux mots.

Et je rejoue.

Un poids de mots pour les morts.

Juste une pirouette, puisque je suis vivante.

Ludovic Hary

Tantôt goûter, tantôt gloser

Est vivant celui dont le cerveau cadastral (découpeur de régions, roi des idées claires, mais pas trop, hein? !, sachez, Sire, qu'une lumière excessive tue les ombres, écrase les reliefs),

marche

synapse dans la synapse

avec le cerveau des émotions (hou, le vilain mot, pour certains),

les deux s'épaulant l'un l'autre.

Vous avez noté?

Étude de cas :

Cerveau des émotions : Regarde comme elle joue bien, l'équipe de France de football!

Cerveau cadastral : L'équipe de France de football *des hommes*, je te prie. La Coupe du monde est typiquement le lieu de confiscation de l'universel par le masculin.

Cerveau des émotions : Tu nous fatigues, y a des contre-attaques fulgurantes, des reprises de volées, un timing hallucinant, des plongeurs superbes, et toi tu gloses! Goûte, un peu!

Nous dirons qu'un vivant saura tantôt goûter, tantôt gloser, sans que l'un ne chasse l'autre.

Le cadastral verra, par exemple, la pointe du Raz comme un nez aux ailes granit prescrivant aux eaux d'avouer leur bannière, Manche ou Atlantique, celui des émotions dira qu'il apprécie l'iode et le sel, là, en pleine face.

Un vivant gueulera qu'il aime les moutons embruns atlantiques, là, sur la manche de son ciré jaune.

Sont empêchés, mais vivants :

toujours en bout de branche

à la pendaison de quoi elle persiste pousse,

pousse la poire vers l'alcool d'elle-même

et grossit dans une bouteille dont elle outrepassa le goulot,

comme dans Zola le cheval qui ahane tracte,

tracte les wagonnets miniers

le goulot ascenseur n'en peut contenir les flancs, on le mit là petit

pousse le cheval grandit, pousse, vit, vit

vit qu'à force d'inlumière, il devint aveugle

Vivante aussi est la mémoire qui sait oublier.

Loin du fantasme de tout garder, bientôt confite d'archives, à ne plus savoir qu'en faire.

Avez-vous un problème de cœur (brisé, souffle au) ?

oui non

Ceignez-vous de façon anormale (jusqu'à étouffer l'autre quand vous l'embrassez) ?

oui non

Est vivant le ruisseau qui, depuis son cliquetis ici maintenant toujours, le rive plusieurs heures en contemplation, où palpitent des cailloux venus de son lit s'érodant, le long de la départementale (de la départementale combien, déjà ? Je ne me souviens plus) entre Cléguérec et Silfiac.

Qui est vivant ?

Il y a à être. Qu'avez-vous fait aujourd'hui ? Nous fûmes.

Il n'y a pas de fumet sans fûmes.

Est vivant qui est relié à ce qui le *dépasse*. Et l'autre me dépasse, les amours et les amitiés me dépassent. Et les rythmes (phrase et phrasé) me dépassent. Et l'histoire, la vôtre, la mienne, qui n'est pas close, me dépasse aussi.

Y a quelqu'un ? Y a quelque chose ?

Il y aura quelqu'un, d'autre et de neuf, et quelque chose d'autre aussi, après le dernier des hégéliens. Et je l'écrirai, en gros, un jour, sur un papier, de format A3

et,

et si j'étais, moi, de format A3, je me ferais imprimé plié, on me croirait A4. Le moment venu, je déploierais mes ailes. Pour nos dix bougies, ça ferait de l'effet, non ?

Jean-Luc Hennig

Vertus du déséquilibre

Aimer, c'est souffrir. Un jour ou l'autre, d'une façon ou d'une autre. Affronter les troubles, les disputes, les incertitudes, les chagrins, les bouleversements, jusqu'aux ruptures, c'est être vivant. On oublie si facilement, si doucement qu'on est vivant.

Qui est vivant est toujours en désespoir de l'être.

Être vivant, c'est se dire qu'on ne tient à rien, comme rien ne tient à vous, que la vie est à tout instant revisitable. C'est accepter d'être à nu, dépossédé, à vif. Là. Soudain.

Aimer, être aimé, c'est être vivant. Vivre seul, c'est être vivant. Les deux choses ne sont pas incompatibles. C'est le déséquilibre qui est vivant.

Est vivant celui qui emprunte sa vie.

La griserie n'est pas vivante. Est vivant qui est capable de se libérer de la sensation immédiate – qui est tout sauf la sensation pure.

Qui est vivant est capable de ne pas, comme Bartleby.

Qui est vivant est capable de penser non pas à l'autre, mais de l'autre. Qui est vivant peut même penser le contraire de soi.

Qui est vivant est toujours dans le déséquilibre, toujours au bord – non pas au bord de la vie, mais de la rupture de la vie.

Qui est vivant est capable de dire oui ou non. Contre la majorité des oui et des non.

Entre l'artiste et le dilettante, il y a une nuance. Comme entre être vivant et se croire vivant.

Est vivant celui qui invente ses utopies. Fourier était vivant. Sade aussi. Loyola. Faire le rêve d'une vie amoureuse, quelle qu'elle soit, c'est être vivant.

Ne s'attacher que provisoirement, c'est être vivant.

La muséographie générale, comme les « devoirs de mémoire », ne sont pas vivants. La poussière est vivante. À condition de la toucher.

Imane Humaydane-Younes

D'ici, maintenant

Tu n'es pas vivant, tu es nulle part. N'être pas vivant, c'est être nulle part.

J'ai rencontré un jour dans un train de banlieue un type très agité. Un Kabyle de vingt-sept ans, des montagnes de Kabylie, appelé Samir. Il se disait prêt à tout, à éliminer quelqu'un, n'importe qui, à vous vendre de la coke, à vous trouver une fille de vingt-cinq ans pour le soir, mais pas à sucer un mec pour mille euros. Il ne voulait pas toucher à l'intégrité de son corps. Il paraissait extrêmement vivant. Et même assez drôle. Mais être vivant, ce n'est pas ça du tout. Lui cherchait simplement à survivre.

Être vivant, c'est penser sa vie, et même parfois oublier d'y penser.

À Beyrouth, la guerre, nous ne finissons pas d'en parler. Qu'il s'agisse de celle qui est désormais derrière nous ou de la prochaine, qui demeure à l'affût. Ici, les considérations sur la guerre font penser aux prédictions des devins : on parle d'un avenir tourné vers le passé.

Au milieu des années 90, j'ai dû refaire connaissance avec Beyrouth. C'était une ville au sortir d'une guerre qui l'avait saccagée, un champ de bataille. Chaque fois qu'au cours de mes déambulations je voyais dans le grand chantier de la reconstruction s'élever un nouvel immeuble, la nostalgie m'envahissait. La nostalgie des ruines désormais enterrées sous des bâtiments flambant neufs. Beyrouth m'apparaissait alors comme un immense cimetière de la mémoire. Parmi ces décombres nés des combats puis rassemblés à grandes pelletées par les promoteurs, il était enfoui une part de moi, une part de ma chair, hier encore témoin d'une violence dont je ne pouvais faire table rase.

À Beyrouth, la mort est là toute proche, vous le savez, mais vous n'éprouvez aucune tension, vous ne

songez pas même à vous mettre à l'abri. Pourquoi aurais-je peur? La hantise de la mort, ce n'est rien d'autre que la hantise de l'inconnu, or ici, la mort n'est pas une étrangère. Nous n'avons d'autre choix que de la côtoyer. Voisiner la mort est devenu un mode de vie.

L'été dernier, la rue Monot avait retrouvé son animation habituelle avant même la fin du conflit. Tous les soirs, elle était noire de monde. Nous avons pris l'habitude de cette proximité avec la mort.

Nous mesurions à quel point elle était proche mais la plupart du temps, le son de la musique étourdissante couvrait la voix intérieure qui s'éveillait, nous avertissant de rentrer de bonne heure, sous peine d'être surpris par un regain de violence au tournant du petit matin. Quand nous nous retrouvions entre amis, nous évitions les « Comment vas-tu? ». Nous étions simplement contents d'être encore là, encore en vie.

Enfant, je découvrais, fascinée, les cafés-trottoirs autour de l'université américaine et de la rue Hamra. Durant la guerre des années 70 et 80, puis au cours de la paix fragile qui suivit, ces établissements ont fermé les uns après les autres. Certains ont rouvert sous des noms différents avant de disparaître à nouveau, puis de renaître encore. L'Express, tombé en léthargie durant la guerre, s'est transformé en un Pizza Hut qui à son tour a fermé

récemment pour redevenir L'Express. Le Modca, lui, a disparu sans retour, remplacé par un magasin de vêtements Jack Jones qui a effacé toute trace de l'ancien café. Et, quand ils ne se muent pas en boutiques de mode, cafés et restaurants se métamorphosent en « Tout pour rien ». Les bureaux des journaux et des magazines ont subi le même sort, disparition puis renaissance éphémère... Certains ont été reconvertis en ateliers de confection où l'on fabrique des tenues de service destinées aux bonnes philippines ou sri-lankaises, ces jeunes femmes qui s'exilent au Liban pour un salaire dérisoire (150 dollars par mois). Les salles de cinéma? Nombre d'entre elles servent aujourd'hui d'entrepôts de marchandises (locales ou d'importation) après avoir été, au cours de la « guerre de quinze ans », témoins des séances de tortures orchestrées par les membres des milices ou les nervis des services secrets syriens sur des civils victimes d'enlèvement.

Beyrouth succombe, et puis renaît. Ce cycle vie-mort-résurrection s'imprime dans les mémoires, façonnant notre rapport au quotidien. Ici, il est impossible de former un quelconque projet à long terme. « Peut-être demain », « On verra demain » sont les deux phrases les plus significatives de la vie beyrouthine, de la fragilité du réel. Une vie éternellement renvoyée à plus tard sans

que rien ne garantisse de quoi demain sera fait. Des mots arc-boutés au passé qui ne peuvent rien construire dans le présent et traduisent notre peur de l'avenir.

Beyrouth-la Guerre, Beyrouth-la Paix. C'est une rue, un café au bord de la mer, une soirée dans un bar, c'est aussi la lecture d'un journal – peut-être daté de la veille – mais quelle importance? C'est Beyrouth qui combat comme si la violence ne pouvait avoir de fin mais qui savoure la paix comme si elle devait régner pour toujours. Beyrouth explose aussi rapidement qu'elle oublie Beyrouth, c'est la ville de l'Instant.

L'instant, je crains de me trouver face à face avec lui et de le laisser passer. Je suis constamment partagée entre le regret du passé et la peur du futur. Perdue dans l'entre-deux. Quand pourrai-je enfin le vivre sans éprouver ni nostalgie ni appréhension? Quand pourrai-je enfin goûter pleinement le présent?

Je ne veux pas écrire sur le Beyrouth d'avant. Pas davantage rêver de ce Beyrouth-là. Je vais simplement tenter d'apprendre à vivre le Beyrouth d'aujourd'hui.

D'ici, maintenant.

Traduit de l'arabe (Liban) par Valérie Creusot.

Je suis vivant, j'existe, je suis là.

Je vois cette fenêtre, ce morceau de ciel. Il fait beau, il pleut, il y a des toits, des oiseaux, je suis au monde comme les voisins, les gens dans les immeubles là-bas, dans les avions qui passent. À cet instant toute cette population existe, à l'intersection d'une latitude et d'une longitude. Chacun se trouve seul à sa place exacte, dans cette portion de temps trop infime pour être mesurée. Le temps va trop vite pour qu'on puisse le photographier.

J'habite ici. Vivre c'est habiter quelque part, même une prison, un hôpital. On n'habite pas un cimetière, un mausolée n'est pas un château, une urne n'a rien à voir avec un studio même étriqué comme un placard. Je peux vous assurer que le 12 février 2004 je suis là, j'habite, je suis vivant. Ensuite, vous en savez plus que moi, le spectateur est un être extérieur qui se renouvelle, qui ne peut pas mourir. Est-ce que je suis mort? De quel siècle êtes-vous? Vous vous demandez qui je suis? C'est difficile à expliquer, je ne sais pas si on écrit à votre époque, et d'ailleurs je n'étais pas seulement quelqu'un qui écrit.

Le temps est gris, souvent il y a du soleil.

Le temps était gris, souvent il y avait du soleil.

Un dimanche matin dans un café, lecture du journal, regarder autour de soi. Parfois j'étais émerveillé d'être là, comme si je faisais partie de la réalité par erreur.

L'entrée de l'immeuble, les boîtes aux lettres, un morceau du salon, et puis les points d'eau, la cuisine, la salle de bains. À travers les fenêtres, à travers les fenêtres. Je ne vous montre pas ma chambre, je ne me montre pas. Je suis là, je ne suis pas là. Je donne à entendre ma voix, c'est plus intime que de montrer son sexe en train d'éjaculer.

Le pire c'est de vivre en se sentant à tout instant inscrit dans le temps, dans l'avancée du temps, de ne jamais l'oublier, de toujours se souvenir qu'on évolue dans le temps. La lucidité est un acide.

Le pire c'est ce temps gaspillé comme de la nourriture jetée aux ordures sitôt sortie du four. Le pire c'est le crime, le crime c'est l'ennui. Je me suis ennuyé au point de vouloir mourir tout de suite, de vouloir balancer le temps qui me restait par la fenêtre comme un seau de confettis.

Je suis loin de tout, comme vous. Ma parole est un mensonge, les voix servent à nous faire croire que nous nous touchons à travers l'espace et le temps. Mais tout le monde est loin, tout le monde s'éloigne, comme si

tout le monde se fuyait. 2004, si vous vivez en 2604 vous me confondez peut-être avec un de ces types du Moyen Âge qui portaient une armure, à moins que vous m'imaginiez dans ma grotte, gueulant ces invocations en buvant du sang de mammoth.

Vous avez trouvé ma voix par hasard, je parle une langue que vous ne comprenez pas mais qui vous rappelle des mots que vous traduisiez à l'école pendant l'étude. Je parle une langue morte depuis plusieurs siècles, une langue usée, vieille, qui à force d'attaques, d'infarctus, de cancer, a calanché comme n'importe quelle bonne femme au bout de son rouleau. Vous m'entendez, le son de mes paroles vous amuse comme un caquetage d'oiseaux, je suis un bruit d'autrefois. Une voix dont vous ne savez pas seulement si elle est sortie d'un homme, d'une bête savante, ou si c'est une machine qui l'a fabriquée au hasard avec des phonèmes disparates qui encombraient ses mémoires.

Et si on vit à la même époque on ne vit pas au même endroit, vous habitez un pays lointain, vous habitez en dessous de chez moi, mais chaque logement est un continent, une planète, un astronef solitaire qui suit sa propre route. Nous ne sommes pas contemporains, nous ne sommes contemporains de personne, nous vivons dans un temps qui nous appartient, qui nous contient comme le fourreau de notre peau.

On se dit c'est bien, on vit, on se distrait. Journée unique, aujourd'hui, hier, demain, il y a trente ans, les journées sont uniques, mais pas plus mémorables que les nuits qui leur ont succédé, on les oublie.

Ma vie unique comme celle des autres, ma vie qui s'oublie elle-même au fur et à mesure, les souvenirs sont des escroqueries, ils recèlent des événements qui n'ont jamais eu lieu. Les souvenirs sont des églises, ils ne sont pas plus reliés au passé que les crucifix à l'au-delà.

Vous avez déjà disparu ? Vous êtes en train de n'être plus là. Vous ne vous sentez pas glisser le long du temps. Les spectateurs sont éternels parce qu'ils meurent les uns après les autres pour laisser leur place à d'autres neufs, jeunes, enfin tout au moins vivants.

Le temps emporte, on se noie vite dans le temps, dans la mer des milliards d'années on ne repérera jamais notre épave. Le temps carnassier, prédateur, affamé comme un écolier à l'heure du goûter, nous sommes les casse-croûte du temps, et même il nous mange sans faim comme une poignée de pistaches.

On ne peut pas s'échapper, il n'y a pas de refuge. Ma voix est un cadavre, un deuxième squelette, je suis mort depuis longtemps et son bruit persiste comme un crachat qui me reviendrait en pleine gueule si j'en avais encore une.

Je vous raconte ma vie avant de m'en aller.

La naissance, sortie du conduit, injection officielle dans le temps. Marseille, midi, 5 juin 1955, et la boîte qui m'attend déjà là-bas, la bouche ouverte. Le couvercle claquera, je quitterai vissé dedans mon domicile, ce sera peut-être cet appartement, un autre, une maison, il y aura toujours des murs, un plafond, le temps partout comme une nuée d'insectes.

Le domicile, la niche, l'abri, rempli de temps qui s'accumule, bombe prête à exploser, à vous faire sauter à tout moment. Le temps est un attentat.

Le temps est un attentat, le temps est un attentat, le temps est un attentat qui défigure, rend infirme, et tue tendrement comme une explosion.

Je vous embrasse.

Jean-Yves Jouannais

Encyclopédie des meilleurs blagues de guerre

Avec, en guise de préface, cet extrait d'une lettre inédite de Félicien Marbœuf à Marcel Proust.

« (...) On ne peut dresser une armée sans répression. On ne peut mener à la mort des masses d'hommes si le commandement ne dispose pas, dans son arsenal, de la peine de mort. Tant que les méchants singes sans queue qui s'appellent des hommes, et qui sont fiers de leur technique, formeront des armées et batailleront, le commandement placera les soldats dans l'éventualité d'une mort possible en avant ou d'une mort certaine à l'arrière. Entre-deux, encore un peu vivants, qu'ils fassent ce qu'ils désirent, blagues, rigolades et autres plaisants passe-temps. »

ASTUCE

« Scipion, débarquant en Afrique l'armée qu'il amenait d'Italie, fit une chute en sortant de son vaisseau ; et comme ses soldats en paraissaient étonnés, il sut, par sa fermeté et sa grandeur d'âme, tourner en un sujet d'encouragement ce qui les avait effrayés : "Applaudissez, soldats, leur dit-il : j'ai tenu l'Afrique sous moi." »

(Sextus Julius Frontinus, *Stratagèmes*, [I^{er} siècle],

traduit du latin par Nicolas Perrot, sieur d'Ablancourt, 1839, Liv. I, chap. XII, exemple I.)

DIVERTISSEMENT

« De leur côté, les compagnies de propagande du NKVD avaient braqué leurs haut-parleurs vers les positions ennemies. Pendant des heures, ceux-ci diffusaient des tangos, musique jugée suffisamment mélancolique pour assombrir l'humeur des soldats allemands, avec, à intervalles réguliers, des messages soulignant la situation désespérée dans laquelle se trouvait la Sixième Armée. Au début, cela n'eut que fort peu d'effets, mais, quand les espoirs des troupes allemandes commencèrent à baisser, ce harcèlement sonore vint ajouter au pessimisme ambiant. »

(Antony Beevor, *Stalingrad*, traduit de l'anglais par Jean Bourdier, éditions De Fallois, 1999 ; Le Livre de Poche, 2001, p. 388.)

EMBÊTER

« (...) le général nous dit : "Vous comprenez bien que nous n'allons pas laisser les Boches cet hiver bien tranquilles dans leurs trous. Il faut les embêter tout le temps, voici comment..." Et devant un tableau noir, la craie à la main, Nielsel nous expliqua pendant deux heures la manière de faire des travaux d'approche pour

enlever un petit poste, une tranchée, s'approcher de l'ennemi pour y jeter des grenades "à tire-larigot" et, à chaque phrase, il concluait : "C'est bien simple." En effet, cela paraissait simple, trop simple même, un jeu d'enfant. On n'eût pas dit certes qu'il s'agissait de tueries, d'égorgements, de massacres. »

(Louis Barthas, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier. 1914-1918*, La Découverte Poche, 1997, p. 135.)

ESPRIT

a/ « Beaucoup [les soldats] étaient insignifiants, comme des post-scriptum qu'on oubliait de lire, et dont on ne remarquait l'existence qu'à la faveur du coup de feu qui y mettait fin. »

(Ernst Jünger, *Lieutenant Sturm*, traduit de l'allemand par Philippe Giraudon, Viviane Hamy, 1991, p. 9.)

b/ « L'ordre signé par Sa Gracieuse Majesté le Roi et par le maréchal Badoglio était ainsi conçu : "Officiers et soldats italiens, jetez vos armes et vos drapeaux, héroïquement, aux pieds du premier venu." »

(Curzio Malaparte, *La peau*, traduit de l'italien par René Novella, Denoël, 1949 ; Gallimard, coll. Folio, 1989, p. 81.)

c/ « La guerre m'a empêché d'avoir des épreuves. »
Lettre de Marcel Proust à Paul Souday, en 1919. Les

épreuves en question sont celles, à corriger, de ses livres en cours d'édition.

NICHES

« À ce stade, personne ne savait si Leningrad pourrait être sauvée ni si elle le serait. Certains, assurément, pensaient que non. Mais ce pessimisme ne s'affichait pas dans les rues où des jeunes garçons apparurent avec des seaux de peinture blanche et se mirent en devoir de badigeonner au lait de chaux les écriteaux des rues et les numéros des maisons. La ville se préparait en vue des combats de rues et, si les Allemands arrivaient, il ne fallait pas qu'ils fussent aidés dans leur progression par des écriteaux ; on espérait qu'ils se perdraient dans le labyrinthe des avenues et des immeubles. »

(Harrison Salisbury, *Les 900 jours. Le siège de Leningrad*, Albin Michel, 1970, p. 366.)

RIGOLADE

« Sur les chemins de France et de Navarre
Le soldat chante en portant son bazar
Une chanson authentique et bizarre
Dont le refrain est : Vive le pinard !

Refrain :

Un ! Deux ! Le pinard c'est de la vinasse,
Ça réchauff' là ouisque ça passe.

Vas-y, Bidasse, remplis mon quart.
Viv' le pinard ! Viv' le pinard !

Aimer sa sœur, sa tante, sa marraine
Jusqu'à la mort, aimer son étendard,
Aimer son frère, aimer son capitaine,
Ça n'empêch' pas d'adorer le pinard. *au refrain* »

(*Vive le pinard!*, paroles de Louis Bousquet, musique de Georges Picquet, in *Chants des soldats. Quarante chansons-marches de premier choix*, Les recueils Balardy.)

TOUR (BON)

a/ L'Angleterre, pendant le blitz, cherche une réponse stratégique, quel genre de guerre elle peut livrer à l'Allemagne. « Les plans bizarres envisagés avec le plus grand sérieux au début des années quarante laissent entrevoir à quel point la situation était désespérée. On songea par exemple à larguer dans les champs des pieux en fer pour empêcher les récoltes et un glaciologue exilé du nom de Max Perutz était en charge du projet Habakkuk, censé développer un porte-avions géant et insubmersible en *pycrete*, une sorte de glace solidifiée artificiellement. »

(W.G. Sebald, *De la destruction comme élément de l'histoire naturelle*, traduit de l'allemand par Patrick Charbonneau, Actes Sud, 2004, p. 27.)

b/ « Mélanthe, général des Athéniens, défié en combat singulier par le Béotien Xanthus, roi des ennemis, lui dit, lorsqu'ils furent en présence, qu'il n'aurait pas dû amener quelqu'un à un rendez-vous où l'on se présentait ordinairement seul ; et comme Xanthus se retourna pour voir si quelqu'un le suivait, Mélanthe lui passa son épée au travers du corps, et le tua d'un seul coup. »

(Sextus Julius Frontinus, *Stratagèmes*, [I^{er} siècle], traduit du latin par Nicolas Perrot, sieur d'Ablancourt, 1839, Liv. II, chap. v.)

Maylis de Kerangal

Cœur de nageur pour corps de femme compatible

Couloirs, néons, portes coupe-feu aux pourtours gainés d'épais caoutchouc noir, linoléum au sol, alignement de portes numérotées, poste de travail cloisonné de verre, avancer encore, plus loin, c'est là, le service de réanimation, la porte de la salle est entrouverte, au-devant un homme en blouse blanche parle à voix basse à un homme et une femme debout comme lui, debout les yeux exorbités et les lèvres qui tremblent, les épaules qui se défaussent sous le poids des manteaux, il s'agit de leur enfant, leur fils, vingt et un ans, l'homme en blouse blanche prononce à son sujet le diagnostic de mort encéphalique et les parents secouent aussitôt la tête, non non balbutie le père, il est dans le coma, mais l'homme en blouse blanche précise doucement en regardant le sol non ce n'est pas un coma, on parle de coma s'il y a irrigation continue du cerveau, or l'angiographie complète du cerveau de votre enfant vient d'y objectiver l'arrêt de toute circulation sanguine, sa respiration et son activité cardiaque sont désormais maintenues artificiellement, il ajoute dans un souffle elles le sont afin de préserver la viabilité des organes, et poursuit ce n'est pas un coma, bien que l'état, je veux

dire l'apparence de votre enfant puisse le laisser croire, non il est mort, il respire, son cœur bat, mais il y a mort, votre enfant vient de décéder. L'homme en blouse blanche relève la tête et regarde l'homme et la femme qui lui font face terrifiés, il retire puis essuie ses lunettes, jette un œil furtif derrière son épaule, à l'horloge il est deux heures trente-quatre, il pense putain, faut se magner le cul. Accélère le mouvement, demande aux parents de le suivre, les entraîne dans une pièce sans fenêtre, il y a là un bureau surchargé de dossiers, un placard de fer, trois chaises, chacun s'assied, l'homme en blouse blanche les regarde encore puis leur demande d'une voix claire si leur fils majeur est inscrit au Registre national des refus de don d'organe, la mère étouffe un cri, le père fond en larmes, et aussitôt l'homme en blouse blanche leur dit la rareté d'un donneur potentiel jeune et sain – jeune et sain, le père revoit son garçon qui ajuste son bonnet de compétition avant de monter sur le plot et de s'élancer dans les eaux turquoises du bassin pour courir sa course de prédilection, le 800 mètres nage libre – leur dit l'importance cruciale du don d'organe, l'angoisse de ceux qui attendent, mais la mère le coupe en hoquetant bouche tordue, c'est d'accord, geste du plat de la main, un geste qui signifie épargnez-nous la mort qui autorise la vie, la mort de l'un contre la vie de l'autre, le blabla dialectique, faites

votre travail, et le silence plombe le petit bureau. L'homme en blouse blanche leur dit soudain excusez-moi je reviens.

Il est deux heures quarante-deux quand il déboule dans une autre salle au bout du couloir et annonce à la femme qui est là devant les écrans et le téléphone, c'est bon, il est donneur, tu peux y aller. Plus tard, revenu devant les parents, il les prévient que trois équipes vont venir pour prélever le cœur, les poumons et le foie, pas les yeux hein, coupe le père, vous ne prenez pas les yeux, il questionne, et l'homme en blouse blanche répond non monsieur, pas les yeux, puis leur conseille maintenant de rentrer chez eux, allez vous reposer, les prélèvements auront lieu cette nuit, leur enfant sera prêt demain matin, et les parents comprennent qu'ils doivent y aller, que rien ne leur appartient plus, que c'est fini, que le temps qu'on leur a donné est épuisé, que la marche des opérations à venir leur échappe.

À trois heures dix-sept, la première équipe débarque dans le service pour prélever le cœur. Suivie à trois heures vingt par celle qui va prendre le foie et à trois heures vingt-quatre par celle qui emportera les poumons. L'homme en blouse blanche est sorti. Un autre médecin arrive pour coordonner ce qui sera un multiprélèvement – un même donneur, trois organes, trois receveurs différents –, il garde un œil sur l'état hémody-

dynamique du donneur – tension, température, débit cardiaque, toute instabilité pouvant altérer les organes – et prend en charge la gestion du temps. Ils sont maintenant six autour du garçon et le chirurgien qui prélève le cœur ouvre le thorax en découpant le sternum – opérant, il luttera contre le chirurgien qui prélève les poumons pour quelques millimètres d'artères pulmonaires, contre celui qui prélève le foie pour le moignon de la veine cave inférieure –, découvre le cœur, observe qu'il se contracte, détaille le volume, les ventricules, les oreillettes, puis le débranche du corps du garçon : l'aorte (le vaisseau qui pulse le sang vers les organes) et les veines caves (les vaisseaux par lesquels arrive le sang depuis les organes) sont alors disséquées et le cœur mis au point mort par l'injection dans l'aorte d'un liquide de cardioplégie, les vaisseaux connectés au cœur – les deux veines caves, les quatre veines pulmonaires, l'aorte et l'artère pulmonaire – sont enfin sectionnés. Le cœur est aussitôt introduit dans un sachet rempli d'une solution de conservation spéciale garantissant une température stable autour de quatre degrés Celsius, un sachet qui à présent recèle rien moins que la vie même, une infinie potentialité de vie, on se brûlerait les pupilles à le regarder, on tremblerait d'une joie stupéfaite qui nous comprimerait le plexus solaire.

L'ischémie froide d'un cœur, absence d'irrigation de l'organe en oxygène, peut durer entre quatre à six heures – au-delà la viabilité du greffon est compromise – aussi chaque individu présent dans le bloc opératoire devient-il chronomètre : chaque seconde qui s'écoule doit participer de l'action en jeu, pas une seule ne doit s'accomplir sans exercer à plein son efficace, le temps se radicalise, et, chaque geste répondant à une injonction nécessaire de haute précision, l'opération s'identifie à une course, une course de compétition, on pense à une épreuve de fond.

À quatre heures douze, aucun de ceux qui opèrent encore ne bronche quand la première équipe quitte le bloc, munie du cœur encapsulé dans le sac isotherme, et file vers les ascenseurs pour atteindre le parking. Les trois individus marchent au pas de charge, s'engouffrent dans la voiture qui démarre aussitôt, gagne la porte de Saint-Ouen, puis le périphérique, à cent quarante kilomètres heure allume un à un les repères lumineux espacés à l'infini selon le même intervalle sur les glissières de sécurité, quand, plus rarement, les phares d'un véhicule roulant en sens inverse éclairent l'intérieur de l'habitable et font reluire la surface plastifiée du caisson matriochka qui contient la poche de sécurité qui contient le sachet spécial qui contient le cœur arrêté, foncent sur la quatre-voies, passent des cités, des

immeubles éteints et dans les cours, des arbres que l'hiver rembrunit et décharne comme une vieille trame de jute, se font doubler par une ambulance qui blinde sur la bande d'arrêt d'urgence, et alors l'un de ceux présents dans la voiture imagine la camionnette qui freine, le gyrophare bleuté tournoyant de plus belle, et ceux qui bondiront sur l'asphalte givré, les semelles à crampons crochant le givre comme des fourchettes sur du sucre glace pour se précipiter sur le véhicule retourné, ou en flammes, criant y a quelqu'un, y a quelqu'un, à la manière des escouades de soldats débarquant dans un village ravagé par la guerre et qui fume encore y a quelqu'un là-dedans bordel, et maintenant la voiture de l'équipe a parcouru de moitié la circonférence de la capitale et repasse le seuil de la ville par le sud.

Quatre heures trente-neuf, la nuit polaire et l'hôpital géant, autre déploiement d'immeubles plus ou moins raccordés entre eux dans un complexe agencement modulaire, la voiture sinue, s'immobilise devant l'entrée indiquée, les hommes s'en éjectent, circulent par les mêmes halls décorés de ces mêmes bacs de plantes grasses sur quoi les insomniaques ouvrent les yeux et tombent les cendres de cigarettes des adolescentes qui ne pensent qu'à se tirer d'ici, les mêmes couloirs tracés au néon, la même tiédeur obscure, le même silence, et

au bout, là, c'est là, un bloc opératoire où l'on aura préparé un corps de femme compatible, préparé, déjà c'est quelque chose, le thorax ouvert en son milieu, le cœur extrait et les veines travaillées afin que le chirurgien n'ait pas à les réimplanter, la circulation extra-corporelle mise en place, elle est prête, elle attend, trente-neuf ans qu'elle vit et deux ans qu'elle attend un cœur contre le sien atrophié rabougri qui lui interdit le moindre pas de danse, alors prévenue d'un donneur éventuel vers vingt-trois heures, elle a fermé les yeux et pris sa respiration, pas le temps d'avoir peur quand c'est de terreur dont il est question, embrasse les petits qui dorment et cet homme qui attend avec elle, s'est pressée à l'hôpital, il y a du monde autour d'elle.

Quatre heure quarante-sept. L'équipe qui a prélevé arrive au bloc, transmet le greffon à l'équipe qui va transplanter. Passage de relais et sortie des premiers morts de fatigue qui titubent et plaisantent, décompressent en regardant leur montre, il leur reste une heure quarante-cinq pour boucler l'affaire, c'est bon, dit l'un d'entre eux qui remonte dans la voiture direction Montparnasse, ils iraient bien boire une bière là maintenant et manger une assiette de frites, un carré de barbaque, tout plutôt que de rentrer chez eux, ils laissent derrière eux le bloc où la tension est telle que l'on entend vibrer les tubes transparents. Le chirurgien

a des lunettes, transpire mais conserve la sûreté de son geste, c'est la dernière ligne droite, il va travailler à ancrer le cœur en quatre points : l'oreillette gauche du receveur est cousue à la partie complémentaire de l'oreillette gauche du cœur du donneur, idem pour l'oreillette droite, l'artère pulmonaire du receveur est branchée à la sortie du ventricule droit du donneur, l'aorte à la sortie du ventricule gauche. Le cœur du nageur de vingt et un ans est alors purgé et l'air évacué, de sorte que le greffon reçoit du sang, la pompe s'actionne dans le corps de la femme compatible, ce corps-là maintenant qui vibre et chauffe doucement d'un effet joule splendide, ce corps qui est vivant.

Pierre Lafargue

De celui qui est mort à ceux qui errent dans les
voies, salut

Nul ne possède son corps qui n'aille avec lui vers sa
pourriture.

Nul ne va dans son âme comme sur un chemin
agréable, qui ne l'a pas substituée à une autre reniée.

En cette nouvelle âme il salira les buissons qui sont
sur les côtés du chemin, car il est plus sale que dans la
première pour lui en avoir substitué une autre.

Et les buissons où il tombera le saliront encore, car
ils sont pleins de la corruption des animaux et des
mousses, et de ce que lui-même y a laissé avant que
d'y tomber.

Mais je mens, ou l'on me trompe affreusement : ce
n'est pas cheminant dans une âme qu'il sera sali, ou c'est
que la corruption aura gagné le cœur des choses après
avoir blanchi de ses œufs chacune des vingt-six lettres.

Celui qui renie son âme parce qu'elle ne le mène pas
selon son goût, lui substitue non pas une âme nouvelle
mais l'esprit toujours neuf.

Les buissons le salissent, l'esprit, celui qu'on a sub-
stitué et qui, sale, ne voit pas la salissure qu'on lui fait,
qui lui est due.

L'esprit toujours glorieux, le présent.

Il va sur la voie glorieuse, tombant, et comme pre-
nant appui sur sa merde il se relève content, il n'en est
pas plus propre.

Celui qui s'est choisi un tel esprit dans lequel aller
avec agrément, y va de son corps.

Il est satisfait.

Il se prend dans ses bras, et le cuivre des trompettes
sonne.

Et ce concert n'est pas coupé d'entracte.

C'est une musique détestable.

C'est un chemin détestable.

Si le frère de cet homme le coupe en sept morceaux,
il héritera de lui. Si sa belle-sœur proteste comme une
femme offensée, elle sera comme le huitième morceau
de son époux, et si elle porte un fruit, ce brugnion ne
mûrira pas. Si quelqu'un mord dans ce fruit vert, il est
absurde et vraiment insensé.

Si en marchant sous le ciel près d'un ravin que la
dernière lumière fait paraître délicieux nous décidons
de nous y jeter et que notre ami nous retient au dernier
moment, ayant compris les signes que nous donnions,
dans le même moment nous le détestons et nous le
remercions. Cette haine rompt tout ce qui fut notre
entente, malgré l'amour qui ne cesse pas d'occuper
presque toute la place mais qui n'est rien quand il ne

l'occupe pas entièrement. Nous côtoyons ainsi continûment le même ravin dont nous ne décidons pas s'il vaut mieux le longer en le craignant ou si la tentation de nous y précipiter n'est pas la seule aimable.

Au fond la barque que l'on distingue à peine, dans laquelle un pêcheur peut-être attend, glisse très lentement vers une chute que les voyageurs là-haut seuls devinent. Ils crient mais cette alerte n'est pas entendue, ou bien dans la barque on la comprend comme un salut donné par des compagnons qui poursuivent leur route, et une main qu'on agite sans trembler répond, ou c'est plus sûrement la ligne qu'on relance, ou c'est une ombre qui bouge dans la barque vide.

Celui qui pousse son compagnon au ravin est vivant.

C'est un dogue ; la viande qui lui est jetée, la manque la gueule rouge qui glisse et fend le chien.

Magnificanis.

Le chien meurt dolent dont le maître descend où tout se désassemble.

Mais de ce mort aimable un vent comme une âme sort, qui le tire après soi, le très fidèle.

Jacques Lindecker

L'heure d'aller

C'est une vieille femme assise au croisement de deux chemins qui montent au ciel. La femme est petite. Son visage est ridé, son regard brille d'attente et de discipline. Sur son banc, elle tricote. Dans ses cheveux, un peigne. Posé à côté d'elle, un sac. Elle ne parle à personne, ses yeux baissés sur l'ouvrage.

*

Ce sont deux dates. Trop proches l'une de l'autre. L'homme s'est fait ange après avoir enfanté, un devoir sans droits. Il n'est ni visage, ni bonheur, juste une empreinte dans un cœur blessé.

*

C'est une photo d'identité, noir et blanc, années cinquante. Sans voix. La voix est ce qui part en premier, je crois. Je l'imagine fort, si fort que rien ne pouvait l'abattre. Quand il est parti, je l'ai haï. Je lui parle aujourd'hui.

*

C'est un chemin qui monte au ciel. La fille vieille de la vieille femme habite là, désormais. Le téléphone ne sonne plus, et ma colère s'épuise dans des jeux amoureux. J'aime, je crée, je construis et je doute. Par sa folie, elle m'a rendu vivant.

*

Je respire, qui respire? Est-ce l'heure
d'aller...
d'oser...

va savoir, c'est par là, le vert tendre, affable c'est un piège, l'innocence des lames de peau tendue palpitante, c'est la vie la vie la vie et mille fois encore, dix mille des millions de fois l'histoire de la tendresse et du courage : je sors! aimez-moi! pleurez et buvez!

la goutte d'or donne son bonheur, et grimpe, et l'animal de la plante rugit.

*

C'est une chute d'eau, des rapides, un torrent, un sursaut, encore; une lutte du soir, la joie de triompher. C'est une paroi lisse, une pente à l'horizontale, qu'il faut vaincre et on ne le sait pas. C'est une dentelle, un rien qui respire, encore, et les doigts ne sont plus et on

ne le sait pas non plus. Alors, il y a le bois dont on fait les fenêtres qu'on ouvre et l'air qu'on envoie avec l'espoir d'aller loin.

*

Là-bas, vous n'aurez plus faim, jamais. Là-bas, la vie tremble et la vie charme, plus de gêne, plus de paraître : l'essence, goutte à goutte, le travail à la chaîne. Partez sur le chemin, remuez les cieux et tendez votre âme : passez les dernières boues et vous atteindrez le petit pont. Là, vous attacherez les jours, vous vous mettrez nu et vous vous coucherez dans la soie et la langueur. Fièvre de la nuit, la peur; attente de rien, enfin. Là-bas, c'est le temps et l'espace, immenses. Beaucoup y sont allés, presque tous sont revenus. Les autres? On ne sait pas. On raconte que, comme métier, ils ont choisi de faire épouvantail.

Grégoire Louis

Da

Marchons si lentement que les vieux nous dépassent, allons dans les rues clore et vieillir les choses, laisser battre les tempes, et reposer les heures, il faut bien s'accrocher, que tous les coups de coude achèvent de bleuir, n'enfoncer pas de foule mais se laisser passer, promenons nos pas seuls, affronter le plaisir de n'être nulle part, aller jouer au hasard et dépasser les lieux où d'autres s'échouaient, et tout recommençons pas à pas à tâtons, pèlerinage sombre en adresse anonyme, cheminons là où sont des cimetières hybrides, ni ceux des éléphants ni celui des parents, vers un sol si dur et de plus beaux hivers, on ne se perdra pas, et si peu de fatigue à se tenir debout, comme on nous oubliera, on nous soupçonnera, nos quatre yeux aveugles, ils ne le sauront pas, si lents et dépassés, à l'arrière du temps, nous serons rattrapés par des feux géants et d'autres artifices, mais allons, marchant si lentement au bord du précipice, à force de contours et d'aimer à l'encontre, on verra s'effondrer nospires...

Je froisse puis jette la boule de papier à la poubelle. Des étudiantes fument devant le bureau. Je les regarde. Il est midi. Je vais ouvrir l'atelier de lecture, salle 305. J'ai pris soin la semaine passée de relancer la jeune et très jolie fille tchèque qui, depuis son inscription, n'est

pas venue se joindre aux trois curieux de l'atelier. Ilda est là. Je fais mine de prendre des photos pour le site du service et vole plusieurs images d'elle. Ilda me fusille du regard, je m'en vais. Plus tard je la poursuis sur le parvis, nous prenons un café, et décidons de nous revoir. Elle parle d'un poète de son pays, persécuté longtemps, comme s'il s'agissait d'un dieu. Elle m'offrira quelques baisers, mais je crains déjà d'être plus abandonné en l'aimant qu'en me sachant fraîchement quitté. Nous allons dans une église où joue un pianiste pour elle seule dira-t-elle en sortant. Debussy. Je me planque trois fois derrière une colonne pour cacher mes larmes et, craignant de redevenir poussière plus précipitamment dans ces murs, je sors fumer. Ilda prend ma main. Je sens que bientôt elle avouera être aimée, adorée de toutes parts et le visage tant caressé. Pour l'instant, elle dit que je ne suis pas un loup et qu'elle est un ange. Je veux la croire.

Elle m'écrit d'adorables conneries par SMS : *je ne sais pas que répondre.. merci, mais il ne faut pas me dire les choses pareils..ce n'ai pas le moment pour moi. Da; et puis : Je suis à la bibliothèque (Buffon, 3e etage) Da.* Je quitte mon bureau en hâte, prétextant un rendez-vous important, un ennui de santé. Traverser le Jardin des Plantes, plein de bonheur. Octobre me traverse de la même façon, et la lumière glacée, et cette question qui

ne me quitte jamais où serai-je quand tout brûle est limpide je suis là et serai toujours là, à quelques pas d'Ilda et je brûle.

Chloé n'appelle plus. C'est mieux. Elle quitte comme personne. Place nette. Dans le bus une dame me regarde avec pitié, *un drogué* se dit-elle me dis-je. Je m'efforce de contenir la colère ou la peine, le bus est le pire endroit. Je sais pourquoi certains sont calcinés. Rien n'y est fait pour pleurer, serrons la mâchoire encore.

Dans une poubelle, je vois une télécommande, la même que celle que j'avais dessinée au crayon dans mon carnet, une télécommande avec quatre boutons un rouge un bleu un vert un jaune. Et j'écris *couleurs primaires*. Plus tard je reçois un SMS disant que mon pote Zap s'est donné la mort vendredi à Londres. Je ne sais même plus ce qu'il y avait à la télé vendredi me dis-je. J'ai acheté *La maladie de la mort* à Ilda, mais avant d'en avoir lu une ligne elle me raconte ses vies et nuits à Prague, proches. Déçu j'accepte à sa demande de n'être dans sa vie qu'un meilleur ami pédé, car dit-elle il n'y a qu'ainsi qu'elle acceptera notre histoire, minaudante. Je dis oui, déjà las. On ne se verra plus. Je suis heureux d'avoir touché sa peau.

Le soleil cogne sur les stores et blanchit nos affiches, j'envoie chier les étudiants qui me demandent, perdus,

où ils doivent s'inscrire. J'assène qu'ici c'est un service culturel et non l'accueil géographique puis les traite de gros cons en aparté. Les étudiantes jolies ne viennent jamais dans mon bureau, ça m'énerve. Je réduis mon temps de travail entre les pauses clopes et suis des yeux nombre d'entre elles, mais rien ne se passe. Mon collègue chie tout le temps, les effluves m'agressent. Pour protéger la couche d'ozone il n'utilise jamais la bombe. Je pars. En marchant ça va mieux, toujours en marchant.

J'ai revu Da. Un samedi elle vient. Nous regardons le DVD du film de Bernard C. sur Prague. L'histoire du métronome arrêté. Nous pleurons. Un garçon chante sur un banc, Da reprend la chanson, un classique de variété qu'elle connaît bien. Elle me le chante, disant que c'est vraiment de la merde, et je pleure encore pour dire que c'est très beau. Les procès, la lettre terrible. *Vous espérez savoir ce que nous savons déjà pour être en mesure de mieux nous cacher ce que nous ignorons encore*. Elle fait pareil en amour. Je connais le jeu. Elle se laisse embrasser, nous nous serrons fort l'un contre l'autre et lorsque nous sortons, il se met à pleuvoir des trombes ou l'air gèle subitement. Tout est là pour nos corps collés. Elle pleure dans mes bras et parle de sa mère qui est une boule et qu'elle aime. Je suis jaloux de sa mère. Elle dit qu'elle va me torturer, qu'il ne faut pas

que je gâche ma vie à cause d'elle. Que son père dit d'elle que c'est une chienne. Dans mes yeux, vitriolant la salive, elle prononce doucement : « Écoute, je vais te dire : je vais te torturer. » Je mesure à quel point elle sait me dire ce qu'il faut pour vouloir ne plus la quitter, jamais. Elle ne répond pas à mes appels ou très rarement. Ça m'occupe, d'être amoureux. La tête mais pas les mains.

Bientôt ça ira mieux.

Ilda se cambre sur mon lit, présente son derrière, sa petite culotte de satin noir motifs rose écarlate lui enserre en remontant les deux quartiers que je me mets à mordre, je la griffe et blesse sa cuisse, elle dit que je suis un chat, je la retourne elle ne pèse rien écartant le tissu de son sexe et plonge un doigt puis la langue elle dit non et me repousse je la colle à moi de force et reprends son sexe en bouche tandis qu'elle se venge et fait de moi pareil, une explosion nous sépare en nous jetant chacun dans son camp à sa place dans le ring, je tends le bras et caresse son visage, elle dit qu'elle ne veut pas, que la torture doit continuer, je la regarde et miaule pour l'effrayer, elle revient à mon corps et se retourne, recommence la danse, frotte son cul sur mon caleçon tendu, prend mon sexe en main et le serre sans bouger, elle dit que nous ne ferons jamais l'amour,

j'écarte son sexe étroit encore dix fois et caresse les bords en velours puis la pénètre par surprise elle hurle non et se cambre encore, je m'enfonce et la cloue, saisissant ses poignets plaquée mise à terre elle badine et je lui rends piètrement la monnaie de sa pièce, quelques martèlements, elle ne se débat plus mais gémit que c'est agréable, je jouis au plus vite.

Da dit qu'elle veut se prostituer mais ne sait pas où aller pour ça. Je veux la payer mais elle préfère que je la paie en lui faisant à manger. Nous allons chez moi parfois pour ça, une assiette, sa gamelle avalée lentement, des heures elle mange, puis des heures, elle tend son petit corps souple devant moi, sa taille minuscule parce que dit-elle enfant on lui a fait porter un corset durant deux ans, ses bras musclés d'avoir porté les enfants des autres, ses mollets durs et fins d'avoir couru à son cours de musique la nuit tous les jours, je ne sais pas comment est cette vie-là, seulement tout son corps en témoigne. Elle a rêvé d'une file d'hommes qui un par un venaient la prendre, il y en avait quarante et c'était agréable. Elle dit souvent qu'elle veut me dire quelque chose qu'elle ne peut pas me dire, que ça me ferait trop mal. Elle sait s'y prendre. Je fais signe de la main comme la menace d'une claque, elle se retourne et tend son cul encore, elle encaisse puis se pend à mon cou et s'empare de mes lèvres.

À la fac, au bureau. Je suis responsable de la communication visuelle du service culturel. Graphiste standardiste guichetier serait plus exact. Et Da qui vient me voir de temps en temps, m'arrache à mon siège à roulettes pour une bataille furtive à l'issue de laquelle j'arrive parfois à lui arracher un baiser, tournant le dos à la cafétéria. Elle ne veut pas que je l'embrasse devant les étudiants, pas là, dit-elle un peu partout.

Parfois, des vagues de SMS, comme des sonnets.

*je garde 3 enfants tres agites, j'ai fait un million de crepes..
a la bibl.Buf on comme la derniere fois.da
,je suis trop fatigued
Hovado!*

*Je fais mes course de malheureuse connas aux halles
Je suis devant Saint Eustache.mais si tu peux pas,tant pis
je ne sais pas quoi te repondre..
Coton**

*Qu'est ce que tu fais ?alors je rentre chez moi?
Je suis trop fatigued..et tu me laissera pas dormir la nuit..
Tu es ou?
Da*

Jusqu'à la tombée de la nuit, je stagne sur Internet. Puis je quitte le bureau sous le ciel rouge. Le bus me conduit directement au même bar sombre. Dans le brouhaha, je distingue la musique, *The Sound of Silence*. Des anglophones partout accentuent mon exil et forcent l'abandon. Ilda. Ivre précocement, je lui écris des SMS sans relâche, puis vais pisser la première dose. Les toilettes sentent bon et soudain je réalise leur parfum. Le sien, exactement le sien je jure. Ma Tchèque aimée a la même odeur adorable que les chiottes de mon bar sombre où vont se soulager les autres expatriés. Ce goût m'excite et j'occupe un moment dans les toilettes, humant son parfum mêlé de pisse, m'emplissant les poumons à fond comme on écarte les pupilles devant un porno, heureux et puni, souriant d'avoir croisé là un peu ton absence. Sur la table mon téléphone baigne dans des cercles de bière, la bière s'appelle Cheap Blonde.

Dernier message de Da : *Ca va ?dis, tu n'est pas fou comme ca ?j'ai tres peur maintenant..pour moi mais pour toi aussi..* Je suis content que quelqu'un ait peur pour soi et pour moi de façon liée. C'est donc que le danger va peut-être cesser de ne pas nous poursuivre.

Je m'installe à mon orgie sur écran. Le Net dégorge en porno ce qui m'assaille depuis la rupture avec Chloé : *Yahoo fille mpeg video*. Des amours. J'en prends

une quinzaine en deux minutes. Je pense à la peau d'Ilda, l'œil vide sur l'écran, la souris dans une main la queue dans l'autre mais laquelle c'est toujours un dilemme. Je vais aller mieux soudain si mes amours m'y aident. Un enfant, un bébé sans nom que l'on arrache à son landau hurle d'un coup dans le hall de l'immeuble. Lui est vivant et je suis mort.

Jean-Marc Lovay
Bactérie chanteuse

Il était encore aussi vivant que mon corps, ce murmure du grand souffle agrandissant un soleil qui aujourd'hui embrasait la seule âme conçue pour brûler en elle toute fausse lumière éblouissant mon esprit, et faire s'envoler hors du haut cœur d'une vie qui était peut-être encore ma vie ces perroquets multicolores capables de mugir et de rugir, et de japper et de crier pour obéir à la volubile Machine Maligne quand elle leur demandait de s'évertuer à essayer de faire croire qu'ils posséderaient toujours la morbide puissance de se sentir tous en même temps être tous les autres, alors qu'au-dessus de chaque crête pauvrement ou richement et tristement ou joyeusement emplumée, crépitait la preuve que chacun ignorait qu'il était le seul à n'être rien d'autre que la vitale inconscience d'être seulement soi-même, quand ils se mettaient à plusieurs pour se balancer et plier la branche de l'arbre noir jusque devant ma bouche, en jacassant pour donner envie d'être mangé au pansu homuncule à silhouette de fruit interdit, condamné à être des milliers de fois pendu pour avoir refusé de pourrir plutôt que de se laisser interdire; pendant que je recommençais à m'enfuir

dans le mouvement d'un instant fatigué qui s'enfuyait là-bas en bas ou là-bas en haut où je le ferais finir, en acceptant de réveiller le cœur de mon deuxième corps naissant doucement du nuage qui était aussi le deuxième corps d'un long poisson argenté fendant le ciel en deux, et de redonner force de vie à la bactérie chanteuse posée sur une pierre pour l'aider à s'endormir encore et encore en recommençant des milliers de fois encore à bercer et à veiller et à chanter un sommeil qui n'avait jamais été interrompu et ne se laisserait jamais interrompre par les prodigieux sursauts d'éveil de son vivant mystère.

Marinus van der Lubbe
La moindre des choses

A* – Ne point mentir, être content du sien...

B** – Je sais, je sens qu'on aimerait tous que ce soit différent, que ça aille mieux. Nous travaillons tous un peu pour ça, nous nous en faisons surtout pour notre travail, pour ce qui pourrait aller mieux, et ainsi nous sommes contents tout de même de pouvoir à nouveau sentir et agir, et que ça s'améliore. On ne peut pas faire plus et c'est pourquoi en retour, nous sommes tranquilles, il ne s'agit naturellement pas de nous endormir, parce que, d'une certaine manière, il n'y a jamais de repos, mais toujours beaucoup de vie.

A – ... cependant on s'occupe.

B – Que cela soit plaisant ou pénible, tous les gens en font l'expérience dans leur être propre et ils doivent s'adapter, comme tout ce qui vit et ce qui existe. Pourtant, l'« être » des gens est divers et les choses qui leur arrivent, ce qui existe, la « réalité » donc, peuvent être intensément plaisantes et pénibles, pour peu que leur « être » d'avant ces expériences ait été, lui aussi, intense.

A – À dire faux pour attraper du bien...

B – Il n'existe pourtant aucun repère fixe. Le reste, la vie, tout continue.

A – Que sert cela ?

B – Mais tu avais vraiment raison quand tu disais que quelqu'un aime bien quelqu'un d'autre quand il s'aime bien lui-même. Alors, (...) compte sur toi-même, encore et toujours, et aussi sur ce que tu reçois de nous, et des autres, car ainsi on est vraiment soi-même. Être soi, ce n'est pas uniquement le soi tout seul, c'est aussi ta force, avec toutes les autres forces, dans lesquelles tu trouves la tienne.

C*** – Mais alors, qui est vivant ?

Propos recueillis par Charles Reeve.

*A – Jean de La Fontaine, *Le bûcheron de Mercure* (extrait).

**B – Marinus van der Lubbe, *Carnets de route de l'incendiaire du Reichstag* (Lettres de prison, 22 mars – 17 avril 1933).

*** C – Bernard Wallet, *Correspondance*, volume III.

Obligée de m'arrêter à Dijon. Moutarde. Il dit le mot en fronçant le nez, lèvres remontées sur la droite, pincement de rire dans la voix, légère grimace. Parfois aussi il met ses mains en arc au-dessus de sa tête et tourne sur lui-même en sautillant comme une danseuse classique. Et voilà le gros balourd, dit-il. On a déjà éclaté de rire.

Sur le quai de la gare de Dijon (attendant le train du changement) publicité vieillie en haut d'un immeuble : Moutarde Grey-Poupon. Et pourquoi pas « Grey-Poupon tant qu'on y est » il peut dire.

Ne pas se fliquer dit-il. Y aller. Le texte avancera de lui-même.

Il fait la vaisselle. Aime faire la vaisselle : ça peut durer des heures. Fait des tourtes aux pommes de terre. Et des soupes de courgettes avec un secret ajouté à la fin pour qu'elles soient onctueuses. Quand il se promène il regarde ailleurs. Il répond quand on l'appelle, répond toujours. La colère le fait gronder. Et bouger la tête sur le côté. Je crois qu'il aime conduire (ce jour-là son profil et sa tignasse de cheveux blancs, traits aigus – on est allés à la pharmacie pour l'ordonnance). Il aime déboucher une bouteille et la boire ensemble.

Cigarette sur le quai de la gare de Dijon, l'air est vif, bouffée. Ç'aurait pu être pas si mal, Dijon. Mais là, maintenant, c'est foutu. Foutu.

J'ai vu un corps ployé par la maladie. Maladie mortelle. Je l'ai entendu hurler sa souffrance. Il n'y a pas de mots pour cette saloperie dit-il. J'ai entendu sa voix broyée par les nuits sans sommeil – douleur trop forte.

J'ai aimé un homme le temps d'une guerre dit la jeune fille. Je ne sais pas comment il l'a menée. Il m'a laissé des messages. J'enviais la violence où il était et le bruit des bombes. J'écoutais les avions au-dessus de la mer où je me baignais – j'imaginai des avions militaires. Je sais qu'il a vu des corps déchiétés et du sang. Le fracas.

On meurt de maladie grave, on meurt à la guerre et il n'y a pas d'histoire pour cela. On n'est plus là, disparu, basta.

De toute façon, tout le monde s'en fout. Voilà, on est mort – hop là on est mort, dit-il – et tout le monde s'en fout. Les cadavres dans les rues de la guerre, tout le monde s'en fout. La douleur de cet homme, seul dans son lit de malade, lit fait exprès pour les malades de maladie grave, tout le monde s'en fout. Les vivants, je veux dire, nous, on s'en fout.

De toute façon, d'avance, je n'aimais pas cette ville, Dijon. Aucune raison à cela. Les toits vernissés peut-être que j'imagine propres et lisses. Le grand parc et son plan d'eau visible lorsqu'on arrive en train – où l'on se promène le dimanche. La moutarde, évidemment, la moutarde. Comme les calissons d'Aix ou les bêtises de Cambrai.

J'avais pris le train pour venir le voir à Dijon, un matin, lui couché, toujours couché m'avait-il dit, moi debout. À la descente du train elle m'a dit « c'est fini ». Mon souffle s'est suspendu une seconde, la moutarde m'est montée au nez, je ne l'ai pas crue.

Il était sous trois couvertures, gilet de laine, bonnet. Avait sans cesse chaud ou froid. Je n'avais rien à dire.

Quand il est parti à la guerre, dit la jeune fille, je lui ai demandé : Là-bas, tu vas voir comment on meurt ou comment on tue ? C'est la mort que tu vas voir ? Moi, ajoute la jeune fille, j'ai vu mourir un homme de maladie. Il était vivant un soir, vivant le lendemain, ne l'était plus dans la nuit du lendemain. Là, plus là, juste une affaire de temps. C'est ce que tu vas vérifier là-bas, cette affaire de temps ?

Antony. Bien obligée de passer par là sur cette ligne de RER. J'étais venue le voir à Antony – première

opération, dégoûtante opération d'une grosseur dure et rouge sur la nuque. J'ai attendu qu'il se réveille. Trop attendu. Il avait rouvert les yeux, embués, quand je suis entrée dans la chambre – douceur de son sourire, toujours douceur de son sourire.

Pouah, c'est dégoûtant dit-il. C'est dégoûtant d'écrire comme ça, sur soi. Ce n'est pas ce que je fais dit-il. Et : de toute façon, je n'en suis plus là, écrire.

On est mort et tout le monde s'en fout. On a des petites mémoires, parfois. Des bribes, des retours, signes de présence (un effleurement, une langueur, une voix, un air), c'est tout.

Je ne sais pas comment il lit. A tout à coup lu beaucoup. Lectures du dedans des livres. Il écrit avec acharnement ou assiduité. Non, aucun de ces deux mots : il écrit comme on cherche. Il sait des poèmes par cœur, les dit soudain, entièrement. Des chansons aussi. Est agacé que l'on puisse ne pas s'en souvenir ou se tromper de mot. Quand il écrit il raconte. Une voix, des silences et des histoires. Il lit ses livres en battant la mesure de ses mains. Tête penchée, timbre égal.

Quand il est revenu, dit la jeune fille, je lui ai demandé : Qu'as-tu vu ? L'homme n'a pas répondu. Puis il a dit : Toi, où étais-tu ? – Je me baignais et j'entendais la guerre, les avions au-dessus de ma tête, a répondu la jeune

filles. On n'entend pas la guerre si on n'est pas sous le fracas des bombes, a dit l'homme. J'ai voulu être là-bas, a ajouté la jeune fille. Je sais, a dit l'homme. Tu étais en vie là-bas, davantage qu'ici, a affirmé la jeune fille. L'homme n'a rien répondu. Alors la jeune fille a encore demandé : Tu as pensé à moi, à moi vivante ici ? Non, a répondu l'homme, je n'avais aucune pensée de cette nature-là. Je demeurais entre les vivants et les morts.

On pourrait dire que sont vivants ceux qui pensent encore. Ceux qui jouissent encore. Ceux qui mènent des batailles, petites guerres. Que sont vivants ceux qui ne sont pas attrapés par la bêtise globale et rampante. Mais c'est beaucoup plus simple. Sont vivants ceux qui ne sont pas froids lorsqu'on les embrasse.

Jean-Louis Magnan

Je ne sais plus.



Rèmi Mahn Grèy.

Manz'ie

La dilatation des principes ou la rectitude des fleurs

De pieux combats de doutes, des certitudes malhonnêtes correspondent et la plus simple expression recherchée en moins de soi devient la pire drogue féconde. Ainsi des milliers de gens, ces fausses populations fictives, ces recouvrances abusives ne défendent rien savent-ils? Et agressent quoi... en doutent-ils? Les songes résidents de leur tête dépecée se battent. Chaque effort du plus proche insupporté en lui retirant cette faveur ailleurs suggérée: le don d'une image de soi. Les preuves de vie de mort sont maquillées! Les plus reculés rêveurs en retrait sont ainsi sans rien risquer de ce seul être seul, ce faux particulier. Dans cette bouillie de soi on s'installe délégué des autres.

Moi n'effleure plus personne – cette dernière drogue dure extermine. Vent de fable elle entraîne ce moi des ferveurs aux lèvres dissipées. La vieille idée racle le lit des pierres. Que reste-t-il du poids de l'air dans le ciel pulmonaire? Le verbe rompu de son règne consanguin parle de silence. Cet effort de conjugaison étend la grammaire des excitations et des manques. Même si les images embarquées sont des brouillards sans marchands d'illusion.

Que le variable des chroniques mentales soit clair, orangeux... la lugubre articulation pronominale continue tout autour avec des otages gardés par d'autres otages. Pour adoucir leur peur séductrice et possessive et s'y croire en chef ceux-ci accentuent l'égoïste production des mythes stupéfiants. Sur le dos des vertus les plus abjectes tous les pronoms associés veulent à la personne-personnalité se lier.

N'importe tout vibre et résonne sans cache-cache d'être-là et parti, jamais venu et à venir... L'énergie éclate d'un son ivre. La matière se relance à travers les sommeils dans un autre son retenti. Le témoignage sur quiconque nomme la ligne d'un flou. Quelle fixation anonyme pourrait retenir l'insaisissable énergie (même dans ses propres réservoirs)? D'incompréhensibles propos pour les états du dedans! Ils comprennent l'étrange circonscrit dans leurs propriétés. Dedans doit appréhender dehors et dehors agresse dedans. Telle va leur loi contre le grand discours des échos. Ces présences parasites aux surcharges de paroles et ponctuation de ratures varient suivant la passivité de leurs indications autoritaires. Mais la forme des langages déjà parlée avant leurs paroles masturbées signifie bien mieux que toutes leurs traductions simultanées et leur vindicative réponse arrangeante.

La société de leur verbe façonne les revenants dans l'ennui des cimetières – ce mauvais sort de l'avenir et

en vue de méthodiques catastrophes. Même si, hors des narrations narrées où les sentinelles parlent la bouche peinte, l'indéfini des personnes abusivement nommées existe.

Qu'importe ! À travers un tissu de conscience fragile des approximations se préviennent... Des seuils de zone sensible découvrent leur jonction nerveuse. Derrière les guerres de curiosité factice (pauvres morts orphelins des vivants et tristes vivants sans leur progéniture macabre) un corps soluble regroupe ses corps impossibles. De nouvelles hésitations, d'autres états de conscience se lèvent – l'obscurité réveille un écart d'intelligence possible.

La religieuse appréhension du dehors... les affirmations vaincues du dedans... ces distributeurs de statuts automatiques régresseront-ils ? L'encrier vide ne lasse en rien la plume sèche quand les lacs dissolvent dans le sable commun leurs parois de parti pris.

Jean-Charles Massera

Ils veulent nous

Ils veulent nous empêcher de dire la vérité
Ils veulent nous diviser
Ils veulent nous couper les ailes
Ils veulent nous séparer
Ils veulent nous faire croire que les grévistes sont nos ennemis
Ils veulent nous empêcher de nous libérer !
Ils veulent nous expulser !
Ils veulent nous rendre fous
Ils veulent nous enlever aussi nos retraites !
Ils veulent nous dresser les uns contre les autres
Ils veulent nous faire plier
Ils veulent nous virer !
Ils veulent nous faire péter les plombs
Ils veulent nous avoir jusqu'à la trogne

Depuis plusieurs semaines, des interrogations, des appréhensions, des critiques se sont élevées autour du

Ils veulent nous faire croire que le système économique va dans notre intérêt
Ils veulent nous anesthésier l'esprit

Ils veulent nous briser
Ils veulent nous détruire politiquement
Ils veulent nous utiliser
Ils veulent nous enfermer
Ils veulent que l'on croie que nous sommes des ennemis
Ils veulent nous dicter notre choix politique
Ils veulent nous voir capituler devant l'occupation
israélienne
Ils veulent nous frustrer jusqu'au dernier
Ils veulent nous enrôler à leur service
Ils veulent nous piquer des sous

*De nombreux jeunes ont exprimé leurs inquiétudes, leur
besoin de et de, mais aussi leur volonté de*

Ils veulent nous empêcher de nous exprimer !
Ils veulent nous jeter comme si on n'était rien
Ils veulent nous fiché
Ils veulent nous obliger à payer l'augmentation
Ils veulent nous enlever notre fleuve
Ils veulent nous faire crever pour faire baisser les prix
Ils veulent nous chasser
Ils veulent nous asservir
Ils veulent nous chasser de nos terres
Ils veulent nous imposer la Constitution européenne !

*Au-delà du, la période que nous traversons renvoie à des
interrogations profondes*

Nous n'avons même plus un endroit pour construire
notre vie
Nous n'avons même pas le choix
Nous n'avons même pas de camionnette de livraison
Nous n'avons même pas le minimum
Nous n'avons même pas été capables de nous entendre
Nous n'avons même pas le droit d'avoir des représentants
Nous n'avons même plus l'impression de faire un choix

*Je comprends bien sûr aussi le refus de qui s'est fortement
exprimé*

Je n'ai même plus l'impression que tu comprennes le
refus qui s'exprime
Je n'ai pas plus l'impression qu'au-delà du, la période que
nous traversons renvoie à des interrogations profondes
Encore moins que le besoin de ou de suffit à construire
une vie
D'ailleurs, nous n'avons même plus un endroit pour
construire notre vie au-delà du

Jean-Paul Michel
Pascal avec Bataille

À vingt ans, nous héritions du sentiment de culpabilité de ceux qui en avaient quarante, ou soixante, quand ce n'était pas, chez eux, de quelque dégoût de la vie. – À leur décharge, qu'ils avaient eu à connaître du pire : d'un côté, le projet animal de destruction de l'humanité juive en Europe ; de l'autre, les reptations et les terreurs idéologico-policières, la domestication programmée pour tout avenir.

Le *trauma* de ce passé nourrit les actes de contrition si nombreux de l'après-guerre. Plusieurs de ces bonnes volontés, marquées d'une hantise crépusculaire, nous donnaient à porter leur fardeau – jusqu'à nier, même, qu'il devienne à jamais possible d'*être*, une autre fois, après elles ; postulant, par une inversion symptomatique des facteurs, qu'« *Après Auschwitz* », toute poésie était devenue « *impossible* » –, quand au contraire, exactement, « après Auschwitz », on ne pouvait plus rien attendre, sinon d'elle.

*

L'expérience de notre moment se chargerait de nous en apporter des preuves tangibles. Au déni frappant le

poème de *non-droit*, nous voilà tenus d'opposer qu'*il n'est de vie possible qu'à ce prix* : regarder tous les ordres de l'existence effective comme autant d'*arts* – choisis en pleine conscience de l'« impossible » de leur *pari*. Connaître la socialité comme un art ; la politique comme un art ; la production et les échanges comme un art ; le sens comme un art ; le regard comme un art ; l'« humain » comme un art – reconnaître ce seul infini comme ce seul absolu : la relativité connue réelle de tout le réel.

Devrions-nous rêver encore l'horizon d'une socialité désirable que cette utopie seule lui pourrait maintenant donner une visée : « Non pas une société d'esclaves sans maîtres, mais une société de maîtres sans esclaves. »

Tout le reste vise trop bas.

*

Comment « oublier » un instant la haute teneur de fatalité attachée à tous les mouvements du fantasme, s'illusionneraient-ils quelquefois sur leur capacité inventive, leur « liberté » ? – Comment, alors, *bondir hors* des voies de la répétition sans fin des conflits de force les plus sommaires, de la méprise quant à l'autre,

pour ne rien dire de la farandole des naïvetés régulièrement promises à des déceptions pourtant prévisibles ?

– Une poignée d’incurables Innocents aura répondu : l’invention de l’être, son choix, la Décision souveraine de n’assentir pas à la double inanité promise : « *I can; / Can something, hope, wish day come, not choose not to be* » (Hopkins) ; « Toute l’écriture est de la sorcellerie » (Mallarmé) ; « Nous allons à l’Esprit. C’est très certain » (Rimbaud) ; Hölderlin : « Et sur cet appui, notre âme se redresse ».

Est « vivant » ce qui se connaît mortel, et ruse avec art (déploie des trésors d’énergie) pour *tenter d’échapper aux simples logiques de la survie*.

*

Comme nous nous laissons emporter facilement par la magie des idées générales, dès notre adolescence ! Et comme il sera difficile de retrouver un peu de réalité, plus tard, quand les *logiques d’idées* nous auront tout pris, subtilisé un monde d’abord si plein, si musical, si chargé de présences, si contrasté, si profond, si moelleux et si tendre, aurait-il été quelque fois l’occasion de dépits d’enfance et de larmes !

Quelle stupeur désolée quand, le monde affronté sous leurs bannières, comme vidé de toute substance propre, ramené à des discours qui bientôt prendraient cette énorme place qu’on leur voit chez tous les déçus du cours du monde, de l’histoire, de l’action, de la vie, on refusera de grossir les rangs de cette troupe ! Ils auront seulement vieilli, et leurs vieilles « idées neuves », quand un monde toujours jeune piaffe à chaque nouvelle vie, sans un regard pour ces enthousiastes creux d’hier, maintenant tristes et lourds.

Dans son incessant surgissement coloré, le monde bouscule la plupart des idées de son passé le plus proche, ces vieilles lunes, sans le moindre égard pour la respectabilité de leurs références, la dignité académique de leurs promoteurs. Il accumule les surprises, l’incroyable de formes nouvelles – à chaque fois un risque neuf, une autre fois. – Les vieux rhéteurs pâlisent. Les bribes de tant de constructions tirées par les cheveux à grand-peine tombent sous leurs yeux, pour toujours.

Le plus urgent ? – Le plus difficile. *Par-delà le bien et le mal* en avait diagnostiqué le remède : connaître le « *goût de l’absolu* » comme « *le pire des goûts* » ; « *introduire un peu d’art dans nos sentiments*. » – Qu’est-ce qu’un « art » ? Le *pari* pris d’une possibilité nouvelle du visible,

de l'audible, du lisible, du vivable – choisie pour l'« impossible » même qu'elle *ose*, et qu'on aura, par après, le cran de risquer, avec ce qu'il faut de légèreté instruite, à l'encontre des fatalités du zoologique et du grégaire.

De très minces livres suffisent, pourvu qu'un peu de grâce les touche. – Les in-folio « à mettre nos rabats » sont promis aux vilains bouledogues qui gardent les portes des Enfers idéologiques : de la poussière, déjà, dans les rayons illus.

Prenons plutôt quelques leçons de lucidité, de distance, de profondeur, de calme dans les concisions nourricières de la vieille Chine, du vieux Japon. Li Po, Bashô, Sun Tse ! – Je prends ici par jeu ces témoins d'un écart par rapport à nos mauvaises habitudes, lamentations et comminations. Il ne manque pas, ailleurs, bien sûr, d'exemples pareillement dignes. Voici venu le temps d'« installer son camp sur le versant ensoleillé de la montagne » !

La vérité fatigue les preuves.

Que restera-t-il jamais d'un poète, sinon quelques éclats de vérité, de beauté, de bonté inoubliables ? Aucun n'agira plus durablement qu'Héraclite. D'aucun, pourtant, ne sera moins parvenu jusqu'à nous.

*

Qui est vivant ?

Bataille *avec* Pascal. L'affirmation du débord hors tout sens du grand flux *avec* la position d'un point d'*impossible* choisi, depuis lequel faire face, lutter avec lui – les deux côtés *ensemble*, sauf à surenchérir indéfiniment sur la perte, ou à se crispier sur des idéalités tôt ou tard connues des leurres.

Pascal *avec* Bataille : la tension révélatrice maximale, productive, vivante : le *conflit* du tenable et de l'intenable, et même de l'intenable du tenable, *maintenu* comme un impossible – « *en avant* », « *et tirant* ».

La question moderne la plus brûlante : à quelles conditions nous serait-il possible de conquérir – par « décrochement », « bond », « saut » – le *saltus* de Dante – ce point d'« impossible » à poser comme l'objectivité la plus nécessaire pour une possibilité vivante de la vie, une autre fois ?

Mallarmé plaça ce point dans la Fiction reconnue fiction – posée, défendue, contre l'entièreté des praticismes à courte vue – « *Poésie, unique source* », « *seul devoir spirituel* » – le social profond démasqué fiction,

« laquelle relev(ant) des Belles Lettres » – « le devoir de maintenir le livre s'impose dans l'intégrité ».

Ce point d'« impossible », connu comme « impossible », pour cela désiré avec feu ; cette *position* d'un point d'*appui* choisi, nous les regardons les vérités les plus solides, les moins compromises, les plus dignes de confiance à l'encontre des abandons qui submergent ce présent de tant de parts. – Animées du puissant réalisme de Bataille, du fulgurant bond subjectif pascalien, nous plaçons en elles des attentes – encore.

Qui est vivant ? – Celui qui donne une chance à la vie, une autre fois.

Onuma Nemon

Vivant de demain – *Shijing*

À Jean Schatz, président de l'École européenne d'acupuncture, et qui persiste chez les Morts

LE GÉNIE du Cœur consiste à rester vivant.

Au début que Didier était né, encore vivant, ils sortaient tous en bande, sous les déversoirs de sable des quais, voir filer la Garonne grise et rouge à la hauteur de Carpenteyre, de Sainte-Croix.

J'étais Didier, le cancer mort du frère vivant, l'agonie de l'Érèbe jusque dans le Ventre et dans la lumière odoriférante du jour septuagésime : on attendra en vain que nous départage un trait scintillant chronophotographique à côté d'hommes ici qui fixent le vide, les bras ballants, qui ne sont pas encore abattus mais qui se précipitent dans la chute. Le dernier aura son denier.

La ruse de rêve où Marie m'alerte et panique en craignant les pourceaux de mon avenir est déjouée, et se révèle au poumon, dans la montée des cauchemars !

Le Dit d'hier vers le Vivant de demain. C'est cela *reproduire* !

Des deux mains la gauche est mienne.

Ne sautez donc pas partout, lorsque je déclare cela !

Voyez plutôt le miracle de celui-ci, près de moi, qui n'a jamais lu Pasternak *qu'il réincarne de son vivant même*, avec ses notations éblouissantes de *Ma Sœur, la Vie*!

Il y a toujours eu quelque chose d'absent qui me tourmente. Qu'est-ce qu'on trouve, après tout, au-delà des tranquilles miroitements, sinon les Voix ondoyantes, la puissance de la traversée brillante du flux vivant, son étincellement, bien plus limpide que le fleuve? Qu'irais-je interférer dans la vie, toujours si belle? Le meurtrier de la pensée, c'est le claquement du fouet.

Cet homme par exemple tient par son tracé une formule de ce recoin entre la fontaine d'Arlac et le bief de Bourran, mais il ne peut guère aller au-delà de l'expression de cet *idéogramme vivant*! Le docteur Cordelier voudrait faire quelques expériences de « transmission électrique » avec lui et c'est pourquoi nous les laissons ensemble.

Ailleurs, un Malais court sur West-Drive, trempé de sueur, *machette* en main : il fait « la moque », rituel sacré qui consiste à tuer tout ce qu'on rencontre de vivant sur son chemin, « Heureusement il remonte vers Harlem », disent les passants blancs!

Nicolas connaissait les Constellations par l'Ancêtre Ouranos qui les possédait toutes, et par Ossip le Tzigane, tireur d'Astres ; il l'a vu s'asseyant comme une *ombre rousse* jusqu'à quatre-vingt-dix-neuf ans sans

avoir jamais travaillé, ses cheveux lavés au noyer ou à la camomille (connaissant toute l'Europe : Moscovie, Turquie...) sous son grand chapeau, une bague à chaque doigt, et un Enfant Mort entre chaque vivant, comme on décompte les jours des mois sur les sommets des métacarpiens.

*

Enfant, la suite des jours était courbe et le rituel des repas, olympique, consistait à agrémenter la même table sous la toile tendue blanche à rayures vertes de la même charmille, de l'immensité de ce qu'on venait de cueillir là-devant, dans le jardin, de laver dans la fontaine et de couper « tout vivant » : vrac de poivrons forts, minces et tordus en brèves rondelles au cœur ivoire et grains de nacre, tomates en tas joufflues dissymétriques d'avoir vécu pendues sur leur tuteur les joues coincées les unes sur les autres, prises dans l'odeur torsadée arrachée de leurs étoiles vert émeraude, montagnes de fèves à la housse d'une doublure duveteuse, aqueuse, plus tendres qu'à Podensac, dont les fibres dressées, d'abord blanchâtres, verdissaient à l'écrasement de l'ongle du pouce. Voilà donc *du cru* pour Osiris.

*

À l'Asile Marie-Anne me disait :

« J'aime te sentir vivant et en moi parce que je suis morte et en dehors. J'aime les Latins. La gardienne de l'Asile est une Alsacienne ; c'est pour ça qu'elle m'en veut. »

C'était vrai.

Mina, dès lors, disparaissait ; elle qui avait cru saisir le dieu vivant et cornu par des bribes, là où enfin il aurait pu se départir de lui-même, dans les fuites miraculées des chevilles qu'elle voyait courir au travers des chèvrefeuilles, dans la nuit presque nue. Elle plissait les yeux pour voir de loin, comme on apprend à dessiner les plâtres, tandis que le patron montrait sa face de tous côtés, comme en douce, mais pour mieux dire. Il voulait des résultats, et nous considérait à son fourneau comme du fasin, au lieu du vrai fatras de volailles. Sur l'enseigne peinte de bois vert (celle qu'il voulait faire repeindre par Hermano) au-dessus de son estaminet, au-dehors, on voyait un monstre avalant le canon d'un fusil au fur et à mesure qu'il fume.

Galanthis, soie jaune des Narcisses, avant que d'être dévorée, et le lancé par-dessus moi dans le dortoir vide de son école, l'atteignant, se levant mieux que Junon sur le seuil de porte et se barbouillant de mon flot, sacre nacré qui orne mieux que l'acacia tout son sein droit,

PAN! puis prise sur le rebord d'un lit de jeune pensionnaire (dont les tenues noires demeurent), à toutes les vitesses du vit, et qui trouve ça bien, secouant la tête pour dire, oui, oui, oui, que c'est bon et fort, et redispose sa pourpre, OUI, PAN EST BIEN VIVANT! Réjouissons-nous! Circé qui déboucle sa chevelure magique et frisée, composant des poisons à l'aide de son sang dans le Dortoir pour régner seule, OH! prise en haut de l'escalier, écartant sa bouche et sa vulve démesurément, et moi nageant dans sa flûtante bouche mieux qu'elle dans le char du Soleil, et plongeant dans sa vulve (cependant si délicate à saisir le membre!) mieux qu'Ulysse ne fit grâce aux conseils de Mercure, PAN! Pitys, la Nymphé, qui revient en secret de Borée me couvrir de son feuillage comme un ours au pied du baldaquin et dispose sa fleur parme près de l'écarlate du bouquet de roses que j'ai porté chez elle, PAN! Claudia l'incestueuse grasse qui penche la tête de côté en voyant surgir le Promontoire!

*

Rue de la Pompe, dans un présent de célébration, les autolaveuses vont, curant mes dents et aspergeant mes parois cervicales (*voilà le 16^e nettoyé pour mes dix-huit ans!*) avant la grande réunion du groupe anarchiste ; ainsi je puis profiter de cette plaque sensible osseuse

humide pour les ébauches, franchement époumoné, dans la chambre amicale de cette ville. Voilà les formules Utopiques de la Vie de groupes en train de se trier eux-mêmes, et qui plus est, revenant « nettoyer » d'anciens brassages. À toute vitesse de l'eau glacée sur les mains, la figure : *enfin de nouveau vivant!* Oubliés tous les désirs de vengeance, représentés par bribes surgissantes (*jo un ve ur!*), lambeaux déglutis (*lourningue vers lidi-gène!*), contre les injustices diverses endurées dans d'autres chambres d'hôtel : rue de Lille, rue des Canettes, rue du Banquier, avenue Victoria, rue Le Brun, Riderstraat, Wolestraat, à Bruges, rue du Canal, place du Châtelet, boulevard Voltaire, etc.

Puis nous irons jusqu'au foulard offert à Nathalie à mon retour de Paris (*en rayonne!*), et portant l'effigie de tous les monuments de la ville ! Libre !

« Arrive ! »

C'est une fraîcheur de douche, bien plus puissante encore que la marche rapide en sons de harpe, au 44 rue de la Pompe, à Paris, après le passage des auto-laveuses municipales, les appels clairs vers toi dans une fraîcheur de pré gavé de ruisseaux qui emportera toutes les feuilles et les catachrèses, jusqu'à pouvoir mettre une nouvelle page dehors... page dehors... hors...

(Il a déserté son hôtel pour courir dans les rues : Paris ne dort jamais au mois d'août ! Il se couche sur un banc

face à Notre-Dame, en attend la fraîcheur ; les bises tièdes, les éméchés ; il est vivant ! La semaine prochaine, ils vont tous deux à Vienne. Il imagine ce glissement de l'infini que de venir en elle, cette façon absolument vierge de ne même pas remarquer qu'on a pu être séparés auparavant ! Un homme sur le ponton veille, qu'il ne distinguera pas. Tout au long de ses nombreuses années, c'est surtout Nicolai qui a sué leur frère mort (« Dick ? »). Le Sacrifice a tout fait flamber ; rien ne le consume. Vibration légère de l'air, coïncidence entre le V de la ville de Vienne, celui du sexe, et les ailes de l'Ange ! Il rêve trop.)

Et c'est sûr que dans cet août Maître du Cœur où il la voyait passer, brune et tabac par endroits autant que les rives, ondine et obsessionnelle (d'autant plus avec la chaleur) qui s'en va (« Mam'zelle n'a même pas pensé à dîner ! ») disait en pleurnichant de sa voix aiguë et inutile au milieu de l'incendie (*intempérie de la saison*) la petite nounou idiote, alors que les milliers de cadavres étaient allongés le long de la voie dans le travelling arrière aérien le plus magnifique de l'Histoire du cinéma – « et le plus tragique de notre Destinée » – ajoutait-il !), où il voyait les deux visages, et la rousse descendre l'escalier (« Moizelle a fui ! »), les milliers de Figures prises dans *Sa Face* finiraient par s'éclaircir au petit déjeuner, mais selon la clé seule de lui vivant, et sans jamais une explication aucune !

Cet après-midi, quand il se promenait près de la petite fille de son amie, il était encore vivant, intègre ! Il se souvient. (« J'ai tellement été de pages ! »)

*

Il n'y a pas de coupure entre un bon frère et un mauvais, ni entre un vivant et un mort, mais une circulation de vivacités et de morbidités à travers le lasso infini de la double Trinité tournoyante des *King* : Yang à gauche, Yin à droite.

Voici la voûte, la route ouverte
Aux bouffées de plans cardinaux
Rien n'est plus beau : sans origine et sans fin
Vivant à jamais, sans cesse avançant...

Je retrouve au-dessous Alex Vivant dans la partie du ring éclairée par les transparences ; il a déjà enfilé ses gants huit onces. Il est aussi souple qu'avant. Intestin Grêle. Aussi grand. Je remarque aussitôt la taille démesurée de ses pieds et l'allonge de ses bras, qu'il me démontre en jouant, bougeant, en me tenant à distance, en riant. Il a également du souffle ; il est/Je vais couper dans ses enveloppes, en rentrant en biais, mais le combat sera très dur ; il a tous les avantages et je n'en ai aucun !

Il a réussi dans tout, il est charmant !

*

La Mort... Celle qui clignait contre l'Ours baignant dans la lumière de cristaux liquides. C'est bien avec les Morts qu'on cause, et c'est drôlement vivant ! Ça c'est rouvert, c'est formidable : les boulevards, l'onctuosité de la grenadine... le sensationnisme absolu de Prosper ou de Nicolas, on le tient ! Et l'Enfant qu'est parti, qu'on reverra jamais en principe, le voilà avec vous pourtant, primaire, dissimulé en trente-six ours avec leur peau à claquette. Et cet autre qui s'identifie à l'infirme ou au paralysé, au lépreux, et devient comme lui à force de l'aimer, puis se sent bientôt obligé de le rejeter, à en être jaloux, lui *faire du mal*.

Les différents crimes sont « un fond », une base générale d'établissement, un ensemble de fonctions. Pourquoi céderait-on, sinon, au premier relâchement automnal, comme ici, de l'ensemble des muscles et des articulations. Ce côté « simple criminel » reste une *déception magnifique*. Alors que le volume de la vie avait fui toute la sensibilité de mon torse, et avec lui *le temps de la platitude*, du calme ; que l'être, dans ses actions transitives, pris dans les mauves fils des liaisons sans amour, s'était perdu, au contraire le simple criminel, après s'être donné à ceux qui s'offraient à lui, pleinement, aujourd'hui, vastement vous amène par cette

marche, vers l'élaboration matinale de la courbe d'une vie, séparée de soi mais inséparable du tissu vivant.

« Alors, l'énoncé des fonctions successives ne suffisant pas à dessiner la courbe parfaite du cher disparu, et si l'on ne s'est pas trompé de personne (il n'en est rien !), ce tendre mort, Nobodaddy, auprès de deux ou trois pères spirituels, en cet espace terrible et *cadré par la vision*, emportera les rares choses négatives qui autour de nous s'attardaient encore. Celui qui s'enfonce en terre n'a rien que de terriblement vivant, par ce moment d'Éternité, qui, avant que la vie se gâte, par nous fut goûté. Amen ! »

Yves Pagès

Qui est vivant ou pas

Quitte à me rendre in extremis au chevet de ma grand-mère, moi, j'aurais mis son *âme* horizontalement, mais elle s'était trompée d'un *rot* abusif, et pour l'objet de réflexion, elle avait préféré *paradi*, sans le *s* qui manquait même au singulier, au lieu du *miroir* qu'il fallait. A son chevet, sur la grille, tout semblait coïncider, malgré ses sommes nulles, de *zéro* à *rien*, et d'autres défauts sur l'imagerie cérébrale, de *comas* en *rébus*, à quatre-vingt-sept ans passés, avec cette *idée* qui lui montait à la tête au lieu d'une *poire* à cheval sur les cinq cases suivantes, et l'un dans l'autre, par simple *osmose* ou déni *mutuel*, ça se déchiffrait pareil, à condition de *rire* quand ça peut être mortel plutôt que de laisser *fuir* son sang d'encre *pourpre* sinon *carmin*, en écrivant *plaf* à la place d'un *neuf* de première main. Pour y croire encore à ce jeu de société, il fallait parier avec le *t* initial sur *trust* plutôt que tirer n'importe quel *tarot*, et une ligne plus bas, *aorte* sous prétexte d'*issue* quand les artères sont si empruntées, à moins qu'on risque à trop s'en moquer de confondre l'*hôpital* et la *charité*, pourtant rien qu'à suivre les flèches jusqu'à l'*au-delà*, ça évitait de raturer l'impropre *dédale*, mais comment s'en sortir

soit *sain* soit *sauf* quand on n'a plus les cinq sens du *goût* mais seulement l'*envi* d'abolir ce *e* muet. Qui est vivant... ça ne cadrerait plus avec le reste, surtout que l'*infarctus* venait d'avoir le dernier mot, rempli au crayon de papier, puis gommé à la hâte, alors comme son corps inerte, presque étranger, me prenait en défaut, et que l'infirmière surgie dans la chambre mortuaire me toisait d'un sale œil, en me reposant presque la même question fatidique, oui, après tout, qui étais-je donc pour fouiller dans les petits papiers de la défunte, j'ai répondu, en huit lettres : *personne*.

Brigitte Paulino-Neto

Bas nylon

La fille avait demandé une pièce d'identité. J'aurais préféré lui dire moi-même qui j'étais. Mais derrière moi, la file d'attente s'était montrée franchement hostile à ce projet d'entrer dans le détail.

Pour mieux m'indiquer l'endroit où je devais signer, elle s'était hissée sur la pointe des pieds. Rien que pour ça, j'aurais signé pour l'échafaud.

Au moment où elle me tendait l'argent, je venais d'avoir cette pensée de mariolle – ton compte est bon – que cette fille dont la ressemblance avec Mina venait seulement de me frapper, restait debout à me regarder, mais comme punaisée dans le vide par une balle au milieu du front. Cette question saugrenue – Qui est vivant? – braillée par une créature à gueule immonde engoncée dans un bas nylon retentissait dans le hall explosé de la banque.

Mina – je veux dire la fille qui avait ressemblé à Mina assez de temps, mettons un quart de seconde, pour me bouleverser – ça m'aurait épaté qu'elle réponde. Quant à la file d'attente, un coup de mitraille venait de la dés-herber. Qui est vivant? Question simple en apparence. Et, cependant, qui me plongeait dans la perplexité.

Je me le figurais dans ce genre-là, maintenant, l'envoyé de l'apocalypse dont Mina, déjà perdue, redoutait la visite à la fin : un bas nylon beuglant « Qui est vivant » à bout portant. Et moi, plutôt que de la fermer, j'articulais bravement ce que Mina m'avait fait promettre de répondre quand son sinistre visiteur se présenterait. Il était à prévoir que le résultat de cette ruse serait pitoyable. Au moins, j'aurais eu le contentement de me dire, mettons un quart de seconde, que ce connard venait de liquider personne.

Philippe Raulet
Sésame ouvre-moi

Je marchais, faisais mes premiers pas dans cet endroit inextricable quand j'entendis une voix dire autour et au-dessus de moi, du ton neutre de celles qui commentent les films documentaires : « À un âge incertain de sa vie il s'engagea dans une forêt... » Comme s'il y en eut de certains, j'en haussai les épaules, mais le plus étonnant était que cette voix était la mienne, incontestablement la mienne et tout en avançant je ne trouvais encore qu'à rire de m'entendre m'accompagner, « À un âge indécis de sa vie, disait-elle, il s'enfonça soudain dans une épaisse forêt... ».

Et moi : « ville »... elle pourrait aussi bien dire « ville » que « forêt ». Et puis : Tiens oui, c'est indéniable je m'enfoncé... tout comme l'on se dirait à un âge tout aussi incertain, tiens oui, voilà, je meurs, incontestablement je meurs, sans discussion possible. Et puis, dans la foulée, mais m'arrêtant cette fois et m'épongeant le front : Dites donc, quelqu'un, des fois, m'aurait sonorisé la tête?... demandant cela comme un cobaye qui veut juste savoir de quoi il retourne, ou d'un enfant qui s'assure des règles d'un jeu avant de s'y lancer. Mais sur

un ton très doux, d'agneau, notez, indiquant que je n'avais rien a priori contre, même si, un peu gêné, je me voyais faire des signes du plat de la main fendant l'air pour dire chut, pitié, pas si fort... encore qu'aucun son ne sortît de ma bouche, et ce n'était pas tout.

Extrait de *Va-et-vient paradis*,
à paraître aux éditions Verticales.

Grisélidis Réal

Moments de grâce

Ce soir, je vais au lit très tôt. Tant pis, je sais que c'est lâche. On peut bien s'accorder un jour lâche de temps en temps. Je n'ai la force de rien faire. Je regarde les dessins que j'ai déjà faits. Dans des moments de grâce et de bonne humeur, je les expose sur mon lit. Tantôt ils m'apparaissent horribles et d'une maladresse impardonnable et je les déchirerais tous volontiers. Tantôt je les aime et certains me paraissent peut-être beaux. Impossible de juger objectivement, surtout *ici*. Je veille toujours à ce qu'il y ait dans la cellule le plus grand désordre possible. Il faut que cela ait l'air vivant, et que l'atmosphère tzigane soit conservée à tout prix. J'ai plusieurs atmosphères, qui toutes me sont très chères. Tantôt c'est une cabine de bateau, tantôt un studio intellectuel, ou un atelier, ou une chambre quelque part dans un hôtel, en voyage d'études. Dieu merci, il y a maintenant par terre, au pied du lit, cette vieille valise qui contient mes papiers et mes couleurs, et on m'a autorisée à la garder, par une légèreté inconcevable!

[...]

J'ai aussi un tapis, en papiers imprimés. Et un petit autel, fait de carton recouvert d'un morceau du même

Jean Reinert

papier, où sont posés des fruits et des dessins d'enfants. Il est interdit de coller quoi que ce soit sur les murs. Mais les crochets qui servent à tenir les meubles pliants? Rien de plus facile que d'y suspendre et d'y poser des images ou des cartes, ou des les coller avec du dentifrice... Ce n'est plus l'effrayante nudité absolue. Lundi commence une nouvelle vie... La vie du « peintre en prison ». Et seule, uniquement seule, pour créer, juger, corriger, le tout en vase clos. Eh bien tant pis. Si on devient folle, on fera des peintures folles. Sans complexe.

Extrait du *Journal*,
écrit à la prison des femmes,
Munich, 18 mai 1963,
à paraître aux éditions Verticales.

Est vivant ce qui peut ne plus exister.

Est terriblement vivant ce (celle, celui) qui a le choix de sa mort.

Étienne Roda-Gil

Aucun paradis

Olivia Rosenthal

À l'horizontale

Je te souhaite le bonheur, Lucile.

La paix des arbres malgré le vent et le sourire clair de nos enfants. Je t'espère dans l'espérance qui m'a déserté : être une bonne personne. Un peu de clarté dans le puits sombre où, grâce à toi, j'ai compris que nous étions tous tombés. Je ne t'attends ni dans aucun paradis, ni dans n'importe quel enfer plus brûlant que l'inaccessible purgatoire.

Je suis là, télégraphiste au chômage devant sa machine morte, linotypographe aboli par la PAO.

Extrait de *Terminé* (Verticales, 2000).

Quand je m'allonge à l'horizontale
et que je pose mes mains de chaque côté de mon corps
bien à plat
ou croisées sur ma poitrine
un peu à la manière qu'ils ont
de les présenter à la famille
avant de fermer le couvercle

et quand suite à cette position que je prends
je finis par m'endormir

ils viennent

pas seulement les morts
les vivants aussi
ceux et celles
que pour des raisons à la fois puérides et très complexes
je ne fréquente plus
les amis anciens
les perdus
les lointains
avec qui j'ai eu une dispute radicale

une explication
ou ni dispute ni explication

C'est une perte définitive
mais pas si définitive que ça
en somme
puisqu'ils reviennent
dans mon sommeil
ils me parlent
ils me disent pourquoi ils sont fâchés
ou je leur dis pourquoi je suis fâché
ou je leur dis pourquoi ils sont fâchés
on met les choses au clair
ça soulage

Quand on se fâche avec un ami
on fait comme s'il était mort
bien que ce ne soit pas du tout pareil
d'être mort ou d'être vivant
du moins je crois

Quand on se fâche avec un ami
on l'atomise
on le disperse
on le transforme
en ectoplasme gazeux

c'est plus pratique
pour faire le vide

parfois il fait des apparitions
quelqu'un prononce son nom
sa silhouette se découpe furtive
dans nos quartiers
on l'évite

on le retrouve après
la nuit
sous sa forme fantomatique
et on lui règle son compte
ou on lui dit
qu'on l'aime
ou on lui dit
qu'on ne l'aime pas
ou on lui dit
qu'on ne l'a jamais aimé
ou c'est lui qui nous le dit
de toute façon on comprend bien au réveil
que l'ami en question n'était pas vraiment là
et qu'on a parlé toute la nuit par sa bouche

Quand on se fâche avec un ami
dans la nuit

on prend sa place
sa voix
son sourire
et on parle on parle on parle
on parle
avec nos propres mots
c'est sûrement qu'on est en déficit
on est en déficit d'explication

C'est encore arrivé hier
à l'horizontale
il m'est apparu dans mon sommeil
il m'a regardé sans rien dire
avant de se lancer dans une diatribe
dont l'essentiel m'a échappé
j'ai juste retenu qu'il était en colère
que ça n'allait pas s'arranger
il valait donc mieux que je me taise
que je rentre les épaules
et que je me réveille
c'est d'ailleurs ce que j'ai fait
et je me sens beaucoup mieux

Des fois on se dit
ce serait tellement plus pratique
de ne plus en entendre parler

de ne plus connaître son nom
ce serait tellement plus pratique
de l'oublier

mais à l'horizontale
je ne sais pas pourquoi
sans doute une histoire de respiration
d'abandon
de fluide
ils reviennent
et je les laisse
s'approcher
me tourmenter
creuser en moi
travailler ma peine
ils sont une partie de ma vie
qui s'en va

J'ai appris avec le temps
à ne pas les retenir
à les laisser partir
où ils veulent aller
mais la nuit
je ne sais pas pourquoi
j'oublie ce que j'ai appris
et ils reviennent

c'est presque contre ma volonté
contre mon désir
contre ma tranquillité
mais c'est comme ça
je n'ai pas encore trouvé
comment on contrôle
jusqu'à son sommeil

J'ai appris pourtant
qu'on ne doit pas insister
qu'il y en aura d'autres
que les séparations
sont inévitables
sont nécessaires
sont bénéfiques
etc. etc.
mais la nuit
quand je suis à l'horizontale
et que j'oublie
ce que j'aurais dû retenir

alors ils reviennent

*Ce texte a été écrit pour être dit à haute voix devant un public
qui souhaiterait que, le temps d'un soir, les morts se mêlent aux
vivants (à moins que ce ne soit l'inverse).*

Lydie Salvayre
Les petites manœuvres

A – L'ÉTREINTE PRÉLIMINAIRE

Il nous faut distinguer trois types d'étreintes préliminaires :

1 – appuyée, 2 – frôlée, 3 – insistante :

1 – L'étreinte appuyée trouve ses meilleures conditions dans les moyens de transport en période de pointe : métro, autobus, RER, etc.

Il s'agit d'exercer des pressions sur le corps d'un autre avec les parties les plus saillantes de son anatomie.

Conseils :

Gardez-vous d'aller au-delà de la simple pression, quelques facilités qu'offre la promiscuité à des attouchements plus francs. Empoigner par exemple les couilles de votre voisin constituerait une erreur irrattrapable.

Veillez à ce que votre visage n'exprime aucun ravissement ni aucune pensée lubrique. Ce serait exprimer trop franchement une proposition qu'il semble mille fois préférable de suggérer.

Vous pouvez aller, lors des attouchements, jusqu'à proférer des excuses. Cela ne fera qu'ajouter au plaisir biais de votre dissimulation.

Si la personne sur laquelle vous exercez vos furtives pressions vous envoie en réponse une gifle, plaignez-vous d'un affreux malentendu. Votre jouissance ne s'en trouvera qu'augmentée.

2 – L'étreinte frôlée :

L'étreinte frôlée est plus sournoise encore et convient particulièrement aux pubescents et aux timides. Elle se pratique de manière subreptice, comme par inadvertance, et présente cet avantage de pouvoir s'exercer en tout endroit, en toutes circonstances et sans l'appoint d'aucun accessoire.

3 – L'étreinte insistante :

L'étreinte est dite insistante lorsque deux individus consentants se pressent l'un contre l'autre ainsi que deux bêtes acharnées en s'adossant contre un pilier, un mur ou n'importe quel support solide. Cette étreinte comporte trois variantes :

a/ La première consiste pour la femme à s'enrouler autour de l'homme telle une liane en lui susurrant chouchounet, poupounet, toutounet ou, plus modestement, chéri. Mais si son corps entoure celui de l'homme, jamais il ne saurait l'enclore. Car étreindre n'est pas enfermer. Ni acquérir. Ni manœuvrer. Schopenhauer est sur ce point catégorique.

b/ La deuxième se présente ainsi : la femme pose le pied droit sur le pied gauche de son partenaire, le pied gauche sur sa cuisse droite et enroule en roucoulant ses bras autour de son cou dans une étreinte de serpent. Afin d'éviter tout risque de dérapage, la femme peut chausser son pied gauche d'un soulier à crampons discrets.

c/ La troisième se produit lorsque, la roue de la volupté s'étant mise en mouvement d'intempestive manière, il n'est plus règle ni méthode. C'est le règne du n'importe quoi.

B – LE BAISER

Le baiser représente la deuxième étape après l'étreinte. Et nous ne saurions trop vous conseiller de respecter l'ordre chronologique, quitte à passer pour un réac.

Le baiser peut se donner sur les lèvres, les yeux, les oreilles (mais attention, administré aux oreilles il peut déclencher le rire, fort nocif, selon Bergson, à la fornication), sur le cou, le ventre et les cuisses, avec une petite prédilection pour les régions orificielles et péri-orificielles, lesquelles, richement innervées, sont de ce fait excessivement susceptibles.

Il existe une grande variété de baisers : onctueux, savant, frémissant, lyrique, rotatif, interrogatif, spirituel, rythmique, nominal, tourbillonnant, pointilleux,

pastoral, persuasif... Mais les décrire tous dans le détail serait aussi lénifiant qu'impossible.

La seule difficulté que rencontre l'exécution du baiser réside dans la présence inopportune d'une moustache masculine.

La moustache masculine provoque en effet chez la femme des sensations désagréables de picotement, lesquelles viennent contrarier son plaisir naissant et gêner le passage, cher à Platon, du sensible à l'essence.

Ceci explique que les dictateurs (tous munis de moustaches ou de barbes) ne rencontrent qu'un bonheur relatif sur le terrain libidinal et finissent leur vie déçus, vindicatifs et acariâtres.

Un conseil donc : pour obtenir un succès d'estime en matière érotique, rasez-vous. Si de surcroît vous êtes journaliste, donnez immédiatement votre démission. Deux précautions valent mieux qu'une.

Si aucune de ces deux décisions ne vous amène quelque faveur, renoncez définitivement à séduire. Et consacrez désormais votre vie aux sans-abri.

Remarques :

1 – Il existe des lieux plus favorables que d'autres à l'exécution du baiser.

Les salles de cinéma sont particulièrement propices. Et les statistiques montrent que 80 % des personnes

interrogées sont attirées dans les salles obscures pour des raisons plus libidineuses que cinéphiliques.

Les églises, par leur fraîcheur, leur pénombre et la pauvreté de leur fréquentation, offrent également de sérieux avantages.

2 – Si, recueillie en un des lieux susmentionnés, votre voisin, se méprenant sur vos desseins, vous met son sexe dans la main, essayez de garder à cette manœuvre son caractère strictement confidentiel. Ne vous récriez pas. Et profitez de l'aubaine qui vous tombe, pour ainsi dire, du ciel.

3 – Certains individus sautent l'étape du baiser en passant sans transition de l'étreinte à la fornication. Ce trait, qui dénote un caractère emporté et méchant ainsi qu'une méconnaissance totale des principaux aiguillons de la chair, devrait vous inciter à rompre sans délai.

Extrait de *Petit traité d'éducation lubrique*,
à paraître aux éditions Verticales.

Jane Sautière

Still alive, just living here

Donc vivants. Et ici. Au coude à coude avec les autres, marchant aux mêmes cadences, mais pas tous, il y en a souvent un, une, pour faire démailler les autres, une chaussure mal arrimée, une valise à roulettes traînée et poussée, un trop vieux, parfois un SDF distancé, distant, encore plus opaque que nous, et qui se fout de tout. Plus opaque et plus épais que nous, la foule le contourne, un roc fiché dans cette coulée humaine.

Les escalators interminables. Depuis que je suis revenue dans cette ville, j'ai une peur bleue des grands escalators vertigineux, une file statique, l'autre glissant sur la gauche, comme en voiture, on adopte des conventions, tellement serrés qu'il le faut bien, ne nous regardant pas, un électron ne regarde pas un autre, simplement attentifs (attentifs ensemble, dit Vigipirate) à ne pas couler la chaîne du mouvement commun, à prendre sa place, à avoir aussi des fureurs, l'envie de les dépasser tous, d'avoir un horizon, d'être libre de caracolier, en tête ou en queue. Mais en queue, on ne va pas, puisqu'il faudrait remonter le courant. On pense aller devant, là où il n'y a rien, c'est-à-dire la suite des lumières

artificielles, des fausses plantes, les couloirs vides. Parfois, se mettre juste à l'ouverture des portes du wagon, et attendre que ça s'ouvre, il n'y a plus de loquet à lever, et ça s'ouvre. Je regarde sur le quai, personne, un dixième de seconde personne, puis la masse coule, mais précédée de quelques individus, plus rapides quelque temps. Il ne faut pas se retourner et voir le troupeau derrière, la force obstinée. Vie sans corps, élémentaire comme l'amibe.

On aimerait se distinguer, avoir pour les autres des sentiments, d'ailleurs on en a. Ce matin, ça sent le sur, une odeur du corps confit au lit, quelque chose de fané et de moite. En face, une fille jeune, jeans et grosse écharpe autour du cou, je la remarque parce que me cinglent les fuites de ses écouteurs. Elle a le front étroit de l'animal de troupeau. Mais ce n'est pas elle qui pue. Sans doute nous tous, adjoints les uns aux autres, suants d'être coagulés. Souvent cette envie, là dans ce piétinement, dans ce collage obligé, de taper dans le tas, avec rage. On ne peut pas s'aimer, on est trop près, mais, bizarrement pour la haine, il n'y a jamais de trop près. Comme dans la vie.

Mais, ici, la vie est étrange, presque absente, nouée dans le grand organisme de la foule, qui produit du mouvement, mais pas de l'existence.

Dans le tunnel sous la gare, une radio marche en continu. Des slogans, de la pub, des conneries (horoscope, des nouvelles qui n'en sont pas), un ton surtout, parler vite et fort, sans hésiter, tonitruer. Il faut donc signifier l'entrée dans le monde public, pour laisser ainsi tout le temps cette radio en marche. Peut-être que la chose qui serait une chanson intérieure, le simple son du corps, souffle, et battement, ici il le faut quitter, avec la radio et ce qui nous est signifié de la vie sociale (oublie-toi). Mais parfois, c'est une chanson. Still alive, just living here. On n'en comprend pas toutes les paroles, la mélodie entête un peu comme le réséda, mais j'aime ça. Réséda, entêtement de l'odeur et de la mélodie, l'insistance à ne pas disparaître. Le petit plaisir d'être cueillie le matin par la mélodie entêtante, aussi vif que, comme dans ces coulées humaines, de repérer quelqu'un le matin et le revoir le soir. Le matin, avec cette immense valise rouge à roulettes, placée devant la voyageuse, et qu'elle manœuvre assez habilement. Et la retrouver le soir, toujours avec son rouge et volumineux bagage. Se retenir d'aller la saluer, comme on salue une connaissance, et de lui demander ce qu'elle a fait de sa journée, chargée comme elle l'est de cette épouvantable valise, et que c'est inouï, non, de se revoir ainsi matin et soir. Car reconnaître est comme si

connaître avait été toujours là. Elle ne nous aurait pas manqué ce soir, on n'aurait pas pensé à elle, mais voilà qu'elle est là, celle qu'on avait choisie ce matin. Mais c'est rare, parfois, même moi, l'incorrigible myope, qui ne veux pas « être corrigée » et souhaite rester dans ma buée, je ne vois rien de près, on ne peut plus se voir de trop près, c'est impossible. Donc, ni s'aimer, ni se voir.

En prenant le train, toujours dans le sens contraire de la marche, j'essaye de voir mon appartement, une fois le fleuve passé. C'est un petit immeuble, plus bas que les autres, avec un toit orange plus volumineux. Je suis aspirée par cette image. Peut-être (sans doute) le regret de devoir quitter mon espace. Mais autre chose aussi, quelque chose qui m'a souvent attirée, surprendre son logement lorsqu'on y est pas, un pur fantasme. Et qui arrive parfois. On est chez soi à une heure inhabituelle, et on voit ce qui est caché. Quelque chose de la présence des choses hors de nous. Hors de l'usage qu'on a d'elles, et qui vivent de leur vie immatérielle. Le fameux « objets inanimés, avez-vous donc une âme? », sans doute. Et aussi, la réalisation de ce qu'est la vie immatérielle, la vie immatérielle des objets, la vie immatérielle de la matière.

Se lever pour descendre, dans le moment où la décélération, si minime soit-elle, provoque l'immobilité,

la suspension du geste, comme si on allait contre le vent, une seconde suspendus. Comme dans le demi-sommeil, lorsqu'on cherche à retrouver l'usage d'un membre gourde, ou lorsqu'on veut tourner la tête et que ça ne répond plus, le corps lourd, pierreux, le corps attiré par la mort ; pris par cela. La stase, ne plus bouger, l'œuvre létale. Ce n'est pas tant ne plus bouger, l'immobilité qui suggère la mort, non, c'est d'être animé ou inanimé du fait d'une pulsion qui n'est pas la sienne. Télécommandés.

Au fond du gouffre de la ligne nouvelle du métro, un corps allongé, des vêtements soignés, l'agencement du matin, l'apparence et l'intime, ce qui, d'un coup, est ruiné par la chute d'une personne sans conscience de ce qui l'entoure, qui a dû lutter un moment avec son malaise avant de s'effondrer. On passe, sans trop regarder, peut-être encore plus rapides, la coulée humaine sachant forcément que ce qui est au sol, là, c'est nous, nous tous, défaillant potentiellement. Et la masse passe et s'écarte, dans le mouvement formidable de la terreur de s'être vus à terre, souillés par la crasse du sol et l'impuissance, la masse congruente et collée au malheur qui la terrifie et dont elle est peut-être la cause s'écarte et passe.

Il y a les moments où on ne s'appartient plus, les moments de foule si dense, où on a à peine la marge de tanguer sur son propre pas et de heurter l'épaule du voisin, et juste après, lorsque les trajectoires peuvent à nouveau s'impulser, revient le règne de la force et de la brutalité, les pas qui coupent, talonnent, tranchent, écrasent, dépassent, louvoient ; on mesure la pression sociale d'être dominant. Moi-même enfoncée comme un clou dans la trajectoire de l'autre, je me demande comment font les grandes nuées de martinets dans les cieux d'été, si compacts entre eux, et pourtant virant et tournant à la corde sans que jamais le moindre heurt ne vienne troubler le mouvement.

Les trains du soir, mélange de bobos et de techniciennes de surface, cette désignation par la langue de la dérision. Ceux qui rentrent d'un vernissage ou d'un ciné, et celle qui dort, lourdement, le sac de courses menotté à la main, les deux catégories, fatiguées. Les trains des heures creuses où on se regarde, l'air de rien, cherchant à lire le titre du bouquin, le mot croisé sur les genoux de la voisine, elle tourne la page, titre de l'article « Je voudrais sortir de l'indivision ». Et moi donc. En face, un homme correctement vêtu, bourgeoisement vêtu, mais dont les vêtements chiffonnés, défraîchis pourraient sortir du vestiaire d'une organisation caritative,

ceci corroboré par la barbe mal rasée, le gros pochon plastique sur les genoux, mais infirmé par le port de lunettes d'écaille et d'une cravate. Pourtant une vaste croûte s'étend sur la main droite dont les ongles sont sales. Il pleut. Sur la vitre des gouttes d'inégale grosseur dont les plus lourdes déclinent en succession d'accéléérés et de ralentis sinuant sans lien avec la vitesse de la machine ou l'attraction des autres gouttes plus petites, oscillant quelques instants dans la lenteur d'un mouvement qui dément la liquidité au profit d'une viscosité de glycérine.

Descendre. Infatigable, l'animateur de la radio fun attriste encore le passage sous la voûte. Mais j'ai encore en tête « Still alive, just living here », et je siffle, comme un merle, comme le merle moqueur que je suis devenu en retournant dans la très grande ville, où je siffle très fort dans les rues et dans les trains, faisant se tourner les voyageurs (c'est comme ça qu'on les appelle, les pauvres silhouettes du matin et du soir), et où je parle toute seule à haute voix, provoquant le bref coup d'œil des voisins, et je siffle et je parle, comme la vie me l'enjoint, la vie des petits enfants et des insensés, la mienne et celle des autres, nous tous légitimes, parfaitement légitimes dans nos transports en commun, je siffle et je parle ayant en vous tous cette confiance que ma joie est la vôtre à tous.

*L'apothéose
de Falstaff*

L'apothéose de Falstaff, c'est d'avoir fait le mort sur un champ de bataille, d'avoir trompé l'assassin sans trahir les spectateurs, de s'être relevé en l'absence de témoin ; et de survivre un an, deux ans, à ce premier sacrifice drolatique. Falstaff (revenu à l'auberge, de nouveau confronté à ses menus inextricables soucis d'argent, d'ardoises, de fiançailles avec des laiderons, d'amitiés considérées comme un plateau de fruits de mer), Falstaff est un précurseur, vers les cuisines, de la résurrection des corps glorieux.

*Il a fait
le mort*

Il a fait le mort : personne n'irait le lui reprocher, sauf ces chevaliers épris d'honneur, cloués à la règle de l'ancienne féodalité (affligés par l'idée de faire ? ce serait étonnant de la part de courtisans et de champions de dames vertueuses – affligés par la mort ? ils prétendent pourtant la convertir en jeu de banquet ou en formalité de tribunal). Ce qui les chagrine, c'est d'associer comme un fraudeur de réfectoire l'artificiel à l'idée de mort, qui plus

est sur le sol sacré du champ de bataille, au risque de dénigrer l'ensemble des armées en route l'une contre l'autre (ce ne sont qu'armures vides excitées par la rhétorique de Shakespeare – faites-le taire, elles s'écroulent). L'expression *faire le mort* contient pourtant de quoi remplir tout un livre d'éthique, qui par chance serait en plus de ça un livre d'esthétique, un manuel du parfait régisseur de théâtre, un *Ars moriendi* récitant Boèce, Montaigne et Pascal et tout le catalogue de la Mélancolie, une version chanson-à-boire des livres de bienséance, l'essence spirituelle des 36 stratagèmes, un *Traité de logique formelle* sans le moindre ornement parodique, une *Méditation* inspirée des péripéties des corps, une *Cosmographie de l'humain* (sa conscience, ses déboires, son ciel étoilé, d'après des épiphanies ou d'après des incidents burlesques), une *Oraison Par-delà Bien et Mal* sur nos faiblesses et nos volontés sans limite, une *Conclusion* au sujet de l'être faillible, le *Journal d'un amateur de toiles peintes*, un *Livre de philosophie* sous la forme de brouillons de scénarios de film (tirer de l'oubli Richard III pour auditionner des actrices débutantes – de si gourmandes diction).

Falstaff
mourant

Falstaff mourant – il se relèvera une fois l'assassin envolé (envolé n'est pas le mot juste : voyez plutôt com-

ment ce vengeur arrogant s'éloigne au pas de l'oie ; c'est le meurtrier, c'est aussi son dernier témoin, la dernière personne à pouvoir jurer sur le *Domesday Book* que ce triple quintal de viande est bien mort – s'il avait été attentif, il aurait compris qu'une épée s'engage dans Falstaff puis en ressort comme une mauvaise nouvelle passée par une oreille, échappée par l'autre). La mort, le témoin, la preuve irréfutable, le coup d'épée comme poinçon, la concordance de toute chose – d'accord, d'accord, mais ce Gnafron-meule-de-foin se relèvera, disant Au diable tous vos éléments de certitude, les preuves sont mes accessoires, le factotum viendra les ramasser quand tout le monde aura tourné les talons : ni avec amour, c'est un désinvolte, ni par rancune, c'est un méticuleux.

Gésir

Gésir ? faire le mort est impardonnable pour un homme épris de valeur chevaleresque, c'est (ce serait) la tricherie de cabaret prenant place, ô temps pourris (*out of joint*), sur le terrain du fair-play absolu, clair comme l'horizon à l'aube fraîche, la terre de l'honneur et des combats à armes égales. (Mon œil, dit bien évidemment Falstaff, tandis qu'il contemple l'envers des feuilles : Les fourbes, les espions, les traîtres, les hommes que je confonds toujours avec des glycines, une fois lâchés sur la prairie, suivis de brinquebalantes (sic) batteries de

casserolés, deviendraient aussitôt des séraphins, des anges, ne parlant que d'une seule parole? et ces bottes secrètes, diablement fourchues, elles seraient des révérences? ce petit poignard caché dans les chaussettes, ce serait pour mieux lever la main droite et dire *je le jure* d'une voix qui sent le vin de messe? – à d'autres.) Faire le mort résume en un seul geste ridicule (tomber à la renverse) les péchés de mensonge, de lâcheté, de manquement à la parole donnée (la parole guerrière), de blasphème et de pitrerie; ce n'est même pas une ruse des batailles gagnées, mais le dernier recours des batailles perdues d'avance – ou pire, celles qu'on se refuse à engager parce qu'il y a définitivement une distance trop grande entre Falstaff et son adversaire, une vraie armure reluisante et susceptible. L'adversaire? il essuie maintenant le sang le long de sa cotte d'armes, il a ce geste du chien tournant le dos à son dépôt, grattant vite fait de ses deux pattes arrière; il est fier, si fier, d'être vivant à côté d'un tombereau; l'idée même d'un Falstaff mimant la mort pour échapper à son destin le condamne, lui, à l'humiliation: lui, et pas ce Falstaff situé depuis des lustres par-delà honneur et déshonneur. Comment expliquer au chevalier debout que faire le mort n'a rien d'une infamie, mais serait au contraire, dans de telles circonstances, le plus haut héroïsme?

*Le geste
le plus haut
sous l'aspect
d'une défaite*

Le geste le plus haut sous l'aspect d'une défaite: le combattant s'inspirant, sans le savoir peut-être, du règne animal (plus souvent berné qu'émerveillé, le promeneur solitaire), laisse de côté les gesticulations des maîtres d'armes pour adopter une immobilité résolument imperturbable (et pour cause: son salut en dépend): une immobilité de sage, le cul dans l'herbe fraîche, ou le dos à jamais reposé, face, mettons, à l'infini *ciel bleu* (on sait ce qu'il faut entendre par ciel bleu). Il y a un instant à peine, c'était tierce, seconde, septime, octave, supination, et les heaumes branlaient comme des couvercles, et toute l'énergie dissipée dans le souffle était perdue pour la méditation – maintenant, le combattant interprétant la plus belle posture, un minimalisme étonnant de la part d'un garçon aussi instable, apprend à contenir toute force dans cette masse apparemment inerte, et le fait avec une tranquillité elle aussi apparente de maître d'arts tantriques.

Quiétude

Se tenir quiet, mimer le tournesol pour laisser venir à soi les témoignages de l'insouciance en provenance de l'air

léger chanté autrefois par Prospero, et ne plus dire un seul mot. Ravaler les paroles inutiles et filer droit vers la tombe, c'est une façon d'anticiper les conclusions, et se montrer d'une sagesse supérieure à toute autre mégalomanie, ou trouille incommensurable : celui qui contrefait le mort délicatement se contente d'anticiper une fin prévisible, dépourvue de fantaisie, la mort à peine agrémentée par les seules variations que permet l'escrime (ou qu'improvise l'assassin) : mourir du ventre fendu, mourir du cœur épinglé, mourir du poumon crevé au son morose des cornemuses. Falstaff (ou qui que ce soit d'autre dans la même situation : tombé dans ce monde comme la mouche dans la bière : s'y noyant, y prenant goût toutefois) est plutôt l'homme des nombreux détours, capable d'entraîner avec lui les Argonautes de Jason et Ulysse et sa troupe avant d'en revenir aux faits (*aux faits*) : il perçoit malgré ses yeux vitreux d'ivrogne que bien souvent la Paix n'est que détours loin des charniers, et que ces détours sont désertion ou prose fleurie. Seulement voilà : pour une fois il se tait, il tombe abruptement, il ne fait pas de manières, d'un pan entier de vie à trépas, et c'est ce qui trompe l'adversaire. Le surlendemain, Falstaff mort et ressuscité aura tout le loisir de faire entrer à nouveau des histoires dans l'histoire, par incises : d'ailleurs, il aura de quoi gloser, gloser, gloser, jusqu'à assommer ses interlocuteurs, pour que ça lui serve de revanche.

*Se rendre maître
de sa mort*

Se rendre maître de sa mort, voici de vieilles lubies : on voudra bien gésir, mais ne pas gésir n'importe comment, choisir la simplicité humble du sac de sable, ou le hiératisme du tronc d'arbre, ou la posture maniériste du chien de fusil, ou un expressionnisme nourri des anatomies du siècle passé et de la crudité des photogrammes – exhaler son dernier soupir, mais ne pas l'exhaler négligemment, choisir le romantisme du dernier souffle léger comme celui qu'un enfant accorde soi-disant à la fleur de pissenlit ; ou lui préférer l'héroïsme du rôle du tyran châtié par les insurgés au dernier acte ; ou s'offrir la farce vulgaire de Panurge et de sa tablée, qui feraient du dernier soupir une sorte de pet confronté au ciel des anges. Et ainsi de suite : celui qui feint le mort apprend la minutie auprès des maîtres de la marqueterie : tomber, frémir, soupirer, fixer l'éternité, garder l'œil sec, retenir son souffle, donner quartier libre au reste de son corps, et se remémorer, surtout se remémorer, en un instant selon la légende, les heures les plus pittoresques de son existence.

S'effacer

Et aussi : s'effacer (ce qui est un véritable défi pour un baryton de cette taille), disparaître, amorcer dès

l'instant de sa mort cette pulvérisation qui nous fait croire au néant ; composer dans le tableau général un mort au milieu de tant d'autres morts, mêlé au paysage, c'est-à-dire une fois de plus faire preuve de modestie – heureusement, le gros sir John chevalier du Pot d'Étain, champion de Dolly Honeymoon, saura effacer cette modestie, comme un fait d'armes efface un affront : il lui suffira de revenir à la vie, remettre le couvert, embrocher six chapons sur une seule tige et composer la Ballade en l'Honneur de Moi-Même en respectant le mètre épique, comme un boiteux.

*L'héroïsme
de l'humiliation*

L'héroïsme de l'humiliation passagère – en admettant que feindre le mort sur un champ de bataille est en effet le dernier moment de la lâcheté, et non pas cet art extrêmement délicat de la ruse, de la retenue, de la méditation, de l'approche artificieuse de la mort, de l'économie de moyens (cabotinage par discrétion), de la chorégraphie immobile et de la théâtralité muette, enfin l'art de l'évitement des grands gestes redondants de la guerre. L'héroïsme par l'humiliation, c'est cette mort misérable contrefaite ici même pour mieux la conjurer et se promettre à l'avenir une autre forme de mort, cette fois grandiloquente, non dénuée de lyrisme : une mort

comparable aux élégies érotiques romaines. L'histoire de la chevalerie (ou de l'âme chevaleresque) connaît plusieurs exemples de ces humiliations héroïques, à commencer par le martyr de Sima Qian, puis le voyage de Lancelot sur une charrette, puis Alonso Quichotte s'offrant en pâture aux amateurs de ridicule, et le renoncement d'Humphrey Bogart face au vilain Edward G. Robinson pendant l'ouragan de *Key Largo*.

*Donner
à l'adversaire
la victoire dont
il se contente*

Donner à l'adversaire la victoire dont il se contente (stratagème numéro 37) : et d'ailleurs, il s'en contente si promptement qu'il ne se penchera pas sur le corps (selon notre exemple : le double quintal de sir John, vrai canard de Barbarie farci aux figues), n'accompagnera pas la minutie de cette mort feinte par la minutie d'une inspection – ni pitié de chevalier à chevalier, ni curiosité morbide, ni veillée funèbre, ni méfiance d'assassin berné, ni intelligence de médecin légiste, ni méticulosité quelque peu impétueuse de détrousseur de cadavre. L'insignifiance de cet assassin, falot second rôle incapable de savoir ce que faire signifie, l'insignifiance sauve Falstaff, Falstaff le sursignifiant.

Conspuez l'ivrogne
Falstaff

Conspuez, conspuez l'ivrogne – son aube attend midi, c'est une aube patiente, le dormeur garde le lit, c'est la seule façon pour lui de veiller sur (eh oui) le monde des rêves. Sans quitter cet énorme plumard (vrai chariot de roi fainéant, char du triomphant rempli des draps de Hollande, laine de Castille, soie de Chine, coton de France, toile écrue de l'échoppe d'à côté – cette pyramide de coussins, c'est un butin de guerre), le Falstaff de retour de beuverie (a-t-il vaincu, a-t-il capitulé cette nuit devant les Vendanges?) ne s'aventure pas aussitôt dans le siècle, il fait durer cette nuit de sommeil, seule clémente, seule sans reproche, quand tout le reste n'est que mégères moralisantes (son protocole consiste à se faire apporter le petit déjeuner au lit : imaginez donc un petit bol fumant au sommet du ventre). Conspuez, conspuez le paresseux, le jouisseur, l'homme qui ne cesse de dénicher le plaisir à la chasse au furet dans l'un ou l'autre des terriers de garennes. (Vous préférez les dandys des siècles à venir, plus raffinés, mieux articulés, vraies grâces de hérons, le bon goût emmanché d'un long cou, et une cravate superbe ? ceux-là cueillent leur jouissance comme ils détachent une seule cerise de sa queue, rendent la queue, mangent la cerise, cachent le noyau, cherchent une poubelle, n'en finissent plus – lui, Falstaff,

falstaffement falstaffien, quand il empoigne sa jouissance (carpe diem, “dès aujourd'hui les roses de la vie”), il a l'air de baratter, tout remue comme ci et comme ça, ses pires ennemis parlent de combat de catch, on ne sait pas trop au juste s'ils font allusion à ses repas ou ses nuits de noces, et prétendent que même un petit air à l'épINETTE dans les aigus ne saurait redonner à ces fêtes une légèreté convenable – et ainsi les dandys distinguent la jouissance queue-de-cerise de la jouissance poignée-de-gruau). Conspuez celui qui ronfle et cesse de ronfler pour mentir, mange le tapioca en parlant de velouté d'asperges, concurrencerait Don Quichotte sur le terrain de l'autosuggestion s'il décidait de trouver la matrone délicieusement fluette, mais préfère encore s'en tenir à la matrone, sublimer la matronité de la matrone quitte à inventer une nouvelle forme de débauche, ou composer en son honneur des sonnets mensongers sans se duper lui-même : ce qui fait de sa raillerie l'aboutissement de sa mélancolie. Conspuez, conspuez – Falstaff dans ce décor de bouge ne pourra de toute manière jamais s'appliquer à des plaisirs filigranés ; la pastorale, quoi qu'on ait pu en dire il y a un instant, n'est pas son fort : le bonheur n'est pas pour lui, même fin avril et début mai, une branche de cerisier en fleurs déposée non loin d'une sylphide, ni l'amour exprimé de façon exaspérante sur l'un de ces flûtiaux que je voudrais bien

rendre au diable, ni des baguenaudes dans les blés en herbe jusqu'à mi-mollet tandis que l'astre du jour, eh bien que voulez-vous qu'il fasse l'astre du jour ? il luit. Falstaff, l'autre Pacha des menteurs, la Caravane des Bobards, l'Eunuque du Sérail des Illusions, le Marchand de Balles et de Peau de Balles ? peut-être, mais ses fictions patiemment fermentées à l'abri de la lumière du jour ne sont pas à la mode de l'Arcadie, mais bien d'un style plus fameux, une forme peu déguisée de jouissance qui côtoie les mouroirs.

*Sans bouger
d'un pouce :
vaincre l'adversaire*

L'adversaire croit triompher : sa façon de pivoter sur lui-même dans l'intention d'aller transpercer ailleurs d'autres cochons sauvages, évoque précisément le geste du torero content de sa dernière passe (la passe est admirable, il faut bien l'admettre, mais ce petit geste d'hidalgo satisfait qui tourne les talons ne l'est pas : particulièrement désobligeant, ce derrière cambré, même pailleté, présenté à l'animal – la corrida a su mettre de la mythologie à peu près partout, y compris dans la fuite des valets de piste à l'abri du burladero, mais pas dans ce petit coup de rein, allez savoir pourquoi). Il s'éloigne comme vainqueur, en vérité, il est

vaincu, ou il est en train de l'être : Falstaff en gisant est sur le point de le mater, plus il gît et plus il l'emporte, il ne modifie plus sa position, il compte jusqu'à cent – encore quelques minutes et l'autre grand dadais, debout, au loin, sautillant, aura définitivement perdu.

*Les allongements
de sir
John Snooze and Snore*

Combien de fois sir John Snooze and Snore s'est-il allongé sous le regard du Dieu de la Genèse ? sur le dos, sur le ventre, sur le côté, satisfait, soucieux, assommé, nerveux comme une jeune pousse, à point d'heure, à l'aube des bergers, après le repas de midi ou tôt le soir, comme un bedeau, si trois nuits blanches ont eu raison de lui ? Il y a eu des siestes frauduleuses, des siestes pécheresses, des siestes qui valaient un *pater*, d'autres un pèlerinage à Compostelle, des siestes de pure forme, des siestes de complaisance, des siestes qui ont été le prolongement imprévu de la méditation, des siestes pour fuir le chagrin, d'autres pour tenter de mieux le définir, des siestes pendulaires, statiques, houleuses, par bribes, des siestes pentamètres iambiques, des siestes spondées (*Snore, snore*) respectées comme des rituels, des siestes baccheus (une brève, deux longues) qui chassent les mauvaises humeurs et parfois peuplent les

limbes, et bien sûr des siestes épiques, tous les chevaux de Tamerlan, et des siestes élégiaques, le plus souvent des siestes pour rien, perdues pour tout le monde, siestes simplement siestes, pendant lesquelles la graisse se transforme en graisse (sic) et l'énergie se dissipe le moins possible. Faire le mort entre deux scènes de duel sans merci, c'est aussi l'occasion pour John Falstaff de redonner ses lettres de noblesse au genre sieste méprisé par beaucoup : là, la sieste ne sera pas cette inqualifiable lâcheté de mangeur, elle sera chargée de sens, elle sera héroïque. La sieste deviendra ruse, victoire différée, moquerie et diversion, sagesse non violente, sobriété d'aquarelliste, nonchalance dandy, imperturbabilité de sage stoïcien, harmonie immobile avec le reste du paysage, composition et performance, rôle muet crevant l'écran, mystère d'Éleusis ou rituel orphique, approche de la mort, danse macabre sans un mouvement, entourloupe faite à la mort elle-même par l'adoption de tous ses attributs sur un mode parodique, mais du plus grand sérieux – et mariage stupéfiant de la pitrerie et du macabre.

Sandrine Soimaud
www.ki-vit-vend.com

Qui sommes-nous ?

Créatifs, à but lucratif, notre vocation est d'organiser des happenings tonitruants, de promouvoir les Ego, en les plaçant sur le devant de la scène, en deux temps, trois **événements**.

Rendez-vous sur notre espace perso et notre forum-événement de l'année : Qui est vivant ?

Vous y trouverez les divers avis, et dénonciations variées et anonymes qui nous sont parvenus afin de nous aider à résoudre cette question. Ces différents documents, y compris quelques petites poésies affligeantes et moroses, œuvres d'internautes privés d'oméga 3, sont consultables, à tout moment, sur : **no\$ archive\$ payante\$**. Quant aux oméga, il suffit de cliquer sur le lien **monsaumon.com** pour vous en procurer.

La remise du prix « Qui est vivant ? »

Devant l'affluence et la divergence des points de vue nous avons dû nous résoudre à faire appel à une sommité, pour les départager. Par sommité, nous désignons notre source, notre mine de pensée, le moteur de nos inspirations culturelles : Google dont personne ne songera à nier ni la supériorité, ni la polyvalence.

Le procédé de consultation de cette **autorité** en matière orthographique est basé sur les occurrences : le plus grand nombre l'emporte. Ainsi se trouve-t-on déchargé de la charge superflue du doute, l'orthographe appropriée étant, sans conteste, la plus fréquemment utilisée. La méthode, certes empirique, renferme en elle-même un optimisme allègre et une fraîcheur que l'on ne peut qu'apprécier. Et louer !

Un résultat incontestable !

Nous avons donc posé la question telle quelle, sans la moindre fioriture, afin que l'oracle soit sûr : **Qui est vivant, point d'interrogation.**

Et ainsi, nous avons obtenu une petite liste de **nominés**, de perdants conciliants, futurs faire-valoir de notre heureux gagnant. Sans acrimonie. Ensuite furent répandus, comme des d'abeilles, une série de buzz contradictoires, destinés à capter le temps de cerveau disponible sur le Net, dans les airs, dans la rue. Toutefois, et nous le déplorons, nous n'avons pas atteint la cible **télévision**. Notre énigme était certes un peu **brainy**, mais nous pensons pour notre part que la ménagère aussi. C'est une **opinion novatrice** que nous espérons faire circuler. Elle fera l'objet de l'un de nos prochains forums : **Girlie/Brainy : cerveau dispo ou niche creuse ?** Nous attendons vos **réactions**.

Le Happening matinal le plus couru de la Capitale

Nous nous sommes préoccupés de définir quel était le contexte le plus approprié afin d'amortir le prix généreux

alloué par notre **sponsor** dans le cadre d'une **étude d'impact** dont les résultats sont en ligne (voir **nos archives gratuites**). Toutefois, le concept **after-petit-déjeunatoire**© s'est très vite imposé.

Nous avons donc lancé des invitations ciblées, de différentes catégories. Les VIP étaient écrites en blanc sur carton noir, celles du commun des vivants en noir sur blanc, afin qu'on puisse facilement les repérer. Petit clin d'œil humoristique, elles étaient libellées sur des faire-part. LOL. Merci.

Nous avons respecté la **mixité sociale** et engagé par intérim un videur noir aux muscles saillants, dans son tee-shirt moulant. Il n'avait pas seulement vocation à se geler toute la matinée à l'entrée du lieu, sélect et décalé, que nous avons choisi d'**investir**, mais également à écarter tous les indésirés. Faisant œuvre de **discrimination négative et licite**, il avait toute latitude pour jeter à volonté, même les porteurs de cartons blancs, à la seule condition de ne leur fournir aucune explication sur nos **critères sélectifs**. Ces exclus dépités se rassemblèrent en une meute d'indésirables, que seul un **ministre** aurait su avec quel instrument traiter. Nous, **de l'intérieur**, qui nous contentions de créer l'événement, n'ayant pas le sens de la formule, nous jugions fort à propos cette petite troupe de dépités stationnaires. Ils ajoutaient une certaine valeur et un peu de pride à ceux qui étaient admis à pénétrer dans la **maison funéraire** conviviale où se tenait notre **buffet protéiné de petit déjeuner lacté** enrichi à la **DHEA** et au **Viagra** (pour vous en procurer, ouvrez votre messagerie).

La fête et ses entrefaites

Sur ces entrefaites est arrivée **Bernadette**, serrant son petit sac de vedette.

Le videur avisé a bien fait son boulot. S'abstenant d'exiger son carton noir, il l'a laissée passer. S'écartant prestement, déférent, il a malmené au passage quelques trop communs assaillants, afin de lui ménager une voie libre et sûre.

Elle était venue soutenir de tout son cœur de galet quelques **Indigènes fictifs** qui avaient su lui arracher quelques larmes un peu sèches et des **promesses de règlement** salé, bien longtemps différé. Il est remarquable qu'elle ait agi ainsi, sans désemparer sous le joug impulsif d'une honorable émotion et d'une **générosité féodale** (par là nous entendions phénoménale, mais par souci de réalisme, nous omettrons la rectification en ligne, fidèles à notre **éthique** selon laquelle le BLOG EST ET DOIT RESTER VIVANT).

Mais là n'est pas notre propos. Ces quatre causes de son bouleversement, étaient, selon elle, **les plus vivants de ses sujets**. Il faut admettre qu'ils étaient moins abîmés, et plus présentables, que leurs incarnations dans la vraie vie. Que certains, mal avisés, avaient eu pourtant le mauvais goût de lui infliger en chair et en os, parfois avec des os – voire des membres – en moins, par le biais d'horribles clichés et de documentaires misérabilistes. On conçoit donc aisément que depuis plus d'une décennie ces derniers, voire ultimes, n'aient pas été foutus d'attirer sa sympathie, et moins encore son regard humecté de larmes télégéniques.

En fait, s'agissant de succédanés de **survivants**, ses protégés n'étaient pas éligibles à notre **prix**. Mais afin de nous ménager l'aura de sa présence médiatique, nous ne l'en avons pas informée.

Méthode scientifique et personnages du milieu artistique

Nous-mêmes avant de nous en remettre à notre méthode scientifique, avons bien pensé à nommer quelques personnages de fiction, ou quelques artistes, mais notre souci de parfaite objectivité nous avait détourné de cet écueil. Parce que nous refusons quoi qu'on en dise de confondre **notoriété** et **vitalité** ! D'autant qu'en matière artistique, par **convention**, les meilleurs, ce sont les **morts**.

Quant aux **sportifs**, ces nouvelles vedettes talentueuses, qui dérogent à la règle, et nous insufflent un peu d'**optimisme**, et beaucoup de **patriotisme**, les inclure dans notre concours eût privé notre happening d'objet. Il nous aurait fallu envoyer un chèque à un footballeur et notre **cible événementielle** n'eût pas été atteinte, notre **sponsor** refusant de monnayer la présence du vainqueur à la cérémonie de remise du prix.

Le funérarium comble et nos invités comblés

Par définition nous avons exclu les fumeurs de la liste des **nominés**. Fumer tue, faut-il le leur rappeler, ou se résoudront-ils enfin à disparaître, à s'éteindre d'eux-mêmes dans un délai raisonnable, avec leurs cigarettes ?

Représentants d'une espèce en voie d'extinction, et, devons-nous encore le leur asséner, **sursitaires**, ils ne pouvaient prétendre au titre.

Podiums, pom pom girls et BALOU

Sur les **podiums** qui d'ordinaire servent de reposoirs aux **cercueils**, quelques pom pom girls survoltées se sont chargées de nous rappeler leur supériorité originelle sur nos **majorettes** et autres **Claudettes** honteusement dépassées. L'assistance était acquise, malgré le **beat** assourdissant d'un marteau piqueur **tachycarde** rompu avec parcimonie par quelques éraflures bien senties prodiguées par notre **DJ** et prétendant au titre, dont nous tairons le nom, devenu marque de fabrique depuis longtemps (**Ibizza 92**). En effet, notre blog forum voué à la **discussion** ne saurait servir de support à une publicité non lucrative. En dépit donc de cette ambiance sonore, le suspens a su imposer un silence planant.

Nous avons alors commencé à énoncer les nominés, classés sans la moindre partialité dans l'ordre de leur apparition sur Google (Toile française), les **filles** hurlaient QUI EST VIVANT, et nous, les **garçons**, nous énumérions ! FESTIF.

TINTIN, PIERRE DESPROGES, TOUT (vu du ciel, ce qui est le point de vue de Yann Arthus-Bertrand), le SURREALISME, le SYNDICALISME, et...

BALOU, le quatrième ours réintroduit dans les Pyrénées, que nous avons capturé pour la journée, et que nous exhibons dans une cage dorée. BEL EFFET.

Nous avons laissé quelques minutes de plus les filles **survoltées** scander la question philosophique, certes, nous l'avons admis, un peu brainy, qui nous préoccupait, pour ajouter une **sexy touch**.

Là, nous avons nommé **ELVIS**, qui même sur nos pages francophones est remarquablement vivant depuis sa **mort officielle** (16 août 1977), et qui pouvait donc prétendre en cas de défection du vainqueur au titre de dauphin.

Notre invitée surprise

Mais c'est au moment où nous allions enfin porter le **croix** du vainqueur qu'elle fit son apparition. En **live**. Hirsute, surexcitée. Tout le monde s'est écarté devant elle, avec un certain **respect**.

Bernadette a frémi. Ses gardes du corps, il est vrai, ont bien tenté de s'interposer, mais ils se sont vite résignés à faire sortir leur protégée, pour laquelle faute d'un entraînement et de coaching approprié, et surtout, hors des plateaux de télévision, une telle promiscuité était tout simplement impensable. Elle partit donc, sans demander **son reste**, ni même ses **amuse-bouche**.

Une approche philosophique

Elle portait un œil de verre et l'autre se disputait grossièrement avec. Elle a hurlé, JE SUIS LA HAINE, et moi seule ai **droit** au titre !

Puis elle a enchaîné, et au mépris de la **vocation** festive de notre party, elle s'est lancée dans des considérations saugrenues. Elle hurla :

REGARDEZ-MOI : VIVANTE PHILOSOPHIQUE, JE SATISFAIS ARISTOTE. En prononçant ces mots, elle prit une posture inédite puis se mit à rouler sur elle-même. En retombant sur ses pieds elle clama : CHALEUR ET HUMIDITÉ, EN PARFAIT ÉQUILIBRE (effectivement, elle était en sueur) et MOUVEMENT CONSTITUTIF DE CHANGEMENT. Pour les plus boulets, elle persifla : DESCARTES, LUI, SE CONTENTE DE CHALEUR ET MOUVEMENT.

Nous autres on s'en battait, mais le public mal dégrossi a applaudi, comme au cirque. Alors elle en a rajouté : de plus en plus brainy, elle qui d'ordinaire est dénuée du moindre esprit : QUANT À KANT, POUR LE SATISFAIRE, JE GÉNÈRE ET ME RÉGÉNÈRE !

Et joignant le geste à la parole, elle gifla violemment l'un des membres de notre équipe qui, pris de folie, lui tira quelques touffes de **vrais-faux cheveux indiens** (pour vous en procurer cliquez sur le lien **extension**) qui lui restèrent dans les mains, tandis que la vipère s'acharnait sur lui, enfonçant dans sa chair ses **vrais ongles américains** (cliquez sur **french manucure**). Tant et si bien qu'il nous fallut intervenir afin de séparer nos deux protagonistes haineux, électrofilés et agités, qui à l'évidence s'étaient régénérés.

Une remise des prix historique

L'assistance ébahie a encore applaudi la performance avant de tenter de s'éclipser par l'arrière. Mais la horde de ses supporters grégaires attendait dehors en chantant:

LA HAINE ELLE VA GAGNER, LA HAINE ELLE VA GAGNER, reprise audacieuse du **tube de l'été**, disponible en mp3, d'un simple clic, et il faut avouer que pour tenter une percée dans cette foule hostile, il fallait avoir des reins solides (pour vous en procurer, cliquez sur **reins-vivants-en-Chine**).

Plus elle était l'objet de ces acclamations plus la haine enflait. Se boursoufflait obèse et obscène dans ses atours décolletés. Comme les pom pom girls les plus **blondes** rumaient encore la question, en plus de leur chewing-gum, nous avons obtempéré.

Nous lui avons cédé en souriant, et l'avons congratulée en lui remettant notre **trophée**. De toute façon, Bernadette nous aurait approuvés. Son mari lui doit beaucoup. Elle fait parfois de la figuration, en vue des élections.

Pourtant ici, sur ces pages dédiées à la liberté, nous pouvons le confier: le vrai vainqueur, c'était **Jésus**, et de loin. Il coiffait même son père au poteau. Google l'avait désigné plus de dix fois en réponse à notre question. Mais comme à chaque fois que lui ou un de ses émissaires apparaît, la haine s'en mêle. C'est pourquoi, nos fidèles lecteurs conviendront avec nous que l'événement **qui est vivant**, qui eut lieu le 21 avril 2007, à la chambre funéraire de Paris, peut sans conteste être qualifié d'**historique**.

Fady Stephan
Ombre et Forme

« Un tribunal impuissant
Au bûcher livra l'Émile,
Phénix toujours renaissant. »
Béranger, *La muse en fuite*.

Le temps de l'écriture. Écrire sur les parois de ce qui sera une tombe, un bûcher. Graver, griffer avec les cinq ongles de la main, qui accrochent et agrippent. Maintenir la canne du roseau entre ses doigts, le bout aiguisé à la pointe attentive du calame. Alors cet hameçon accrochera le son, nous permettra de nous maintenir en équilibre sur le fil raide du temps, de pénétrer à l'intérieur de la bobine gravée, griffonnée en spirale dans le sillon d'un CD sans Ariane. Y risquer sa vie était l'enjeu de l'écrivain acrobate laissant des plumes au Minotaure l'attendant au fond du labyrinthe, l'imprudent risquant même d'y brûler sur son autel.

Aujourd'hui l'époque est plus primitive encore ; en ce temps d'Assassins et de Minotaures, on brûle sur-le-champ l'écrivain qui ose défier l'interdit ; on raye, on gomme avec un sabre celui dont l'inscription menace ;

on l'égorge, on le fait voler en éclats, on le livre en pâture aux oiseaux moroses.

Phénix, c'est un mythe éthiopien ; alors pourquoi avoir choisi de s'exposer, de mourir, de brûler ? Il est vrai qu'il doit son nom à la pourpre du littoral, cet oiseau multicolore, rouge feu, bleu, pourpre et or, dont les lettres de l'alphabet recouvraient le plumage, tous pictogrammes sonores, calligrammes ou arabesques.

Un poète, Fouad Abi Zeyd, en 1958 s'incendia, alluma son lit blanc – son Liban – pour que l'écriture demeure la seule demeure d'Éternité. Le papillon entra dans le mystère de la lumière même. Il avait tracé sa tombe, signe après signe, l'adieu du cygne, avait écrit le temps noir et rouge, sur ses draps blancs. Il vivait ce que nous savons être notre destin aujourd'hui.

Dans le premier établissement humain la tombe fut une urne ovoïde, jarre de blé coulant, orge et froment, pareille à l'œuf cosmique où s'éclatent et se forment les étoiles, l'œuf du Phénix. On faisait descendre l'homme mort recroquevillé en embryon dans le puits maternel, l'utérus d'une chapelle où s'élevait sa statue, debout, derrière la porte ; la porte où l'identique frappait, puis entraient retrouver l'ipséité, la *persona* et toutes les images

du monde. Cette tombe est marine, sur un monticule, tout au fond d'un puits voisinant la mer. Le soleil descend toujours dans cet horizon océanique, s'y dissout, mer de Chypre, de cuivre, mer d'écumes d'où Vénus jaillit. Vénus Phénix.

On n'ouvrait plus ce non-lieu communiquant avec le placenta du voyage, le lieu du cercueil engagé dans son long périple sous la mer, car une porte s'entrebâillait sur l'au-delà. Dans la main de la statue, était la fleur de lotus, du Nil, le nénuphar, le papyrus flétri. Au contact d'une autre plante merveilleuse, l'herbe de Gilgamesh, sous-marine fleur de vie, la forme froissée se ranimait, reprenait âme, se mettait à respirer, recommençait le cycle. L'oiseau vivant rejoignait l'oiseau dessiné.

Au même moment, à Héliopolis, les prêtres brûlaient le cadavre du premier phénix millénaire. Aube d'une Révolution sidérale. Quant à l'Inscription, elle éclatait et remontait éclairer l'univers des vivants.

22 novembre 2006. J'entends les chants d'une église qui battent ma demeure comme le vent. Des prières montent et commémorent un écrivain assassiné, un écrivain dont l'ombre danse à jamais, vrai reflet sur la mer; mais un autre écrivain l'avait précédé, puis un autre le suivra, et d'autres encore dans le miroir infini...

Du fond du temps l'être renaît toujours de la matrice des vingt-deux lettres libres, qui sont feu, miroir, encre noire et sang rouge; angoisse, amour, violence, cri, soupirs, respiration, rire et pleurs, variations en tout pareilles au beau visage de la mer.

Une combinaison des vingt-deux lettres l'aura tué, l'écrivain. À l'intérieur des lettres de l'alphabet gît également une puissance de feu et de mort. Un revolver silencieux. La plupart des hommes manient avec extrême prudence cet instrument comme une harpe de lettres éoliennes poussant des murmures, de peur de s'y brûler les doigts.

Cet écrivain qui s'est jeté tête première dans le feu, aura-t-il agencé un code secret et simple, comme on forme un numéro sur le combiné téléphonique? A-t-il appelé à son secours la liberté?

Après la plongée dans le gouffre océanique, qui resurgira vivant?

Camille de Toledo
Vies d'un éléphant

C'est une journée d'automne presque ordinaire dans un lycée de l'Oregon ; sur le chemin des cours, Elias rencontre un couple de punks, Nathan termine son entraînement de football puis rejoint sa petite amie, Carrie, le ciel est bas, on s'ennuie visiblement ; dans la cafétéria, Jordan, Nicole et Brittany se confient les derniers potins, John sort se détendre sur la pelouse où il croise Alex et Eric ; l'histoire chavire lorsque ces derniers extraient des armes de leurs sacs.

Produit par la chaîne HBO, le film a été tourné en vingt jours.

Avec

John Robinson.....John
Elias McConnell.....Elias
Alex Frost.....Alex
Eric Deulen.....Eric
Jordan Taylor.....Jordan
Kristen Hicks.....Michelle

*

Mais revenons au drame, le 20 avril 1999.

11 h 10. Eric et Dylan arrivent dans leur école de West Denver, Colorado, et garent leur voiture à côté de la cafétéria. 11 h 14. Sous une table, les deux adolescents laissent des sacs contenant neuf kilos d'explosifs. 11 h 23. Les suspects attendent à la sortie ouest de l'école. Ils dégainent des fusils de chasse, des armes semi-automatiques et commencent à tirer sur les élèves. Un premier appel atteint le numéro d'urgence. 11 h 24. Les élèves se trouvant à la cafétéria comprennent ce qui est en train de se passer, le personnel fait son possible pour les mettre à l'abri, une voiture de police rejoint l'école et les agents ouvrent le feu sur les suspects. 11 h 27. Eric et Dylan entrent dans l'école et tirent au hasard. 11 h 28. Ils pénètrent dans la bibliothèque et tuent dix personnes. Ils en blessent douze autres dans les sept minutes et demie qui suivent. Ils tirent également contre la police rassemblée sur le parking. Au cours des quarante minutes suivantes, Eric et Dylan errent dans l'école en tirant des coups de feu et en jetant des explosifs. 12 h 06. La première équipe d'intervention entre dans l'établissement, puis, quelques minutes plus tard, les deux amis se suicident dans la bibliothèque.

*

*La chronologie du drame a pu être établie
grâce aux caméras de surveillance, aux appels passés au
numéro d'urgence, et au travail des journalistes.*

The New York Times, 26 avril 1999

*

Dans cette histoire, dont une version apparaît dans les canons bouddhistes datant de l'an 2 avant Jésus-Christ, plusieurs aveugles examinent différentes parties d'un éléphant – une oreille, une patte, la queue, le corps, une défense... Chaque aveugle est convaincu de comprendre la vraie nature de ce qu'il tâte ; pour l'un, c'est un éventail, l'autre, un arbre, un autre encore, une corde, un serpent, une lance ; mais aucun des aveugles ne parvient à deviner qu'il s'agit, en fait, d'un éléphant.

Pour son film, Gus Van Sant déclare ouvertement s'être inspiré d'un documentaire de l'Anglais Alan Clarke déjà intitulé *Elephant* ; mais, alors que chez Clarke, la répétition du même plan était une attaque d'ordre politique contre la banalisation des meurtres perpétrés par l'IRA, chez Van Sant, elle permet de circonscrire le territoire familier du lycée.

*

*Aux journalistes qui l'ont interrogé sur son titre
pendant la quinzaine, Gus Van Sant a répondu une
bonne centaine de fois : « L'éléphant, c'est l'animal qui se
tient au milieu du salon et que personne ne veut voir. »*

La gazette du Festival, 21 mai 2003

*

Denver, 3 mai 2002. Un juge fédéral a rejeté la demande selon laquelle les distributeurs et les créateurs de jeux vidéo et de films devaient être tenus responsables pour le massacre du lycée Columbine.

Le juge du district, Lewis Babcock, met ainsi fin au procès intenté à Time Warner Inc., Palm Pictures, ainsi qu'à onze autres sociétés de production de jeux dont Sony Computer Entertainment et Activision & Id Software, les créateurs de *Doom*.

L'accusation portée par la famille de l'enseignant Dave Sanders, mort pendant la tuerie, au nom de toutes les victimes de Columbine, arguait que les producteurs et distributeurs auraient dû savoir que leurs produits pouvaient pousser Eric Harris et Dylan Klebold à perpétrer le massacre.

Dans son jugement, Babcock estime que les producteurs de jeux violents tels que *Doom* ou *Redneck Rampage*, et de films tels que *The Basketball Diaries* ne

pouvaient en aucune manière prévoir que ces produits seraient la cause du massacre de Columbine.

Un an avant les faits, à propos du plan de l'attaque, Eric Harris notait dans son journal : « Ce sera comme les émeutes de Los Angeles, l'attentat d'Oklahoma City, la Deuxième Guerre mondiale, le Vietnam, *Duke* et *Doom*, le tout mixé ensemble... Je veux marquer le monde pour longtemps. »

De même, durant l'enquête sur la tuerie, la police a mis en évidence une séquence vidéo où l'un des deux tueurs manie une arme au canon coupé qu'il appelle « Arlene », du nom d'un des personnages de *Doom*.

Rejetant la plainte de la famille de Dave Sanders, le juge Babcock déclare : « Mon dégoût personnel mis à part – puisque c'est mon devoir de magistrat – j'estime qu'il y a une utilité sociale évidente à la production de formes expressives et créatives de divertissement, et ce, même si la violence en fait partie. »

*

Gus Van Sant déclare ouvertement s'être inspiré du jeu vidéo Doom ; le point commun entre le film, le jeu, et la vie quotidienne des élèves tient à l'enfilade de couloirs et de plans-séquences grâce auxquels Van Sant suit ses personnages.

Mais alors que dans Doom la répétition du même plan est un appel au meurtre, chez Van Sant, elle permet de circonscrire le territoire familial du lycée.
John Gocke, cadrage.net, 20 juin 2003

*

En 1996, Eric Harris créa un site Internet afin d'élaborer avec son complice Dylan Klebold des tableaux supplémentaires du jeu *Doom* ; le site devint rapidement un journal intime dans lequel Eric confiait sa haine du monde et mettait en ligne ses sentiments envers ses camarades et ses amis.

Lorsqu'en 1997 Eric publia des menaces de mort contre l'un d'eux, les parents de ce dernier portèrent plainte ; Michael Guerra, l'adjoint du shérif du comté chargé de l'enquête, découvrit alors qu'Eric avait publié une liste des personnes à abattre au lycée Columbine.

En 2006, le journal intime d'Eric a finalement été rendu public, il est disponible sur Internet et l'on peut y lire, par exemple : « Comme je l'ai déjà dit, la conscience de soi est une chose merveilleuse. Grâce à elle, je sais ce que vous autres fils de pute pensez et ce que je dois faire pour vous rendre malades ou malheureux. »

Et plus loin : « Si vous connaissez l'Histoire, vous savez que les nazis ont mis au point la solution finale au problème juif... Tuez-les tous. Eh bien, au cas où vous ne m'auriez pas compris, je dis : Tuez l'espèce humaine, personne ne doit survivre. »

Avec

Eric Harris.....Eric

Dylan Klebold.....Dylan

*À la mémoire de leurs camarades tombés
comme des quilles*

*

Le 15 mars 1999, Dylan mâche un cure-dent, Eric joue avec une caméra. Après l'avoir posée, il va rejoindre Dylan sur un canapé et les deux garçons commencent à discuter ; la caméra tourne, ils rêvent à voix haute à l'idée que, bientôt, le monde entier regardera ces images. Ils s'en flattent, puis s'adressent à leurs parents pour leur dire que c'est à cause d'eux qu'ils ont accumulé tant de colère. Enfin, ils se mettent dans les conditions de l'attaque :

ERIC : Ferme ta gueule, Nick, tu rigoles trop ! Et les deux filles assises à côté de toi, elles veulent sûrement

que tu fermes ta gueule aussi ! *Jesus* ! Rachel et Jen... et qui d'autres...

DYLAN : Je ne vous aime pas, Rachel et Jen, vous êtes des petites putes coincées, des petites traînées chrétiennes...

ERIC : Ouais, « Jésus, je t'aime, Jésus, je t'aime... », ferme ta gueule, putain.

DYLAN : Qu'est-ce que Jésus ferait ? Qu'est-ce que moi je ferais ? (Il fait semblant de tirer sur la caméra avec sa main et produit le son qui va avec.)

ERIC : Moi, je tirerais dans ta putain de tête ! Allez les Romains ! Dieu merci, vous avez crucifié ce trou du cul.

ERIC ET DYLAN : Allez les Romains, allez les Romains!!! Yeah!!! Woooo!

Quelques minutes plus tard, les deux amis filment leurs armes, leurs munitions, leurs équipements...

ERIC : Voilà ce que vous trouverez sur mon corps en avril.

DYLAN : Les réalisateurs vont se battre pour raconter notre histoire.

ERIC : Tu crois que ce sera Spielberg ou Tarantino ? Moi, j'aimerais qu'il y ait beaucoup de signes annonciateurs et d'ironie dramatique dans le film.

DYLAN : Je sais qu'on aura des disciples parce qu'on est des dieux ; on n'est pas vraiment humains – on a des corps d'humain, mais on est plus évolués.

*

Moins de trois ans après la sortie du film *Elephant* de Gus Van Sant, à l'occasion du sixième anniversaire de la tuerie, un jeu vidéo sur le massacre de Columbine est mis en ligne sur Internet ; téléchargeable gratuitement, le jeu s'ouvre par cette phrase :

Bienvenue dans Super Columbine Massacre RPG, vous êtes dans la peau d'Eric Harris et de Dylan Klebold ce jour fatal dans la banlieue de Denver, à Littleton. Cette fois-ci, le nombre de victimes dépend de vous.

Tout commence dans la chambre d'Eric ; une fois au lycée, vous devez poser une bombe à la cafétéria, puis rejoindre Dylan sur une butte à l'extérieur de l'école ; de là, vous attaquez les élèves et les poursuivez à l'intérieur.

À chaque confrontation, le joueur a le choix entre le mode auto – l'arme est choisie pour vous – et le mode manuel – c'est vous qui choisissez l'arme ; à chaque fois qu'Eric Harris et Dylan Klebold tuent, un *pop-up* apparaît où vous pouvez lire : « Encore une victoire pour la mafia des pardessus. »

Lorsque les deux amis meurent, l'écran déroule une série d'images d'archives comprenant des photos de l'enquête, Eric Harris et Dylan Klebold suicidés dans la

bibliothèque, des élèves courant et pleurant dans les couloirs, des coupures de journaux ; puis, des images d'Eric et Dylan enfants.

Le dernier tableau vous remet dans la peau des tueurs ; vous êtes en enfer et vous devez vous battre contre des démons qui ressemblent à ceux du jeu préféré d'Eric, *Doom* ; il vous faut alors retrouver Friedrich Nietzsche pour lui remettre un exemplaire de son livre posthume, *Ecce homo*.

Le créateur de *Super Columbine Massacre RPG* a refusé de s'identifier ; répondant aux questions des journalistes sous le pseudonyme « Columbin » – il était lui-même élève dans un lycée du Colorado au moment des faits – il déclare avoir été durablement impressionné par le raid d'Eric et Dylan.

*

Le jeu créé par Columbin a aussitôt provoqué la colère et l'indignation des proches des victimes. « Nous vivons dans une culture de la mort », s'est indigné Brian Rohrbough, dont le fils Daniel est mort lors de la tuerie.

Une autre victime, Richard Castaldo, que le massacre du 20 avril 1999 a rendu paraplégique, a lui-même testé le jeu : cette fois-ci, c'était lui qui tenait les armes et tirait aveuglément sur ses camarades.

« Ça ne m'a pas choqué, mais ça m'a perturbé, a-t-il admis. En fait, ça m'a rappelé le film *Elephant*, mais sous la forme d'un jeu vidéo ; je crois que j'ai compris ce que le jeu essayait de montrer, au moins en partie. Parfois, c'était difficile de continuer, mais j'ai eu le sentiment que, d'une certaine manière, ça pouvait m'aider. »

*

« L'éléphant, c'est l'animal qui se tient au milieu du salon et que personne ne veut voir. »

Gus Van Sant

« L'éléphant, c'est l'animal qui se tient au milieu du salon et que personne ne veut voir. »

Gus Van Sant

« L'éléphant, c'est l'animal qui se tient au milieu du salon et que personne ne veut voir. »

Gus Van Sant

*

La veille du massacre, Dylan Klebold écrit dans son journal :

« Je me demande bien qui est vivant. J'aurai bientôt la réponse, dans vingt-six heures et trente minutes, le jugement va commencer. Difficile, mais pas impossible, nécessaire, éreintant, fun. Quel plaisir y a-t-il à vivre sans un peu de mort ? Enfin, c'est intéressant, quand j'ai ma forme humaine, de savoir que je vais mourir, tout paraît trivial. »

Puis, sa dernière note :

« Entrer, poser la bombe à 11 h 09 pour 11 h 17. Partir. Programmer la bombe dans la voiture. Conduire jusqu'à Clemete Park. S'équiper. Revenir à 11 h 15. Garer les voitures. Programmer les bombes des voitures pour 11 h 18. Sortir. Monter sur la butte, dehors. Quand la première bombe explose, attaquer. S'amuser ! »

Raoul Vaneigem

Incompatibilité

Dans un monde gouverné par les morts, vivre est un défi de chaque instant. Ce qui, partout, passe pour la réalité procède d'une mise en scène où, vidée de sa substance, la vie n'est plus que la forme qui la représente. Qu'y a-t-il de commun entre le bonheur auquel chacun aspire du fond du cœur et l'image du bonheur consommable que diffuse une information à la solde du marché planétaire ?

C'est pourquoi la question « Qui est vivant ? » ne prend son sens qu'en raison de celui qui la pose. Ce sens diffère selon que s'interroge un être de chair et de désirs ou un émule de Paul de Tarse – ce gnostique ascétique, inventé par Marcion, avant d'être récupéré par le catholicisme – pour qui, en l'occurrence, est vivant celui qui meurt à soi-même pour accéder à la vraie vie, dans l'au-delà. L'au-delà de la terre, l'au-delà de l'histoire, l'au-delà de la misère du siècle, lorsque le soleil de la croissance économique viendra réchauffer les os de ceux qui se sont sacrifiés pour elle.

Ainsi le salut à venir doit-il se payer au prix fort d'une existence sans attrait, que l'ennui et la peur effi-

lochent jour après jour. Telle est la vie désincarnée qu'exaltent ceux dont l'avoir s'enrichit aux dépens de l'être. Tel est le spectacle parodique du vivant qu'animent les pantins politiques et affairistes qui prétendent parler et agir en notre nom.

Voyez-les minauder et se contorsionner, ces sacerdoces d'une religion de l'argent qui absorbe toutes les autres. Leurs gesticulations obéissent aux fluctuations boursières. Marchandises à visage humain, ils ne connaissent d'autres libertés que celles du prix, du profit, du libre-échange. Ils se sont vidés de leurs tripes sur l'autel de la sainteté financière et appellent à communier, sinon du même côté du moins avec la même crainte et la même ferveur, ceux qui possèdent l'argent et ceux qui en manquent cruellement ; car des uns et des autres, seule la main froide et distante règle le sort du calcul égoïste.

Ce n'est pourtant là qu'une danse macabre et ridicule à laquelle le plus simple des désirs de vivre refuse spontanément sa caution. Quiconque éprouve encore en lui une étincelle de vie n'ignore pas quel pouvoir elle a de s'embraser au souffle de l'amour, de l'amitié, d'un bonheur solidaire du bonheur de tous.

La vie authentiquement vécue est incompatible avec l'économie et les systèmes de gestion qui la rentabilisent. L'affection, la jouissance, la créativité, la solidarité se donnent et ne s'échangent pas.

La vie dispose d'une arme absolue contre les entreprises planétaires qui l'exploitent, la polluent, la dévastent : sa gratuité. Que la liberté vécue révoque inexorablement les libertés oppressives de l'économie ! À l'heure où le capitalisme, misant sur le développement des énergies naturelles, pousse l'outrecuidance jusqu'à vouloir nous vendre le soleil, le vent, l'eau, la force végétale, l'occasion nous est offerte d'affirmer la souveraineté de la vie et de fonder, en menant la lutte pour l'autonomie et pour l'autogestion, une société qui, pour la première fois dans l'histoire, soit l'expression d'un véritable progrès humain.

Thierry Vila

Le doux et l'informe

Il croyait en cette intelligence du monde, laquelle, selon lui, signifiait l'homme en tant qu'être de Nature, intelligence qui, outre les chemins de la raison, et de l'esprit selon le sens que lui accordait le grand de Cues, empruntait peut-être avant tout autre, ceux de cette vérité immédiate de l'Homme en tant que fragment du grand Tout. Peut-être était-ce cette disposition particulière qui fut à l'origine de ce que, lorsqu'il ouvrit les yeux trois heures plus tard, ce matin-là, il fut averti que les choses seraient une fois encore à peine différentes de ce qu'elles étaient dans son souvenir, les jours d'avant... Il accepta cette sorte d'évidence sans chercher à la comprendre rationnellement et se demanda : « D'avant quoi ? » Et il ne sut répondre. Il avait en lui-même insisté sur le « à peine », et cette emphase silencieuse l'alerta. Que se passait-il donc dans son esprit pour que l'apparence du monde et ce qu'il en vivait à chaque instant fussent ainsi altérés, au point qu'il en fit la grimace ? Il y eut ce goût dans l'arrière-bouche... Ne trouvant aucune réponse qui le satisfasse, il fit comme il faisait chaque jour depuis quelque temps, et s'occupa par diverses considérations à chasser de son ventre ce

poids étrange, et de son esprit, ce bruissement de fond, indémêlable de sa respiration, qui enveloppait et obscurcissait la perception de toute chose. Laisant de côté la raison objective, il tentait d'ouvrir son cœur et de laisser venir à lui le flux souterrain qui ne voulait pas se démasquer. Il eut soudain la conviction que mettre en marche son corps, faire travailler ses muscles, dénouerait le nœud, si nœud il y avait. Mais il ne trouvait pas d'autre mot pour qualifier ce qui se mettait ainsi en travers de sa route. Il décida donc d'aller marcher.

Il descendit l'escalier, jeta un coup d'œil dans la cuisine et entendit Catarina qui lavait le sol. Après avoir enfilé son pourpoint noir, il prit son chapeau et sortit dans le *vicolo*, sans se manifester. Au moment où la porte claquait, il prit conscience de ce qui se passait et cela le troubla encore d'avantage. Il réalisa que c'était la toute première fois de sa vie, et il chercha dans sa mémoire trace du contraire mais n'en trouva aucune, qu'il quittait sa table de travail sans un but bien défini et tangible. Aller sur un chantier, visiter un commanditaire ou se rendre à l'office : tels étaient les seuls impératifs auxquels il se soumettait et qui lui faisaient quitter son cabinet, chaque jour de Dieu depuis qu'il avait mis le pied dans cette maison, il y avait vingt-sept ans de cela. Pas un jour, pas une heure oisive. Dès après la première nuit passée chez son parent Garvo dont

c'était alors la maison, malgré qu'il fût exténué par le voyage à pied depuis Milan, dès le lendemain, il était à pied d'œuvre, de tout son être et de toute son âme, sur le chantier de San Pietro. Il avait dix-huit ans. « Et depuis lors, se disait-il, je n'ai pas souvenir de m'être levé le matin pour autre chose que le travail ou la prière. » Mais, aujourd'hui, à quarante-sept ans, pour quelque changement dont il n'était pas maître, il agissait, conduit par une sorte de nécessité douce, informe, de manière tout à fait inaccoutumée. Il faisait encore frais, Rome s'éveillait, les cloches s'ébranlaient, les vols de colombes claquaient contre les portes cochères et Messire l'architecte allait se promener.

Extrait de *Le bâtisseur*,
à paraître aux éditions Verticales.

B.W.

Ils vivent

Georg Christoph Lichtenberg Antonin Artaud Isidore Ducasse dit Lautréamont François Rabelais Alfred Jarry James Joyce Jonathan Swift Laurence Sterne Arthur Rimbaud Samuel Beckett Miguel de Cervantes Saavreda Ambrose Bierce Voltaire Der Nister Georges Bataille Franz Kafka Thomas Bernhard Donatien de Sade Karl Kraus Félix Fénéon Henri Michaux Hubert Selby Jr Jack Kerouac Denis Diderot Alighieri Dante William Burroughs Matsuo Bashô Aurelius Augustinus dit saint Augustin Giacomo Leopardi Antonio Machado Primo Levi Julio Cortázar William Faulkner Fernando Pessoa Baruch Spinoza Robert Antelme William Shakespeare Jean-Michel Palmier Carl Salomon Jean Lorrain Jules Supervielle Malcom Lowry Louis Calaferte Arthur Adamov Max Aub François Villon Thomas More Joë Bousquet Alphonse Allais Oscar Wilde Machiavel Philippe Muray Maurice Fourré Raymond Queneau Philippe Soupault Jean Genet Blaise Pascal Walt Whitman Georges Fourest Robert Burton Élisée Reclus Ante Ciliga Jorge Luis Borges Curzio Malaparte Vsevolod M. Eichenbaum dit Voline Georges Borgeaud Karl Marx Marina Tsvétaïéva Jean-Pierre Martinet Achille Chavée Jean-Pierre Brisset Jean Renart Antoine Destutt de

Tracy Georges Perros Albert Caraco Alexandre Zinoviev Guy E. Debord Chamfort Blaise Cendrars Tristan Tzara Charles Fourier Louis-René des Forêts Alphonse Boudard André Suarès Montaigne George Orwell D.H. Lawrence Pascal Pia Léon Bloy Jean Follain Henri Roorda Georges Darien Jacques Dupin Francis Giauque Brendan Behan Adoré Floupette Benjamin Constant Henri Thomas Jean Meslier Félicité Robert de Lamennais Oscar Panizza Marcel Proust Pierre Mabilie Erik Satie Maurice Ciantar Paul-Louis Courier Walter Benjamin Thomas Wolfe Frédéric Berthet Arno Schmidt Remy de Gourmont Ludwig Hohl Émile Littré Dashiell Hammett Ramón Llull Marcel Aymé Giordano Bruno Anton Tchekhov Jan Valtin Georges Henein Jim Thompson Saki Jan Potocki Marcel Béalu Edgar Allan Poe Xavier Forneret Francis Ponge Robert von Musil Tristan Bernard Benjamin Péret Stephen Leacock Jacques Vaché Joseph Conrad Adolf Loos Jacques Prévert Averroès Crébillon Gérard de Nerval Saint-Pol Roux Lucien R.L. Stevenson René Daumal Johann W. von Goethe Herman Melville Roger Gilbert-Lecomte Gédéon Tallemant des Réaux Charles Dickens Italo Svevo Arthur Cravan Honoré de Balzac Boris Pilniak Józef Czapski Maurice Joly Raymond Chandler Jacques Sternberg James Thurber Samir Kassir Hermann Ungar Robert Benchley Catherine Pozzi Antoine Blondin Jean Gaulmier E.T.A. Hoffmann Eugène Dabit Benedetto

Croce Georges Haldas Jean Prévost Panaït Istrati
Charles Perrault Serge Gainsbourg Mohamed Khaïr-
Eddine Jean de La Fontaine Georges Ribemont-
Dessaignes Henri Pichette Norge Baltasar Gracián
Philippe Raulet Hérault de Séchelles Jakob
Wassermann Joseph Déjacque Clarice Lispector Victor
Hugo Louise Colet Federico García Lorca Tristan
Corbière Omar Khayyam Stig Dagerman Rainer Maria
Rilke Michel Leiris Isaac Babel Gustave Flaubert Henri
Lefebvre Charles-Joseph de Ligne Vauvenargues
Étienne Roda-Gil Jules Vallès Stephen Crane Henry
Adams Ring Lardner Osamu Dazai Heinrich Heine
Noureddine Ben Khader Étienne de La Boétie Friedrich
Dürrenmatt Lou Andreas-Salomé Jean-Sébastien
Mercier Naguib Mahfouz Élie Faure Astolphe de Custine
Isidore Isou Charles Nodier Novalis Taha Hussein Pierre
Klossowski André Pieyre de Mandiargues Hanna Arendt
Badr Chaker Es-Sayyâb Georges Limbour Aloysius
Bertrand Alexandre Vialatte José Bergamín Eschyle
Jean Amrouche Farîd-ud-Dîn Attar Charles-Albert
Cingria Jules Laforgue Amos Tutuola Georges Fourest
Achim von Arnim Lewis Carroll Nicolas Bouvier Ezra
Pound Ben Hecht André Hardellet John Dos Passos
Carlo Emilio Gadda Gabrielle Wittkop William Blake
Henry Thoreau E.E. Cummings Ernest Hemingway
Henry Miller Italo Calvino Charles Cros Mikhaïl
Boulgakov William Carlos Williams Léo Campion

Sophocle Henri Frédéric Amiel Euripide Valery Larbaud
Pierre Dac Louis Nucera Nelson Algren Pierre
Bettencourt Albert Capus Stendhal Albert T'Serstevens
Vladimir Nabokov Jean Tardieu André Frédérique
Homère Ödön von Horváth Junichirô Tanizaki Leopold
von Sacher-Masoch Max Jacob Jules Renard Louis
Guilloux Max Stirner James Agee Bruno Schulz Arthur
Schopenhauer Alexandre Grine Elias Canetti Vassili
Rozanov Louis Scutenaire Victor Klemperer Pierre
Kropotkine Fritz Zorn François Valorbe Abû Nuwâs
Muslih Saadi Juan Carlos Onetti Nathaniel Hawthorne
Pierre Clastres Thomas de Quincey Fernand Combet
Gilbert Keith Chesterton Robert Walser Villiers de L'Isle-
Adam S.I. Witkiewicz Ramón Gómez de la Serna
Heinrich Heine Raymond Roussel Witold Gombrowicz
Hérodote Friedrich Hölderlin Friedrich Nietzsche
Georges Hyvernaud René Crevel Hermann Broch Pierre
Herbart Richard Wright Boris Vian Joyce Carol Oates
Mikhaïl Bakounine Henri Calet Raymond Guérin
Evgueni Zamiatine Charles Baudelaire Joseph Roth
Grisélidis Réal Louis-Ferdinand Céline al-Maari André
Dhôtel Tarjei Vesaas Juan Rulfo Theodor Fontane Alfred
Döblin Fedor Dostoïevski Joachim du Bellay Evhémère
John Coltrane et Mal Waldron.

In memoriam Jean Cayrol, Maurice Girodias,
Gérard Lebovici, Eric Losfeld.

Guy Walter

Épître à saint Paul

Qui est vivant? C'est une question que je ne me pose jamais. Je lui reconnaîtrais volontiers sa beauté si je ne lui soupçonnais immédiatement de servir les sophismes les plus cruels. Je dirais volontiers à saint Paul qui l'a posée que l'Église tout au long de son histoire s'est montrée des plus savantes lorsqu'il s'agissait d'user des pouvoirs du langage pour justifier les actes les plus brutaux. L'adjectif vivant désigne la qualité physique d'être en vie, un point, c'est tout. Je laisse saint Paul s'interroger et je m'en vais vivre mon aventure de vivant tout à la joie de mes sens que j'essaierai de rendre le plus libres possible. La vitalité de la vie me fait dire : je suis vivant et dans cette affirmation, je choisis la gloire, la jouissance, la force inouïe. Je ne m'attarderai pas, j'irai vite parce qu'être en vie va toujours beaucoup plus vite que nous. La vie m'enchanté, la beauté de la qualité vivante. J'aime le sexe pour cette raison. Augmenter l'intensité, diversifier les expériences, accepter de ne rien comprendre, se lancer : je suis vivant. Être fier de ses passions et ne rien accepter qui nous en détourne. Affirmer sans cesse. Augmenter. Mettre au crédit de la vie que la vie vit. Dire que ça

nous va comme ça, qu'on ne veut pas en savoir plus. Il y a un drame dans le fait de vivre puis de ne plus vivre. Le meilleur moyen d'y répondre, c'est de combattre tous ceux qui voudraient diminuer les forces de la vie pour que la rupture soit moins tragique quitte même à échanger la vie avec la mort et à nous faire croire que la vie n'est pas dans la vie. Un grand philosophe allemand qui à la fin de sa vie parlait à son cheval nous a assez bien dit ce qu'il en était de cette ruse. Quant à moi, ma force philosophique consiste à pousser la porte de mon appartement en disant : alors les vivants, assez mécontent qu'ils ne soient pas immédiatement là quand j'arrive. Mes deux chats Cosette et Monsieur Dimanche vivent avec moi parce qu'ils sont vivants. S'ils étaient morts, je ne vivrais plus avec eux. Mes deux chats sont vivants. Voici ma réponse, mon cher saint Paul.

Laurence Werner David

Rendez compte de la chair et des os

Sur la bande test d'un documentaire primé à Dublin l'été 2006 défilent les éléments d'un décor classique irlandais : milliers de kilomètres de murets de pierres, lande violette et rase, extrémité d'un cap aux reliefs tourmentés ; quelques rares maisons. Une petite route épouse les contours de la côte jusqu'à la pointe nord d'une île où se situe l'action dudit documentaire.

Voix « off » de Marguerite G. Marke.

Je ne suis ni statue, ni peinture de Botticelli dans sa coquille. Depuis hier est apparu sur mon visage un cercle comme une écaille noire et lustrée sur une lune d'eau. Un point précis sur la ligne médiane du visage chatouillant le menton. J'ai beau appuyer, tourner la vitre-miroir pour domestiquer le soleil, que celui-ci blanchisse la peau : aucun des reflets n'assimile la tache brune. Je n'ai de cesse d'appuyer de mon index le bas du menton, comme si ce geste mêlé à un jet de lumière pouvait effacer la marque honteuse, magiquement la voir coller à mon doigt et la lancer loin vers la baie d'Inishmore où à l'extrémité des vents le phare si blanc accuse et dévore tout ce qui ne rutilé pas. Je palpe. Je cherche les racines du nodule

comme un marteau sur la pointe j'aurais ajusté mon tir : or le morceau de chair noire et centrale qui vient d'apparaître est lisse comme une tanche, piquant vers l'intérieur le dard de son hameçon généreux.

Sur la falaise nord, deux Aranais remarquent qu'un joli grain allonge les formes déjà longues de mon visage, que cette petite boule se détache ainsi qu'une île de son continent.

– Il partage exactement votre visage en deux et fait se dénuder l'os qui était caché, dit le premier.

– Votre peau est douce et ronde. La leur est collée à leur os, sèche comme du bois, rétorque le deuxième.

Quoiqu'il paraisse un moine en pleine componction, je suis soulagée d'entendre cet homme annoncer que son collègue et lui vont me laisser seule un instant, faute de la présence des assistants du maître et du maître lui-même.

– Soyez tranquille ici, Marguerite, concluent-ils, Andy Andrews ne sera jamais loin de vous.

– Est-ce que l'attente sera longue ?

Ils ne répondent pas. Je n'ose plus les interroger sur rien.

Pourquoi Andy Andrews intervient-il sur mes gestes ? Qu'a-t-il de si important à dire qu'il s'autorise à me prescrire telle ou telle attitude ou inclinaison ? Je décide que sa voix n'est pas un ordre. Je m'assieds sur un banc, masquant la difformité dans ma paume. Le geste par

habitude devient naturel : cette complaisance nouvelle avec mon point à cacher me grise. Je ne sais combien de minutes dure cette pose étourdissante. Je suis encore toute troublée quand je m'aperçois que la voix s'est tue. J'appelle Andy. Des bruissements spasmodiques de la mer ne s'arrache aucune voix d'homme. Je marche jusqu'au bord de l'île.

À l'extrémité de la falaise, une fenêtre, sorte de bow-window ondulant, oblique devant moi. Dans son antre gémit une fine lueur, un brin teigneuse. Cette fenêtre se déplace ainsi qu'un bolide angulaire qui m'ingérerait sans m'avoir grignotée au préalable. L'appareil est colossal. La copie d'une caméra géante qui absorbe tout sur son passage. Je cherche une prise sur sa partie la moins glissante. Au fond de la fenêtre, un filet d'eau, empli d'écailles, défile. Je m'approche. Contre toute attente, alors qu'elle opère une manœuvre circulaire noircissant chaque bord des tuyaux coudés à sa surface, ladite caméra recule si rapidement qu'entre ses deux montants, une guillotine jaillit, clapotant hargneusement contre la paroi. La caméra revient sur moi. C'est là, à l'intérieur de l'évidement que je pénètre, que la tache en forme de boucle réapparaît.

Mise au point sur mon écaille aussi dure que du ciment.

La lente précision de ce mouvement m'assure d'être l'intrigue que tous les Aranais se querellent.

Le groupe d'Aranais les plus âgés s'agite à la pointe du port An Choma, vers Dun Gabhla. Certains rient et crient à l'approche de la chambre. Derrière la vitre j'observe l'armée en déroute s'avancer avec d'énormes valises, les bras chargés d'une multitude d'appareils presque tous perforés. L'intensité lumineuse qui émane du groupe bouscule le calme pénétrant de ma chambre, la guillotine même ne parvient plus à concentrer le faisceau le long de la lame tranchante. Contre l'épaisseur de la vitre se cogne une nuée de pipistrelles. Sur le rouleau de gélatine en train de se dérouler à quelques centimètres de mon front, mon grain a essaimé d'autres cercles chatoyants et délicats qui pourtant n'ont rien de petits bijoux. Les grésillements du cortège en marche ne sont bientôt plus que cliquetis de métal et musiques dissonantes. Je crains qu'on ne me fasse sortir de force de la chambre où j'ai pris de récentes habitudes. Je pose les rideaux : un dans le couloir, deux aux fenêtres, je les accroche aux griffes qui soutiennent tant bien que mal le rouleau gélatineux. Le brouhaha augmente. Impossible de comprendre, derrière la vitre, leurs paroles. Certains mots sont écrits dans mon carnet de traduction. Les mots ne correspondent à aucun autre, ils se chevauchent avec violence, ou s'électrisent et s'hydrocutent, leur cri aigu, leur formule impérieuse, s'étouffent dans une interrogation, sans grâce.

« Avez-vous le message avec l'image ? » ne cessent-ils de marteler.

Ce qui semble unir leur cri ? L'impuissance essentielle à vouloir et à ne pas pouvoir.

Si bien qu'ils se contentent d'une interrogation.

Mon grain défile de moins en moins vite sur le rouleau qui sautille encore de temps en temps, et n'imprime les reproductions que partiellement. À entendre ces bruits étrangers, je soulève le rideau qui a commencé à s'imbiber d'un tissu gras : un homme âgé sort de la foule. L'homme est la cible des jeunes Aranais qui lui parlent très rapidement, passablement excités. Le très vieil homme porte un couvre-chef beige, s'amuse à actionner une espèce de chronophone. Ses lèvres écarquillées fraient avec le baiser des anges.

– Vous êtes jolie et vivante, dit-il en me saluant brièvement.

Ces deux adjectifs m'ont toujours paru d'une grande banalité, aléatoires et peu salutaires ; qualités bornées comme certaines petites peaux au coin des yeux.

La chambre s'est ouverte.

Dès que je suis hors de ses murs, le vieil homme s'approche. Ses os se dénudent comme des dents. Il colle sa main à mon écharpe. Je résiste. Derrière lui, d'autres Aranais gagnent du terrain, se demandant comment une fille comme moi – du continent – va se dépêtrer d'un

habitant révolté. Une voix dans un haut-parleur vocifère : « N'ayez pas peur, ce n'est pas après votre corps qu'il en a ! Il se fiche de votre corps vivant duquel d'ailleurs il ne pourrait rien prendre ! » Est-ce la voix tutélaire, l'éternelle voix traductrice d'Andy Andrews ? Je suis face au vieillard. Je lui désigne la croix qu'il porte. Accommodant comme la plupart des hommes que j'ai rencontrés ici, il me l'offre. La croix brille de la couleur ardoise de l'île.

Les voix augmentent avec le frimas qui, malgré la puissante lumière venue du phare, éloigne les visages, les rendant indécis ou étirés jusqu'au pied de Gabhla.

Je suis pour eux ce poisson convoité qu'on piège à tâtons.

Ai-je appris à prendre le large ?

Il existe une entrée escarpée sur la dune. Elle cache une plage de galets bleus, une petite plage sans histoire. Profitant de l'oubli et du brouillard, j'y fais une descente et cours étendre mon visage dans l'océan crépitant et criant plus haut que les voix criblant l'île des pèlerins aranais. Plus ils remontent vers la base, plus leurs voix sont stridentes. Mon visage se laisse gonfler et envahir par les vagues. La faune aquatique gigote sur mon ventre, je m'enfoncé davantage : si mon visage se trouvait plein d'écaillés, il redeviendrait probablement uni, provoquant ainsi la paix. La mer est encore plus claire, puis

tout à fait blanche. Les poissons sont blancs, les algues, ma croix, ma main s'accordent avec la transparence éclatante. Quand je me retrouve à la surface, quelque chose comme une lentille projetant des éclats rapides et durs s'ouvre devant moi. Il est impossible de fixer cette chose. J'avance vers la rive d'un pas bravant l'attraction magnétique de la lentille. Quelqu'un me prend sous son aile, j'essaie d'y résister. Que me veut ce bras décidé? Une phrase s'est posée sous la platine de la lentille géante, elle nous poursuit, elle est la même depuis longtemps. Le bras me tient toujours le coude avec force, et brutalement la voix devient aussi tranchée que le jet se dressant dessous la lentille : elle veut que je répète après elle. Je m'en veux de reprendre une phrase dont je ne saisis ni le sens, ni le ton, est-ce une injure? Une faveur? Ou juste une excuse que l'importun veut entendre? Aussitôt je ressens une douleur pour la première fois au bas du visage.

Du haut-parleur, Andy Andrews traduit :

– Ma peau s'est collée à vos os.

« Ma peau s'est collée à vos os », allais-je devoir répéter à la suite des Aranais, assoiffés d'images de peaux et de chairs.

L'homme qui porte une vareuse est à moitié effacé par la lumière ; à nouveau il commande deux ou trois inventions que je mâche et remâche, cette fois tout à fait captive du grain qui tourne en rond sous ma peau, et brûle.

Le jeune Aranais m'enlace, je ne me débats pas. Parce que je sens que je suis observée, je ne me débats plus. La lumière nous enlève entièrement. Elle tient chaud et rend passif. Elle appuie sur l'œil, sur la joue gonflée, elle fait des toboggans, des hublots, défrichant et creusant mes rugosités, elle devient hostile quand elle arrive sur le point noir : je sens que c'est *ça* qu'elle explore progressivement : *ça* qu'elle essaie de téter de sa langue vivace. Je me dégage de l'homme qui commence à entreprendre la petite tache brune de ses lèvres consumées par le givre.

Je me dégage d'habitants d'un monde que j'ignore.

Quand je distingue la pointe d'Inishmore, quelques Aranais sont étendus à côté de projecteurs dégradés par la pluie glaciale qui les a surpris ; des plaques de verre coloré jonchent le sol parmi d'autres instruments polis qui ressemblent à de fines pupilles dilatées.

À l'entrée de la chambre, le vieil homme au couvre-chef beige actionne continûment son chronophone. On m'amène à lui. Il s'assied près de mon menton, près de *l'erreur*, dit-il, et par un léger décalage ou par à-coup, il semble prendre ce défaut pour un trait de génie tout en lui parlant par un système de fenêtres très compliqué.

– Avez-vous oublié de m'apportez l'image ?

– Je n'ai encore rien reçu. Si elle s'est perdue, il n'y en aura pas d'autre. Il n'y en a jamais eu d'autre. Dans ma

famille, on s'étonnait qu'il n'y ait qu'un seul exemplaire.

Il semble désagréablement surpris.

Il est décidé à prendre un milliard de fois le grain en une seconde.

À moi d'imaginer ces milliards de grains développés, offerts à chaque Aranais devant sa tanche trapue prise dans la vase du soir – réduite à ce trait qui ne m'appartient pas et qui va appartenir à ces hommes qui m'ont rendue dépendante de leur soif d'images de peaux, prêts à les rafraîchir jusqu'à l'os.

Le vieillard va me libérer.

Je lui demande s'il peut me redonner un vrai visage. Sans grain.

– On va le fondre tout doucement, déclare-t-il.

Dans la chambre, la fenêtre est autrement adaptée, les rideaux ont été retirés, ce qui provoque une descente de l'air dans un des cylindres sur le bord duquel j'allonge mes bras, examinant mon grain qui va, m'a-t-on assuré, se résorber. Celui-ci se déplace dans l'angle de la chambre. Grossi, il se détache de plus en plus de moi. J'entends une voix : « Faites un mouvement ! » La croix de Malte que je porte se prend dans les griffes du dispositif simple du vieux monsieur qui me renvoie sans cesse une lumière contrariante. Dans le couloir, des battants font un bruit tragique, or les rayons chauds que je reçois sont d'une telle légèreté que je souhaite que l'opération conserve un

tempo très lent. La bande diaphragme circule sur la fenêtre qui se ferme définitivement ; des couleurs plombent le sol ainsi que les couloirs qui s'ouvrent à tour de rôle ; une lanterne me brûle les cils et dans la seconde qui suit un pinceau corrige le visage qui défile sur la bande. Les teintes sont sévères mais le visage parfaitement uniforme. La chambre redevient noire, mon visage blanc. J'ouvre quelques instants la porte. Devant moi les pierres d'Inishmore sont muettes. Le vent dérape. Des milliers de pétrels, les serres empêtrées dans leurs pelotes de réjection, essaient de voler ; leurs ailes sont prises dans le collimateur de la pellicule qui continue à se dévider. Une chaise en toile cirée dégringole du haut des dunes de Gabhla, je me sens projetée vers la mer. Je crie.

Où sont-ils ? !

Dites-moi, sont-ils partis ?

Au bas de la falaise, courant sur la plage, quelqu'un me bouscule, me presse du coude. C'est mon compagnon, Matthieu Martin.

Il rit.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Les Aranais... Je les ai perdus.

Il rit de bon cœur. Depuis que nous nous sommes installés sur l'île d'Inishmore, Matthieu a décidé d'être heureux, accommodant, irréel.

Nous rentrons ensemble à la maison.

Matthieu dit :

– Il n’y a rien au courrier ce matin. Ni message, ni image. Les Aranais ont beaucoup espéré revoir son visage. La plupart d’entre eux se souviennent d’un homme très grand, méticuleux. Certains m’ont dit qu’enfant, au village, ton grand-père cherchait à les mettre en scène et construisait des échafaudages pour ses caméras, sur le chemin de Dun Choma.

Du même air il me dit : Tiens, tu as un grain de beauté ce matin. Là, sur le menton.

À tâtons je vais vers la glace teintée au fond du couloir. Des centaines de grains ondulent sous les reflets ; en revanche, aucun signe sur mon vrai visage d’un grain de beauté. Du fond du couloir une lumière longiligne et pourtant accablante comme une pluie de gravillons, balaie le silence de notre nouvelle habitation.

Sur l’écran du cinéma de Dublin défile à vive allure le script du documentaire inachevé :

Marguerite revient du couloir, le doigt frottant le signe qu’elle n’a pu voir.

En avançant, les pans du couloir se contractent.

Des griffes apparaissent à l’entrée de la chambre.

La lumière descend du visage aux jambes, des jambes au visage de Marguerite.

Marguerite entre par la fenêtre qui mène à la chambre aux fleurs sombres où Matthieu, assis sur le lit, tourne une manivelle.

« Regarde, Margot ! »

La caméra filme Marguerite, puis l’œil resté ouvert de celle-ci.

L’œil prend une teinte dorée, cuivrée.

Il palpète quelque temps avant que la caméra repère le cristallin de Marguerite.

Le soleil apparaît derrière le cristallin.

Un moment passe.

Voix « off » de Marguerite.

Elle dit avoir toujours su que l’image, la seule image que la famille ait gardée de son grand-père paternel, vingt ans plus tôt, ne lui reviendrait pas.

La silhouette d’un vieillard entre dans une chambre d’enfant.

Il se tait. Il marmonne une vague prière. Il se tait. Une petite caméra gît dans ses mains qu’il a fabriquée avec pour seul outil une croix de Malte bien avant qu’il ne tourne son premier documentaire sur son îlot natal.

Son fils entre à son tour dans la pièce avec une fillette à son bras.

Le grand-père fait rebondir ses doigts osseux sur les joues de la petite fille.

Sa petite-fille.

« Joli, si joli », dit-il.

Avec anxiété, le grand-père pince de ses cinq doigts la peau fine du bras de l'enfant. Aussitôt un bourdonnement de phrases surgit, étranger, qui chasse autant qu'il immobilise Marguerite.

Le fils traduit, soucieux de bien interpréter le père.

« Tu auras une jolie peau lisse et dodue Margot. Comme une comédienne. »

Marguerite veut bien être ravie par le rayon qui court sur le bord des fenêtres. Elle veut bien être l'ultime garde-côte du grand-père qu'elle n'a pas su pleurer le jour où ses cendres furent dispersées dans le petit enclos de Gabhla. Et à l'écart, toujours à l'écart, elle accepterait même de suivre les traces du corps de l'esthète volatilisé dans les vents.

Elle est momentanément impuissante à passer une main sur son visage.

Elle espère que quelqu'un la capture au milieu du paysage. Déjà, devant le paysage retrouvé, elle entend monter dans sa gorge un rire graissé de bonheur.

Lorsque j'ouvrais les yeux par les matins d'hiver et dirigeais mes regards vers la fenêtre, je voyais d'abord deux boules, une noire et une rose. La boule noire était une touffe de gui nichée dans un grand arbre. Elle me faisait penser à un gros chat frileux, pelotonné dans son pelage, une bête d'hiver qu'on ne rencontrait jamais dans les mois chauds. Elle avait vue sur ma chambre enfantine et guettait tous mes mouvements avec une attention ironique mais dépourvue d'hostilité. Lorsque les ongles de la pluie tambourinaient aux vitres, la boule rose n'était pas là, car c'était le soleil rond et doux comme une orange dans son papier de soie. C'était aussi une créature d'hiver qui n'avait rien de commun avec l'astre de juin qui me jetait son or brûlant à la face et rendait chaque jour plus pâles les *Amours de Pyrame et Thisbé* pendues au mur.

J'aimais la boule rose. Pour la mieux voir je m'asseyais dans mon lit et écartais des deux mains les mèches épaisses et noires de mes cheveux dans lesquels je dormais la nuit comme une bête dans le foin. Une odeur de toast et de bois sec emplissait la maison. La boule rose

était là et je savais que le jardin m'attendait, un jardin sans neige ni glace car là-bas l'hiver n'était qu'une absence de l'été. J'aurais tout le jour pour errer dans les allées déflurées, promenant mon inaction et ma solitude entre les bordures d'un buis qui ne mourait jamais et exhalait une fragrance amère et suave qui me faisait fermer les yeux pour la mieux sentir. Je savourais d'avance la journée offerte, l'après-midi si mortellement long dans la blême nudité d'un jardin de terre détrempeée et de pierres orphelines. Je descendais du lit et la peau de mouton sur le sol caressait la plante de mes pieds, la douce laine blanche glissait entre mes orteils. C'est ainsi que commençait la journée quand la boule rose était là. Mais lorsque seule la boule noire s'offrait à ma vue, dégoulinante de pluie derrière les vitres inondées, je savais que ce serait une journée à fouiller dans des boîtes et à dessiner des animaux avec des crayons de couleur. J'écoutais l'eau gargouiller dans la gouttière, descendre le tuyau en chantant une chanson de sirène, puis s'évacuer en cascade dans le caniveau de ciment. Elle gardait parfois très longtemps le même rythme, puis en changeait brusquement et reprenait ensuite la vieille cadence comme si elle s'était dépêchée de dire des choses défendues entre les phrases d'un chant appris par cœur. Je pensais à la mer et me rendormais ; ou bien, m'approchant de la fenêtre, j'observais la boule noire. Elle exprimait quelque chose

de simple, d'inévitable, dont je ne savais pas le nom mais que je connaissais très bien : l'abandon. Je chantais alors d'une voix de fausset une chanson que j'avais inventée pour consoler la boule noire :

« Chat de lune, sur la branche,
Montre-moi ta tranche.
Montre tes yeux de Jérémie
Et ton bec de parapluie. »

De grosses perles d'argent suivaient les arabesques de la rampe fermant le balcon sur le sol duquel sautillaient des milliers d'aiguilles, explosaient de minuscules fontaines avec une précipitation ininterrompue. Tout cela gargouillait, chuchotait, flûtait, et on entendait comme des clappements de lèvres montant du jardin où de grosses bulles crevaient à la surface des flaques. J'aplatissais mon nez contre la vitre qui comme toutes les vitres avait une odeur désagréable et je regardais ce paysage de cristal, de bave d'escargot et de nacre grise. Toute cette folie de larmes m'entraînait au plus profond du cœur ; le monde était comme un grand œil pleurant son désespoir, la boule rose n'était plus là, la boule noire frissonnait dans la pluie et la solitude. Il ne me restait plus qu'une toute petite joie, la joie timide et tremblante de me sentir en vie.

Isabelle Zribi

Les presque morts et les presque vivants

La dernière inspection des grands appartements vides est pour le Maître des opérations l'occasion d'un travail réjouissant par sa minutie. Une fois la porte ouverte de la succession ou de la tutelle Tremblé, peu lui importe à vrai dire, le Commissaire aux fortes épaules et aux fortes hanches, en Hercule des biens mobiliers, évalue en quelques coups d'œil (coups d'œil d'expert) le contenu des armoires. La première visite, celle qui lui permet de dresser l'inventaire des biens d'une succession ou d'une tutelle, est, tout compte fait, celle qu'il apprécie le moins. Certes, reconnaître un tableau de maître, un piano de marque, distinguer un fauteuil Louis XV d'une imitation du XIX^e siècle n'est pas donné à tout le monde, et vaut son pesant d'or. Dans les grands appartements vides, il aime à dire qu'il a acquis, au cours des ans, *un œil*. Il est capable en quelques minutes de discerner un meuble authentique d'un faux, une œuvre d'un petit maître d'une piètre croûte. Un inventaire ne lui prend pas plus d'une heure ou deux. Mais, il reconnaît, à qui veut l'entendre s'expliquer dans les grands appartements vides – et s'il ne manque pas de témoins, il manque souvent d'oreilles,

son art étant souvent déprécié – que ce qui donne à son métier sa dignité, mais également lui procure du bonheur, c'est la seconde visite. Au cours de celle-ci, il numérote pour la vente aux enchères les pièces déjà reconnues la première fois, mais il procède surtout à un dernier examen des lieux. Il prend soin de ne rien laisser aux vautours, aux transporteurs et aux chiffonniers qui passent après lui, et tâchent de vendre, à des prix souvent exorbitants, les menus objets qu'il aura oublié de prendre. La deuxième visite le conduit à opérer un tri parmi les petits objets, les choses de taille modeste dont sont encombrés les armoires, les tiroirs, les coffrets. Bijoux, bien sûr, mais surtout, et c'est ce qu'il préfère, pièces de vaisselle. Cette succession Tremblé, ou tutelle Tremblé, finalement que lui importe, presque mort ou presque vivant, quelle différence, s'avère plus prometteuse que prévu. Contredisant l'aspect général de l'appartement, le lit pouilleux – un matelas qui vomit de la mousse, posé à même le sol, une vieille couverture par dessus –, l'état désastreux de la peinture, la baignoire datant des années cinquante, et surtout l'odeur, l'odeur des chats nombreux avec lesquels vivait sans doute cette succession ou tutelle Tremblé, les armoires recèlent des trésors. Il les visite, avide, avec ses mains d'Hercule, ses mains épaisses d'Hercule des ventes aux enchères. Rien ne l'arrête, pas même la forte odeur

d'urine de chats (combien de chats a-t-il fallu pour que l'odeur imprègne si fortement l'appartement, de plus en plus vide au fur et à mesure que les transporteurs descendent les meubles et les bibelots étiquetés?). Il découvre les rebuts de vaisselle d'une famille qui *avait du bien*. Oui, cette dame à chats, vivante ou morte, plus morte que vivante, quoi qu'il en soit, qui vivait sur un lit de misère, ne travaillait pas, s'alcoolisait excessivement, et a vécu pendant la majorité de sa vie d'une succession qu'elle avait perçue en cash (lui dit la jeune femme qui lui a ouvert la porte), venait d'une bonne famille, une famille qui *a eu du bien* pendant plusieurs siècles, et se l'est transmis au fil des générations. Dans l'armoire, quelques siècles se serrent les uns contre les autres, assiettes en porcelaine liserées d'or, vases à la flore gracieuse, couverts et bougeoirs en argent. Le Maître des opérations les touche, les polit de la main. Tutelle Tremblé ou Succession Tremblé, presque vivant ou presque mort, peu lui importe, dame à chats morte ou sénile quelle différence. Seuls les objets ont une vie véritable. Il empile les pièces sur le sol, les étiquette, donne ses ordres, emportez ceci, cela. Soudain, il ferme la main sur une chose minuscule, avec la précaution dont il entourerait un oisillon. S'il est venu, s'il s'est fait mal aux reins, s'il s'est endolori les muscles ce matin, c'est pour trouver ceci. Il tient la pièce de vaisselle

comme si elle allait s'envoler, sourit : « Un petit bol d'enfant du XVII^e siècle, en argent. » Il caresse le bol d'enfant avec cette pensée : malgré ce que l'on pourrait croire, seul le temps reste en vie, et seuls les objets maintiennent le temps en vie.

MARS 1997 | MARS 2007

TEN YEARS AFTER

Dominique A. (autour de)
Tout sera comme avant

Bruce Bégout
L'éblouissement des bords de route

Abû Nuwâs
Poèmes bachiques et libertins

Alain Berenboom
La Jérusalem captive

Philippe Adam
De beaux restes
La société des amis de Clémence
Picot
Canal Tamagawa

Arno Bertina
Anima motrix

Lætitia Bianchi
Voyez-vous

Abul-Alâ al-Maarri
Chants de la nuit extrême

Georges Borgeaud
Italiques

Hubert Antoine
Introduction à tout autre chose

Juan Breá & Mary Low
Carnets de la guerre d'Espagne

Éric Arlix
Le monde Jou

Jean-Pierre Cagnat
& Alain Dugrand
Barbizon (Japon)

François Bégaudeau
Jouer juste
Dans la diagonale
Entre les murs

Nicole Caligaris
Barnum des ombres
Les chaussures, le drapeau, les putains
L'os du doute

Belinda Canonne <i>Lent delta</i>	Fernand Combet <i>SchrummSchrumm</i> <i>ou L'excursion dominicale aux</i> <i>sables mouvants</i>	Vincent Eggericx <i>L'hôtel de la méduse</i>	Sylvie Gracia <i>Regarde-moi</i>
Bertrand Cantat <i>Nous n'avons fait que fuir</i>	Bernard Comment & Jean-Luc Cramatte <i>Éclats cubains</i>	Mathias Énard & Pierre Marquès <i>Bréviaire des artificiers</i>	Thierry Guitard <i>Double violence</i>
Arnaud Cathrine <i>Les yeux secs</i> <i>L'invention du père</i> <i>La route de Midland [Le passager]</i> <i>Les vies de Luka</i> <i>Exercices de deuil</i> <i>Sweet home</i> <i>La disparition de Richard Taylor</i>	Nicolas de Crécy <i>Cafés moulus</i>	Jean Pierre Enjalbert <i>Tableau vivant</i>	Ludovic Hary <i>Nous nommer serait catastrophique</i>
Florence Cestac & Véronique Ozanne <i>Les phrases assassines</i>	Alain Cueff <i>Trois femmes blanches</i> <i>Zôon</i>	Mirzâ Habib Esfahâni & Mohammad Ibn Mansur el-Hili el Halabi <i>Épître de la queue</i> suivi de <i>Douze séances salées</i>	Jean-Luc Hennig <i>Morgue. Enquête sur le cadavre et</i> <i>ses usages</i>
Patrick Chatelier <i>Infiniment petit</i> <i>Maternelles</i>	Jean Delabroy <i>Pense à parler de nous chez les</i> <i>vivants</i> <i>Dans les dernières années du</i> <i>monde</i>	Michel Fennetaux <i>Et dès lors ma guerre commença</i>	H. M. <i>Noir(s) Désir(s)</i>
Claro <i>Livre XIX</i> <i>Enfilades</i> <i>Chair électrique</i> <i>Bunker anatomie</i>	Pierre Delannoy <i>Novo Russie. Récits de la méta-</i> <i>morphose</i>	Sylvain Fourcassié <i>Les assassins de Durruti</i>	Imane Humaydane-Younes <i>Ville à vif</i>
Christian Colombani <i>En vue</i> <i>Variations saisonnières</i>	Chloé Delaume <i>Certainement pas</i> <i>J'habite dans la télévision</i>	Damon Galgut <i>La faille</i>	Sophie Jabès <i>Alice la saucisse</i>
	Franck Derex <i>La rencontre</i>	Hervé Gauville <i>Crier gare</i> <i>L'homme au gant</i>	Régis Jauffret <i>Histoire d'amour</i> <i>Clémence Picot</i> <i>Fragments de la vie des gens</i> <i>Autobiographie</i> <i>Promenade</i> <i>Les jeux de plage</i> <i>Univers, univers</i> <i>L'enfance est un rêve d'enfant</i>
		Jean-Luc Giribone <i>Méditations carnavalesques</i>	

Jean-Yves Jouannais <i>Jésus Hermès Congrès</i>	Patrice Lelorain <i>Colères</i>	Rémi Malingrëy <i>Chagrin mode d'emploi</i> <i>Fumer de l'argent rend pauvre</i> <i>Demain revient</i>	Alain Nadaud <i>Une aventure sentimentale</i>
Peter Kassovitz <i>Mille et une raisons de désespérer</i>	Pierre Lepère <i>L'étoile absinthe</i>	Manz'ie <i>Éloge posthume de ma femme</i> <i>encore vivante</i> <i>La fille du grand rabbin de l'éternité</i>	Onuma Nemon <i>Quartiers de On!</i>
Maylis de Kerangal <i>Je marche sous un ciel de traîne</i> <i>La vie voyageuse</i> <i>Ni fleurs ni couronnes</i> suivi de <i>Sous la cendre</i>	Jacques Lindecker <i>Tous les hommes</i>	Lionel Marek <i>La vie en deux</i> <i>Tuez-moi</i>	Gerald Nicosia <i>Memory Babe. Une biographie</i> <i>critique de Jack Kerouac</i>
Serge Koster <i>La tristesse du témoin</i>	Grégoire Louis <i>Dans la limite des corps disponibles</i>	Gérard Marty & Arnaud Viviant <i>Encore mort déjà vivant</i>	No ©opyright <i>Sorbonne 68. Graffiti</i>
Pierre Lafargue <i>Tombeau de Saint-Simon</i> <i>De la France et de trois cent mille</i> <i>dieux fumants</i> <i>Poèmes en eau froide</i> <i>Sermon sur les imbéciles</i> <i>Pour détacher un homme de sa peau</i>	Jean-Marc Lovay <i>Aucun de mes os ne sera troué pour</i> <i>servir de flûte enchantée</i>	Jean-Charles Massera <i>Jean de la Ciotat, la légende</i> <i>A cauchemar is born</i>	Éric Nonn <i>Imerina</i> <i>N'gomo</i> <i>Madras. Note book Ramanujan</i>
Bertrand Leclair <i>L'industrie de la consolation</i> <i>Movi Sévaze</i> <i>Théorie de la dérouté</i>	Marinus van der Lubbe <i>Carnets de route de l'incendiaire</i> <i>du Reichstag</i>	Sebastian McEvoy <i>Le rêve du milieu</i>	Philippe Obliger <i>De la vraie nature des nuages</i>
Lefred-Thouron <i>Aimémé Jacquet, droit au but par</i> <i>la diagonale</i>	Michel Luneau <i>Voiture 13, place 64</i> <i>La Rairie dans tout son État</i>	Jean-Paul Michel <i>La vérité jusqu'à la faute</i>	Alain Ollivier <i>Piétiner la scène</i>
	Anne Luthaud <i>Garder</i> <i>Blanc</i>	Hélène Monette <i>Unless</i>	Yaël Pachet <i>On est bien, on a peur</i> <i>Mes établissements</i>
	Jean-Louis Magnan <i>Anti-Liban</i> <i>Les îles Éparses</i>	Muzo & Hervé Prudon <i>J'ai 3 ans et pas toi</i>	Yves Pagès <i>Prières d'exhumer</i> <i>Petites natures mortes au travail</i> <i>Le théoriste</i> <i>Portraits crachés</i>

Brigitte Paulino-Neto
Jaime Baltasar Barbosa

Pierre Pelot
La forêt muette

Marc Pierret
Le mystère de la culture
L'attentat de la rue Vaneau

Daniel Prévost
Journal intime

Dominique Quessada
La société de consommation de soi
L'esclavemaître

Sébastien Raizer
Le chien de Dédale

Maurice Rajsfus
Dix ans en 38

Philippe Raulet
Allons, pressons!
Pitiés

Grisélidis Réal
Le noir est une couleur
Carnet de bal d'une courtisane
La passe imaginaire
Les sphinx

Jean Reinert
Les amants de Bagdad

Sylvie Rietz
Intenable

Étienne Roda-Gil
Terminé

Olivia Rosenthal
Dans le temps
Mes petites communautés
Puisque nous sommes vivants
L'homme de mes rêves
Les sept voies de la désobéissance
Les fantaisies spéculatives de JH le sémite

Hugues Royer
La vie sitcom

Marianne Rubinstein
Tout le monde n'a pas la chance
d'être orphelin

Lydie Salvayre
La déclaration
La vie commune
Quelques conseils utiles aux élèves
huissiers
Et que les vers mangent le bœuf mort

Lydie Salvayre
& Serge Teyssot-Gay
Contre
Dis pas ça

Jane Sautière
Fragmentation d'un lieu commun

Pierre Senges
Veuves au maquillage
Ruines-de-Rome
Essais fragiles d'aplomb
La réfutation majeure
Sort l'assassin, entre le spectre

Pierre Senges & Killoffer
Géométrie dans la poussière

Sandrine Soimaud
À peine perdue
Amours posthumes

Antoine Spire
L'obsession des origines

Fady Stephan
Le Berceau du monde. Orient-opéra

Street Voice
Paroles de l'ombre

Camille de Toledo
L'inversion de Hieronymus Bosch

Raoul Vaneigem
Banalités de base
Modestes propositions aux grévistes

Thierry Vila
La nage

Patrick Virelles
Les grilles du parc Monceau

Voline
La révolution inconnue

Guy Walter
Le Caravage, peintre
Grandir

Laurence Werner David
Un autre dieu pour Violette
Contrefort

Gabrielle Wittkop
Sérénissime assassinat
La mort de C.
suivi de *Le puritain passionné*
Le nécrophile
Le sommeil de la raison
La marchande d'enfants
Chaque jour est un arbre qui tombe

Isabelle Zribi
Bienvenue à Bathory

Merci à Renée Combet, Nikola Delescluse,
Anne-Marie Marques et Antonin Raulet,
Aurélien, Boris, Igor & Léonore pour leur
contribution amicale au présent recueil ;

à Élise Lacharme pour sa lecture avisée ;

à Philippe Bretelle pour son imagination
graphique hors pair ;

et merci pour la compo (*note de la claviste*).



Mil/Battelle
07